DE GRUYTER

William G. Randles

L'EMPIRE DU MONOMOTAPA DU XVE AU XIXE SIÈCLE

CIVILISATIONS ET SOCIÉTÉS

L'empire du Monomotapa

ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES
CENTRE DE RECHERCHES HISTORIQUES

Civilisations et Sociétés 46

MOUTON · PARIS · LA HAYE

W.G.L. RANDLES

L'empire du Monomotapa du XVe au XIXe siècle

MOUTON · PARIS · LA HAYE

Ouvrage publié avec le concours du
Centre national de la recherche scientifique

ISBN : 2-7193-0415-8 et 2-7132-0025-3

© 1975 Mouton & Co and Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales

Printed in France

Remerciements

Dans l'élaboration de cet ouvrage, nous avons bénéficié de l'aide de plusieurs institutions et de nombreuses personnes. Le Centre de Recherches Historiques de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes nous a apporté son aide matérielle et son appui moral. La Fondation Calouste Gulbenkian nous a accordé, à deux reprises, des subventions pour nous permettre de procéder aux indispensables recherches dans les archives et les bibliothèques de Lisbonne. Nous remercions tout particulièrement, pour leurs interventions en notre faveur, les directeurs qui se sont succédé à la tête du Centre Culturel Portugais de la Fondation à Paris, MM. J. Veríssimo Serrão et J. V. de Pina Martins.

Parmi ceux qui nous ont donné de précieux conseils et des informations utiles, nous tenons à citer M. Roger Summers, ancien conservateur du Musée de Bulawayo, avec qui nous correspondons depuis bientôt quinze ans et qui a éclairé pour nous bien des points de l'archéologie rhodésienne, ainsi que notre frère, Brian M. Randles, actuel conservateur du Musée de la Cafrerie, en Afrique du Sud, qui nous a fait parvenir les photocopies de nombreux articles parus dans des revues absentes des bibliothèques de Paris. Nous n'aurons garde d'oublier les responsables des bibliothèques et archives de Lisbonne, Mme M. A. Machado dos Santos, de la Bibliothèque d'Ajuda, et le docteur Alberto Iria, de l'Arquivo Histórico Ultramarino. Le professeur António da Silva Rego, du Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, qui suit nos travaux depuis de longues années, nous a toujours prodigué encouragements et sympathie.

Au professeur Léon Bourdon, nous exprimons notre gratitude pour la patience et la disponibilité dont il a toujours fait preuve, lorsque nous avons sollicité son aide pour transcrire certains manuscrits et en dégager le sens. Nous remercions aussi Mme J. Field, du Centre de Recherches Historiques de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, pour la bienveillante compétence apportée à l'élaboration des cartes qui illustrent l'ouvrage. Enfin, nous exprimons à Mme S. Biberfeld notre très grande reconnaissance pour le soin avec lequel elle a revu notre texte français et traduit toutes les citations en portugais, en anglais et en allemand : sans elle, cet ouvrage n'aurait pu paraître sous sa présente forme.

Introduction

1. **Généralités**

Pendant trois siècles, du XVIe au XVIIIe, l'empire du Monomotapa n'a cessé de fasciner les esprits de l'Europe des lettres. C'est à partir d'un chapitre de la première *Décade de l'Asie* (1552), de l'historien portugais João de Barros, que des imaginations débordantes dessinèrent peu à peu une image fabuleuse et extravagante de cet Etat africain, dont le déclin avait déjà commencé. Cette histoire, nous l'avons déjà racontée [1]. Le présent ouvrage est une tentative pour retracer ce que fut vraiment la vie de cet Etat : les circonstances de son expansion au XVe siècle, le contact avec les Portugais dès le XVIe, puis l'effondrement politique par suite des déséquilibres provoqués par le commerce européen.

Cette étude n'a certes pas la prétention d'être exhaustive, elle n'a d'autre ambition que de grouper les renseignements fournis par les sources imprimées et un certain nombre de manuscrits inédits, dont nous avons pu prendre connaissance. Dans la première partie, nous nous efforçons de suivre le processus de la fondation de l'empire au XVe siècle ; la seconde est une brève description des principaux faits événementiels qui jalonnent les XVe, XVIIe et XVIIIe siècles ; dans la troisième, nous avons insisté sur les aspects structurels de la culture matérielle, l'organisation politique, économique et religieuse des sociétés qui composaient l'empire, pour en souligner ensuite les lentes mutations. Nous avons délibérément laissé de côté la succession chronologique des empereurs, ainsi que les apports de la tradition orale moderne, puisque D. P. Abraham leur réserve une large place dans son histoire du Monomotapa, dont la publication est annoncée depuis plus de dix ans. Si l'on excepte quelques allusions au cours du premier chapitre, nous ne nous sommes pas attaché à confronter les données archéologiques et les sources écrites, puisque ce fut l'objet d'un travail, encore inédit, de R. Summers.

1. *L'image du Sud-Est africain dans la littérature européenne au XVIe siècle*, Lisbonne, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 1959.

Notre étude s'arrête à la fin du XIXe siècle, au moment où s'installe dans la région la colonisation britannique, car il ne saurait plus, dès lors, être question du « Monomotapa ». La période suivante a d'ailleurs été largement traitée par les historiens britanniques et rhodésiens, noirs et blancs.

2. Les sources

Elles peuvent être groupées en trois catégories : les documents inédits conservés dans les archives de Lisbonne ; les recueils imprimés ; les ouvrages imprimés anciens et les travaux d'archéologues, d'ethnographes et d'ethnologues.

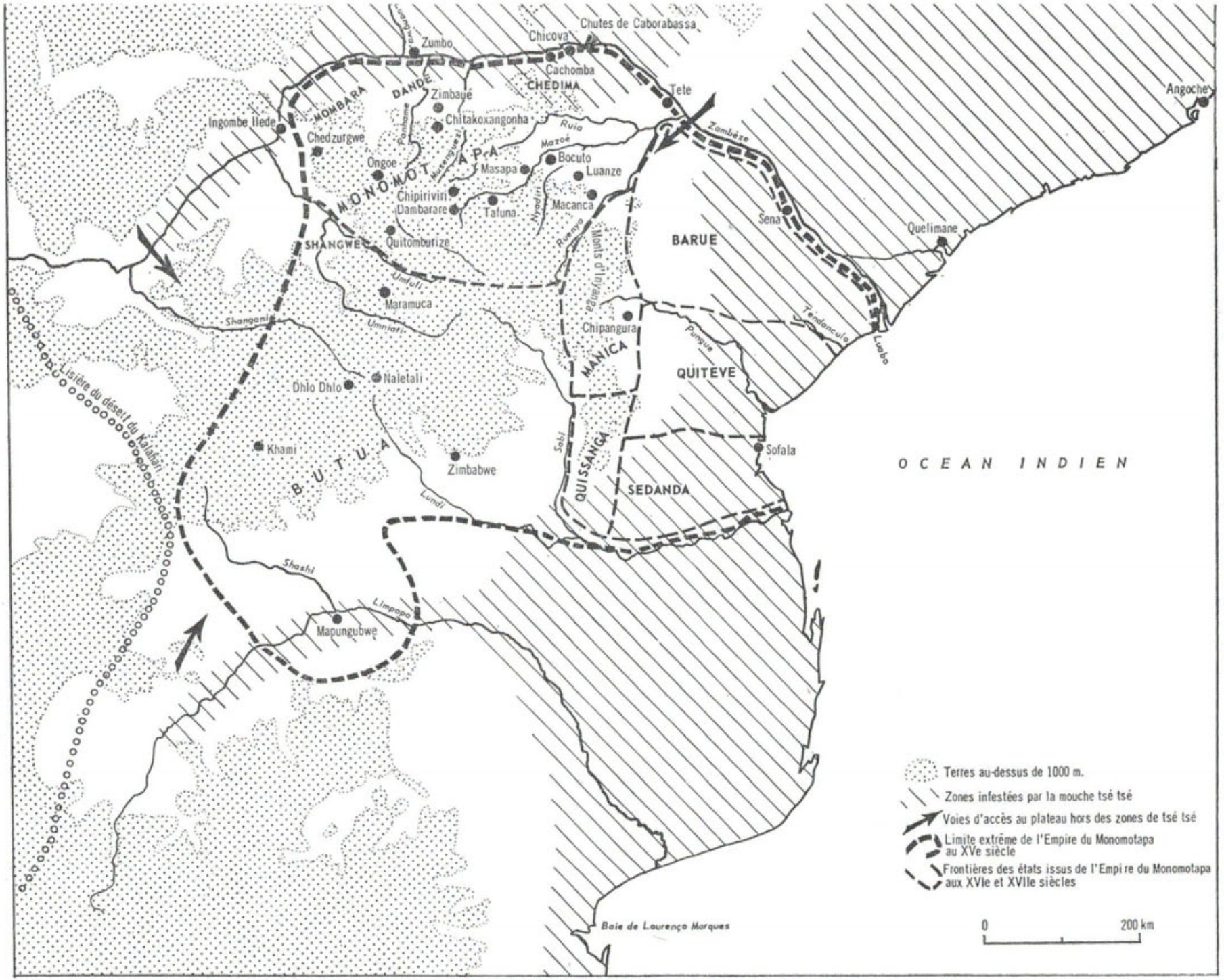
On trouve de très utiles indications sur les sources des archives de Lisbonne concernant le Sud-Est africain dans les ouvrages d'Eric Axelson [2], Paul Schebesta [3] et Gerhard Liesegang [4]. Des trois, c'est Eric Axelson qui a mené les recherches les plus intensives, mais il n'a malheureusement utilisé les documents consultés que dans des perspectives européo-centrique et événementielle.

Les principales sources publiées sont les suivantes : la première moitié du XVIe siècle est couverte, de façon exhaustive, par la collection *Documentos sobre os Portugueses em Moçambique e na Africa central, 1497-1840* [5] (textes portugais et traduction anglaise), dont les sept volumes déjà parus vont jusqu'en 1560.

Pour la seconde moitié du XVIe siècle et pour tout le XVIIe, on dispose du recueil déjà ancien de G. M. Theal, *Records of South Eastern Africa* [6], où les textes portugais sont également accompagnés d'une traduction anglaise, ainsi que d'un recueil portugais publié à la fin du XIXe siècle, et devenu extrêmement rare [7]. Dans les années cinquante, le long récit de voyage d'António Gomes (1648) a été publié dans la revue *Studia* (3, 1959).

Toujours dans les années cinquante, deux auteurs ont fait paraître des recueils de textes concernant le XVIIIe siècle, mais les documents

2. Eric Axelson, *South East Africa, 1488-1530*, Londres, 1940, Appendix V et *id., Portuguese in South-East Africa, 1600-1700*, Johannesburg, 1960, p. 211.
3. P. Schebesta, *Portugals Konquistamission in Süd-Ost Afrika*, St. Augustin, 1966, pp. 463-476.
4. Gerhard Liesegang, *Beiträge zur Geschichte des Reiches der Gaza Nguni im südlichen Mozambique, 1820-1895*, Cologne, 1968.
5. *Documentos sobre os Portugueses em Moçambique e na Africa Central*, National Archives of Rhodesia & Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, Lisbonne, vol. I (1962) — vol. VII (1971).
6. G. M. Theal, *Records of South Eastern Africa*, 9 vol., Le Cap, 1898-1903. Réédition en fac-similé, Le Cap, 1964.
7. Anon., *Memórias e Documentos acerca dos Direitos de Portugal aos Territórios de Machona e Nyassa*, Lisbonne, 1890.



L'empire du Monomotapa et les États adjacents, XVe-XIXe siècles

qu'ils reproduisent sont sensiblement les mêmes. Il s'agit de Luiz Fernando de Carvalho Dias [8] et de A. A. Andrade [9].

Pour ce qui a trait au XIXe siècle, deux longs manuscrits inédits de João Julião da Silva apportent des éléments importants pour l'ethnologie et l'ethnohistoire [10]. Le récit de voyage d'Albino Manoel Pacheco (1861-1862), publié dans l'île de Mozambique en 1883 [11], fournit des données très précieuses sur la tradition orale, qu'il avait recueillie dans la vallée du Zambèze. Quant à l'intérieur du plateau, on trouve des informations intéressantes dans le journal de Carl Mauch [12], ainsi que dans ses récits de voyage [13].

Parmi les ouvrages imprimés anciens, il convient de signaler, pour le XVIe siècle, le célèbre chapitre de João de Barros sur le Monomotapa dans sa première *Décade* [14], et l'ouvrage du dominicain João dos Santos [15].

Au XVIIIe siècle, Francisco de Sousa a résumé, dans son *Oriente Conquistado,* le récit aujourd'hui disparu du voyage au Zimbaué du Monomotapa du missionnaire Júlio César (1620) [16].

S'il n'a fait souvent que résumer les manuscrits de João Julião da Silva, Sebastião Xavier Botelho, au XIXe siècle, a néanmoins apporté quelques éléments nouveaux [17].

Enfin, de très nombreux articles archéologiques et ethnologiques sur le Monomotapa et le Mozambique se trouvent dispersés dans une masse de revues en portugais, en anglais, en allemand, publiées en Europe ou en Afrique. Ils sont, hélas, de qualité fort inégale.

Plutôt que d'entreprendre de nouvelles recherches dans les archives de Lisbonne, ce qui nous semble le plus urgent et le plus utile serait d'envisager la traduction et la publication, en français ou en anglais, de manuscrits déjà connus, ceux de João Julião da Silva par exemple.

8. Luiz Fernando de Carvalho Dias, « Fontes para a História, Geografia e Comércio de Moçambique. Séc. XVIII », *in Anais*, vol. IX, t. I, Lisbonne, 1954.
9. A. A. Andrade, *Relações de Moçambique Setecentista*, Lisbonne, 1955.
10. João Julião da Silva, *Memoria sobre Sofalla*, 1844, et *Memoria respectiva a Villa de Sofala*, s.d.n.l. (entre 1836 et 1847).
11. A. M. Pacheco, *Uma viagem de Tete a Zumbo*, Mozambique, 1883, Trad. française de Paul Guyot, *Voyage au Zambèze*, Paris, 1895, pp. 255-326.
12. Carl Mauch, *The Journals of Carl Mauch*, trad. de F. O. Bernhard, Salisbury, 1969.
13. « Carl Mauchs Reisen im Innern von Süd Afrika » (1867), *Mitteilungen Justus Perthes Geographischer Anstalt* 16, 1870, et « Carl Mauchs Reisen im Innern von Süd Afrika, 1865-1872 », *ibid.*, Ergänzungsband VIII, 1873-1874 (37), Gotha, 1874.
14. João de Barros, *Décadas da Ásia*, déc. I, Livro, X, Cap. I, Lisbonne, 1552. Ed. moderne d'António Baião, Coimbra, 1932.
15. João dos Santos, *Ethiopia Oriental*, Evora, 1609.
16. Francisco de Sousa, *O Oriente Conquistado*, Lisbonne, vol. I, 1710, pp. 837-838.
17. Sebastião Xavier Botelho, *Memória estatística sobre os domínios portugueses na Africa oriental*, Lisbonne, 1835.

CHAPITRE PREMIER

La fondation de l'empire

1. Le cadre géographique

Entre le Zambèze et le Limpopo s'étend en diagonale, du nord-est au sud-ouest, sur 600 kilomètres, à une hauteur d'environ 1 000 mètres, un plateau irrégulier au climat salubre, où peuvent subsister des populations relativement denses. Son isolement et son altitude en ont fait le support privilégié de nombreuses civilisations bantu, qui s'y sont succédé du début de notre ère jusqu'à la colonisation européenne. Mais c'est surtout au sous-sol, avec ses riches gisements d'or et de cuivre, que ces civilisations doivent d'avoir connu un destin bien différent de celui des populations voisines. Isolé au nord et au sud par les vallées des deux grands fleuves, infestées de mouches tsé-tsé, à l'ouest par le désert de Kalahari, à l'est par la chaîne montagneuse d'Inyanga qui le sépare de la plaine mozambiquoise, le plateau apparaît comme une île. Toutefois, d'étroits passages traversant les fleuves au nord-ouest, au nord-est et au sud-ouest ont permis aux peuples bantu migrateurs, en quête de terres fertiles et de pâturages abondants, d'y accéder[2]. Quant aux peuples maritimes qui hantaient la côte de l'océan Indien et que tentait l'or de l'intérieur, c'est en remontant les fleuves qu'ils s'infiltrèrent.

Si le Limpopo est peu accueillant en raison de la barre qui en défend l'embouchure[3], le Zambèze est, on le sait, navigable jusqu'aux rapides de Caborabassa (640 km), puis, après un portage de 70 kilo-

1. L'actuel Incomati, qui débouche dans la baie de Lourenço Marques. *Manyisa* est le nom d'un des clans ronga dont le territoire est traversé par le fleuve. Selon H. A. Junod, les Noirs l'auraient appelé *nambu wa ka Manyisa*, « la rivière qui court à travers le pays Manyisa » ; ceci donna naissance à une confusion qui se perpétua sur les cartes nautiques. *Cf.* H. A. Junod, « The Condition of the Natives of South-East Africa in the sixteenth century according to the early Portuguese documents », *South African Journal of Science*, févr. 1914, p. 148.
2. Sur les « portes » d'accès du plateau, voir la remarquable étude de R. Summers, « Environment and Culture in Southern Rhodesia », *Proceedings of the American Philosophical Society*, 104 (3), 1960, pp. 266-292.
3. *Africa Pilot*, 11e éd., 1954, vol. III, p. 210.

mètres, jusqu'à Zumbo [4]. Un troisième fleuve, le Sabi, qui contourne le flanc méridional de la chaîne d'Inyanga, se jette dans la mer non loin de Sofala, le port de l'or si souvent évoqué par les géographes arabes [5]. Navigable [6], le Sabi eût été la voie la plus rationnelle pour atteindre l'or de l'intérieur, ainsi que la fameuse ville de Zimbabwe [7], dont l'essor et le déclin se situent, selon P. S. Garlake, entre la fin du XIIe siècle — ou le début du XIIIe — et le milieu du XVe [8].

Lorsque, au début du XVe siècle, les Portugais viennent remplacer les Arabes sur la côte du Sud-Est africain, personne ne remonte le Sabi, Zimbabwe est apparemment abandonné, et un nouveau centre politique a surgi dans la vallée du Zambèze, à l'extrémité nord-est du plateau. Presque en même temps, un centre rival apparaît à l'extrémité opposée : Khami, dont on peut voir les ruines près de l'actuel Bulawayo [9].

Expliquer le processus et les raisons de la restructuration politique de toute cette région à la fin du XVe siècle, tel est l'objet de ce chapitre.

2. **Le problème du Sabi**

Se pourrait-il que le déclin de Zimbabwe eût été causé par une modification du régime hydraulique du Sabi, le rendant impraticable pour les bateaux venant de l'océan Indien ? C'est ce que pense R. Summers [10]. Pour expliquer ce bouleversement, deux hypothèses ont été avancées, l'une climatique, l'autre tectonique. Dans l'état actuel de nos connaissances, rien ne permet de désigner la bonne. Sans doute le sont-elles toutes deux, des facteurs des deux ordres étant intervenus.

D'abord l'hypothèse climatique : selon Summers, une période humide aurait accru, entre le VIIIe et le IXe siècle, le volume d'eau du Sabi, devenu ainsi navigable pour de petites embarcations de haute mer jusqu'à son confluent avec le Lundi ; puis la sécheresse s'installa peu à peu, pour atteindre son apogée vers le milieu du XVe siècle, moment où le fleuve perdit tout intérêt en tant que voie d'accès au plateau ;

4. *Ibid.*, p. 239.
5. Sur les connaissances des géographes arabes concernant la côte orientale de l'Afrique, *cf.* L. M. Devic, *Le pays des Zendjs d'après les écrivains arabes*, Paris, 1883.
6. Le Sabi n'est navigable que sur une distance de 50 km à partir de son embouchure, *cf. Africa Pilot*, vol. III, p. 224.
7. Sur Zimbabwe, *cf.* R. Summers, *Zimbabwe, mystère rhodésien*, Paris, 1971.
8. P. S. Garlake, « The value of imported ceramics in the dating and interpretation of the Rhodesian Iron Age », *Journal of African History* IX (1), 1968, p. 28 ; et *id.*, « Rhodesian Ruins — a preliminary assessment of their styles and chronology », *ibid.* XI (4), 1970, p. 504.
9. Sur Khami, *cf.* K. R. Robinson, *Khami Ruins*, Cambridge, 1959.
10. R. Summers, *Ancient Mining in Rhodesia*, Salisbury, 1969, pp. 206-210.

ce n'est vraisemblablement qu'après 1650 que survint une nouvelle phase humide [11].

Quant à l'hypothèse d'un mouvement tectonique ayant entraîné la réduction du débit du Sabi, elle se fonde sur l'élévation, constatée dans les temps récents, du littoral mozambiquois [12]. Il faudrait admettre que cette élévation se soit produite uniformément depuis le confluent du Lundi avec le Sabi, ce qui semble confirmé par la faible pente du cours de ce dernier. En 1906, H. de Laessoe explora tout le cours du Sabi et remarqua que, sur une distance de 320 kilomètres à partir de son confluent avec le Lundi, sa pente était pratiquement nulle, même les appareils de précision se révélant impuissants à la déceler. Ce fait,

> « joint à l'aspect général de la région, donne l'impression qu'il devait y avoir là, dans des temps relativement récents, un vaste lac d'environ 300 kilomètres de long, s'étendant d'ouest en est » [13].

Si le Sabi a une pente à peu près inexistante sur la plus grande partie de son cours, elle s'accentue tout de même vers 21°07' de latitude et 34°50' de longitude, c'est-à-dire à environ 60 kilomètres de son embouchure, et une sorte de chenal se dessine :

> « Il se pourrait — dit de Laessoe — que ce fût le canal par lequel, en supposant qu'il y ait eu un lac, ses eaux (en raison d'une élévation graduelle du lit) se seraient frayé un chemin vers la mer. » [14]

Le Sabi pouvant de moins en moins servir de voie d'accès vers l'intérieur, on se tourna sans doute vers le Zambèze, au moins aussi commode, sinon plus. Ce n'est toutefois, semble-t-il, que dans le premier quart du XVIe siècle qu'il s'imposa comme la seule route. Dans les premières années du siècle, Sofala est toujours un comptoir florissant [15], et c'est la voie de terre que l'on emprunte pour se rendre de là dans l'arrière-

11. *Id., op. cit.*, p. 208, et *id.*, « Archaeological Distributions and a tentative history of the tsé-tsé infestation in Rhodesia and the Northern Transvaal », *Arnoldia* 3 (13), 1967, p. 12.
12. V. L. Bosazza, « The Geology and the development of the bays and coastline of the Sul do Save of Mozambique », *Boletim da Sociedade de Estudos de Mozambique* (98) 1956, pp. 23 et 25. L'auteur constate l'élévation du littoral, mais n'en tire aucune conclusion quant à la réduction du débit du Sabi.
13. H. de Laessoe, « The Lundi and Sabi Rivers », *Proceedings of the Rhodesian Scientific Association* II, 1906, p. 128.
14. *Id., op. cit.*, p. 120.
15. Dès le milieu du XVe siècle, la renommée de Sofala est parvenue en Europe, et le Portugal ne l'ignore pas. Le toponyme figure sur la mappemonde de Fra Mauro (1459), dont une copie fut envoyée de Venise au Portugal la même année. *Cf.* la reproduction *in* A. Kammerer, *La Mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie depuis l'Antiquité*, Le Caire, 1952, vol. II, pl. XXXVI ; *cf.* aussi A. Cortesão, *Cartografia e Cartógrafos Portugueses dos seculos XV e XVI*, Lisbonne, 1935, vol. I, p. 121.

pays. Du Sabi, il n'est plus question. Les Arabes parlent aux nouveaux venus portugais d'une exportation annuelle de 1 300 000 à 2 000 000 de miticals d'or (ce qui représente de 5 500 à 8 500 kg)[16] momentanément interrompue en raison d'une guerre dans l'intérieur des terres[17].

En 1505, les Portugais chassent les Arabes de Sofala et y construisent un fortin, mais le commerce de l'or, qui périclitait, ne renaîtra jamais à cet endroit.

3. L'intérieur d'après Diogo de Alcáçova (1506)

Cet échec sur le littoral poussera les Portugais à explorer le cours du Zambèze (mais sans doute pas avant le premier quart du XVIe siècle)[18], puis à s'intéresser aux civilisations du plateau. C'est Diogo de Alcáçova qui, le premier, décrit les terres de l'intérieur, ou du moins rapporte ce qu'il en a entendu dire dans une lettre adressée au roi de Portugal et datée de Cochin (Inde), le 20 novembre 1506 :

> « Il convient, Sire, que je vous rende compte de ce qui se passe à Sofala, de l'or qu'on y trouve, d'où il vient, comment on l'extrait et pourquoi il n'en arrive pas en ce moment [...]. Le royaume, Sire, d'où provient l'or de Sofala porte le nom de Ucalanga ; il est très vaste et comprend beaucoup de grandes villes, sans parler de nombreux villages ; la ville même de Sofala en fait partie, comme d'ailleurs toute la côte [...]. Et ce roi qui règne actuellement sur Ucalanga, Sire, est le fils de Mocomba, qui fut roi de ce royaume, lui aussi. On le nomme Quesarymgo Menamotapam, autant dire roi un tel, car Menamotapam signifie roi, et le royaume s'appelle Ucalanga. »[19]

Deux points importants se dégagent de cette lettre : le nom du royaume, *Ucalanga*, et le titre du roi, *Menamotapam*. *Ucalanga* (on trouve, dans des textes portugais ultérieurs, la forme *Mocaranga*) désigne le pays des peuples Karanga, qui occupaient jadis, avant l'invasion des Nguni au siècle dernier, toute l'étendue du plateau ; ils sont aujourd'hui repré-

16. Le mitical pèse 4,25 g. *Cf.* Vitorino Magalhães Godinho, *L'économie de l'empire portugais aux XVe et XVIe siècles*, Paris, 1969, p. 271.
17. Thomé Lopes, « Navigationi di Thomé Lopes [1502] », *in* G. B. Ramusio, *Navigationi e Viaggi*, Venise, 1550, f. 144 (r) ; J. Ph. Berjeau (trad.), *Calcoen, le second voyage de Vasco de Gama* [1504], Paris, 1881, p. 47 ; Diogo de Alcáçova, lettre au roi de Portugal du 20 nov. 1506, *in Documentos sobre os Portugueses em Moçambique e na Africa Central*, Lisbonne, 1962, vol. I, p. 395, désormais cité sous les initiales *DPMAC*.
18. Cristovam de Tavora écrivait au roi de Portugal le 15 février 1517 : « ... avec l'aide de Dieu j'espère rendre [...] grand service à Votre Altesse en découvrant le fleuve Cuama... » *Cf. DPMAC*, vol. V, p. 34. A son embouchure, le Zambèze prend le nom de Cuama.
19. *DPMAC*, vol. I, pp. 390-392.

sentés par les peuples de langue shona [20]. *Menamotapam* deviendra par la suite *Benomotapa* ou *Monomotapa*, cette dernière forme étant la plus fréquente. Pour se conformer à l'orthographe bantu moderne, il faudrait écrire *Mwenemutapwa*. En 1696, António da Conceição écrit : « ... Muene-motapa, qui signifie dans notre langue portugaise ' maître de tout ', et que nous avons corrompu en Manamotapa » [21]. Le mot se divise en deux parties : *Mwene* = maître (non *munhu*, comme on a pu le penser), et le verbe *tapa* = capturer, piller, ravager ». *Mutapwa* (*tapwa* étant la forme passive) = un captif ou un vassal [22]. Ainsi, *Mwenemutapwa* correspond à « maître de vassaux soumis par la guerre » [23].

Au moment où écrivait Alcáçova (1506), peut-on penser que le Monomotapa dominait tout le plateau, et si tel n'était pas le cas, jusqu'où s'étendait sa souveraineté ? La réponse à cette question demeure cruciale pour toute l'histoire de la région du XVIe au XVIIIe siècle. A en croire Alcáçova, cette fameuse guerre, qui sévit dans l'intérieur et aurait tari les sources de l'or, dure depuis « douze ou treize ans ». Elle aurait donc éclaté vers 1493 ou 1494, et il en donne la raison : Mocomba, père de Quesarymgo,

> « ... avait parmi ses familiers un seigneur très puissant dans le royaume, où il pouvait à son gré bannir, décapiter et bien d'autres choses ; il avait pour nom Changamira et était ministre de la Justice, ce qu'on appelle là-bas amir, nous dirions gouverneur. Et cet amir possédait dans le royaume beaucoup de villes et de villages que le roi lui avait donnés. Quand il était sur ses terres, il faisait l'important, en raison du pouvoir dont il jouissait dans le royaume, et il gagnait ainsi beaucoup de gens. » [24]

Désireux de se débarrasser de ce gouverneur trop puissant et encombrant, le roi lui envoya une coupe de poison, avec ordre de la boire. Changamira refusa, assassina Mocomba et régna en usurpateur pendant quatre ans. Il fut alors tué à son tour par Quesarymgo, seul survivant des vingt-deux fils de Mocomba qu'il avait massacrés. Mais il n'obtint pas pour autant l'allégeance des vassaux de Changamira, qui se regrou-

20. Le terme *Shona*, d'origine incertaine, n'est jamais employé par les intéressés eux-mêmes. Il apparaît pour la première fois, à notre connaissance, chez Andrew Smith (1835), voyageant alors dans le Transvaal, et qui en entend vaguement parler. *Cf.* P. R. Kirby (ed.), *The Diary of Andrew Smith*, Van Riebeeck Soc., Cape Town, 1940, vol. II, p. 222.
21. António da Conceição, « Tratado dos rios de Cuama », *in O Chronista de Tissuary*, Nova Goa, II(15), 1867, p. 68.
22. *Cf.* W. A. Elliott, *Dictionary of the Tebele and Shuna Languages*, Londres, 1897, pp. 282 et 372 ; *cf.* aussi F. W. T. Posselt, *Fact and Fiction*, Bulawayo, 1935, p. 8, n. 1.
23. Pour D. P. Abraham (« The Monomotapa Dynasty », *NADA*[36], 1959, p. 73), le sens serait en réalité : « Maître des terres [*sic*] ravagées. »
24. *DPMAC*, vol. I, pp. 392-394.

pèrent sous la conduite d'un parent de ce dernier, Toloa [25], et ce fut la guerre entre les deux partis. Nous reviendrons plus loin sur les terres de Toloa.

Au début du XIXe siècle, João Julião da Silva recueillit, auprès d'une vieille femme « âgée de 130 ans », membre de la famille royale du Quiteve, une tradition orale quelque peu différente : le Monomotapa, qui envoya Changamira fonder un royaume à l'ouest du sien, fut Nembire et non Mocomba.

> « Un des empereurs, appelé Manamotapa ou Nembire, maître de toutes ces vastes régions de l'Afrique orientale, comme un des Grands de sa Cour avait rendu des services considérables, pour l'en récompenser, lui donna en mariage sa fille aînée, qu'il aimait beaucoup ; désireux de bien l'établir, il lui donna des vassaux et d'autres agents, ainsi qu'une partie de la population, et fonda pour lui un Royaume à l'ouest de sa cour. Il lui donna le titre de Xangamire. » [26]

Aucune autre source ne parlant de ce Nembire, il est impossible de savoir les dates de son règne. D'autre part, la tradition recueillie par J. J. da Silva ne donne aucun renseignement sur les circonstances dans lesquelles naquit le différend qui opposa le Monomotapa à Changamira.

4. L'intérieur d'après Gaspar Veloso (1512) et João Vaz de Almada (1516)

Quelques années après le rapport d'Alcáçova, deux lettres parviennent au roi du Portugal, relatant les voyages que fit dans l'intérieur des terres, entre 1511 et 1514, un proscrit du nom d'António Fernandes [27]. L'une est de Gaspar Veloso (1512) [28], l'autre de João Vaz de Almada (1516) [29].

Plusieurs auteurs ont tenté de reconstituer les itinéraires d'António Fernandes [30], tâche difficile, car on ne peut guère identifier avec certi-

25. *Ibid., loc. cit.*
26. [João Julião da Silva] *Memoria respectiva a Villa de Sofalla...* (1836-1847), AHU, Moçambique, Caixa 2, Diversos, Doc. Imp. 367/52.
27. Alexandre Lobato, *A Expansão Portuguesa em Moçambique de 1498 a 1530,* vol. III, Lisbonne, 1960, pp. 227-234.
28. *DPMAC*, vol. III, pp. 181-189.
29. *Ibid.*, vol. IV, pp. 275-295.
30. Hugh Tracey, *António Fernandes, Descobridor do Monomotapa,* Trad. et présenté par Caetano Montez, Lourenço Marques, 1940 (une version anglaise est parue dans *Rhodesiana* (19), Salisbury, 1968, pp. 1-26) ; W. A. Godlonton, The Journeys of Antonio Fernandes. The first known European to find the Monomotapa and to enter Southern Rhodesia », *Transactions of the Rhodesia Scientific Association* XI, 1945, pp. 71-103 ; *id.*, « The Journeys of Antonio Fernandes, Some Amendments », *ibid.* XLVIII, 1960, pp. 44-48 ; J. F. Schofield, « The Journeys of Antonio Fernandes, some footnotes », *ibid.* XLII, 1949, pp. 84-95 ; R. W. Dickinson, « António Fernandes, a Reassessment », *Rhodesiana* (25), 1971, pp. 45-52.

tude les toponymes qu'il cite ; tous sont néanmoins d'accord pour situer le centre de l'hégémonie du Monomotapa, à cette époque, sur la frange nord-est du plateau. C'est là que se trouvait encore la capitale au milieu du XVIe siècle : lorsqu'en 1561 le Monomotapa ordonna d'exécuter le missionnaire portugais, Gonçalo da Silveira, son cadavre fut jeté dans la rivière « Mosenguese » [31], l'actuelle Musengezi. Francisco de Sousa, à propos du même événement, note que c'était dans cette rivière que les habitants de l'agglomération puisaient leur eau [32]. Du XVIe au XIXe siècle, la capitale restera dans la région, se déplaçant parfois, mais toujours à l'intérieur d'un périmètre limité par le Musengezi à l'ouest, le Zambèze au nord et le Mazoe à l'est. Un texte de 1683 fait état du « ... royaume de Mocaranga, tout au nord duquel se trouve Zimbaué, Cour du Monomotapa... » [33]. Albino Manoel Pacheco, qui traversa cette région en 1861, confirme que, s'il se trouve bien au Chedima, « ... le Zimbaué qu'il [le Monomotapa] habite actuellement n'est pas l'ancienne résidence de ses ancêtres » [34].

En 1512, Veloso avait écrit que, « entre le pays de Monomotapa et Sofala, tous les rois obéissent au Monomotapa » [35], mais que, plus loin vers l'intérieur (toujours sur le plateau, bien entendu), il y avait un autre roi, qui s'était rebellé et avec lequel il était en guerre : le roi de Butua. Ce dernier était aussi puissant que le Monomotapa, et son pays renfermait beaucoup d'or [36]. S'agirait-il des terres de Toloa ? Vers le milieu du XVIe siècle, on en aura la preuve [37].

5. L'intérieur d'après João de Barros (1552)

En 1552, dans sa première *Décade*, l'historien portugais, João de Barros, consacre au Monomotapa un long chapitre, qui sera repris par tous les géographes de l'époque [38]. Se servant sans doute des connaissances

31. Luís Fróis, lettre du 15 déc. 1561, *in* B. Leite, *D. Gonçalo da Silveira*, Lisbonne, 1956, p. 375.
32. Francisco de Sousa, *O Oriente Conquistado*, Lisbonne, 1710, vol. I, p. 865.
33. Anon., *Descripção dos rios de Cuama* (1683), ms. Bibl. d'Ajuda, Lisbonne, 51-VII-44, f. 474 (r).
34. Albino Manoel Pacheco, *Viagem de Tete ao Zumbo* (1861-1862), Mozambique, 1883, p. 28 (trad. franç. de Paul Guyot, *in id., Voyage au Zambèze*, Paris, 1895, p. 260).
35. *DPMAC*, vol. III, p. 182.
36. *Ibid.*, vol. III, p. 184.
37. Est-ce aussi au Butua que faisait allusion Duarte Barbosa vers 1518 ? Consacrant plusieurs pages au « grand royaume de Banamotapa », il rapporte que : « On dit dans cette ville de Benamatapa [*sic*] que l'or vient encore de bien plus loin, près du cap de Bonne-Espérance, d'un autre royaume soumis à ce roi de Benematapa. » *Cf. DPMAC*, vol. V, p. 360.
38. João de Barros, *Décadas da India*, Lisbonne, 1552, déc. I, livro X, cap. I. (Nous avons utilisé l'édition d'António Baião, Coimbra, 1932.) Sur la diffusion en Europe du contenu du chapitre de Barros, voir notre ouvrage *L'image du Sud-Est africain dans la littérature européenne au XVIe siècle*, Lisbonne, 1959.

que ses compatriotes avaient pu acquérir auprès des Arabes, il explique que le plateau tout entier forme, avec la plaine mozambiquoise, ce qu'il appelle une « île », constituant le « royaume de Sofala », sous la domination du « Benomotapa ». Il montre cette île entourée par les deux bras d'un fleuve, issu d'un grand lac situé au cœur de l'Afrique [39] : d'un côté le Zambèze, de l'autre le « Espirito Santo », rivière fantôme, que Barros confond, soit avec le Sabi, soit avec le Limpopo, et fait déboucher dans la baie de Lourenço Marques. Cette idée de deux grands fleuves aboutissant à la côte sud-est de l'Afrique semble bien avoir été empruntée aux Arabes [40], qui connaissaient bien le plateau [41]. Mais Barros nomme six affluents du Zambèze : le Panhame (Hunyani), le Luamguóa (Luangwa), l'Arruya (Ruia), le Manjóuo (Mazoe), l'Inadira (Nyadiri), le Ruenia (Ruenya) ; ce qui prouve que, vers le milieu du XVIe siècle, les Portugais avaient exploré le plateau jusqu'à l'intérieur des actuelles frontières de la Rhodésie.

Plus loin, il parle du Butua : « Ils ont d'autres mines dans une région du nom de Toróa, également appelée royaume de Butua, gouvernée par un prince nommé Burrom, vassal du Benomotapa. » [42] Barros confond ici le nom du territoire et le titre porté par celui qui le gouverne. On en trouve la preuve dans un document anonyme de 1683, où il est précisé que tous les rois de Butua « portent le titre de Toroa » [43]. Le *Toroa* de Barros et le *Toloa* d'Alcáçova ne sauraient être la même personne, il s'agit simplement du roi de Butua qui était, lorsque écrivait Barros, un certain *Burrom,* ce qui correspond à la forme bantu *Mburuma.* Le mot *Toroa* désigne quelqu'un qui est incorporé à un groupe, sans avoir avec lui des liens de parenté ; ce peut être un « esclave » [44] ou encore un « vassal » — ici, vassal du Monomotapa. On retrouvera le titre en 1696, dans un texte d'António da Conceição : « ... le Thoroe se révolta contre l'Empereur du Monomotapa, son maître légitime, et après le Thoroe, ce fut Changamira... » [45]. Les événements

39. João de Barros, *ibid.* (« Toda a terra que contamos por reyno de Sofala, é hũa grãde regiam que senhorea hũ principe gentio chamado Benomotapa : a qual abraçam em modo de jlha dous braços de hũ rio que procede do mais notauel lago que toda a terra de Africa tem... ») Sur le mythe du grand lac au cœur de l'Afrique, depuis Ptolémée jusqu'aux cartographes du XVIIIe siècle, *cf.* notre étude « South East Africa and the Empire of Monomotapa as shown on selected printed maps of the 16th century », *Studia,* Lisbonne (2), 1958, pp. 103-163.
40. *Op. cit.,* p. 113.
41. João de Barros, *ibid.*
42. *Ibid.*
43. Anon., *Descripção dos Rios de Cuama* (1683), ms. Bibl. da Ajuda, Lisbonne, 51-VII-43, f. 460 (v) (« ...seu rey, todos com nome generico chamão Toroa... »).
44. W. A. Elliott, *Dictionary of the Tebele and Shuna Languages,* Londres, 1897, p. 382 (*Torwa* = to be taken captive, be plundered) ; M. Hannan, *Standard Shona Dictionary,* Londres, 1959 (*Mutorwa* = one who lives with a family though not kin).
45. António da Conceição, « Tratado dos rios de Cuama » (1696) *in O Chronista de Tissuary,* Nova Goa, II (15), 1867, p. 68.

se présentent donc dans l'ordre inverse de celui que donnait Alcáçova, attribuant la première rébellion à Changamira. Sans doute Conceição a-t-il confondu le Changamira dont parlait Alcáçova avec un autre chef du même nom qui envahit le Monomotapa en 1693. Après cette date, il sera effectivement question, dans les textes, des « terres de Changamira », plutôt que du « royaume du Butua ».

Pour Barros, le Butua est donc toujours vassal du Monomotapa, qui domine encore toute l' « île » du plateau ; mais, nous l'avons vu, Veloso affirme le contraire, et il nous semble plus digne de foi, car les sources de Barros pourraient bien dater d'une période antérieure à la lettre que nous avons citée.

Après avoir décrit les mines du Butua, Barros poursuit :

> « ... ces mines sont les plus anciennes que l'on connaisse dans ce pays, elles sont toutes en plaine. Au milieu se dresse une forteresse carrée, entièrement construite de pierres d'une grandeur étonnante, très bien taillées à l'extérieur et à l'intérieur, sans trace de chaux pour les joindre : la muraille a plus de vingt-cinq empans de large (5,50 m) et sa hauteur paraît faible par rapport à cette largeur [...], et presque tout autour de cet édifice, sur des collines, on peut en voir d'autres également faits de pierre taillée et sans chaux, et entre eux une tour de plus de douze brasses (24 m) »[46].

La forteresse en question n'est autre, évidemment, que l'Acropole de Zimbabwe, encore que l'adjectif « carrée » ne laisse pas de surprendre, et la « tour » est la tour conique qui se dresse dans la Grande Enceinte. Barros situe donc Zimbabwe en pays Butua. Il reconnaît lui-même qu'il ne tient pas la description des ruines d'un voyageur portugais, qui les aurait vues : des marchands arabes, à qui ces constructions avaient semblé « très anciennes », en avaient parlé au capitaine de Sofala, Vicente Pegado.

C'est là le dernier texte portugais où Zimbabwe soit mentionné ; on n'en trouvera plus trace, ni dans les récits, ni dans la correspondance officielle. Le premier à en reparler sera l'explorateur Carl Mauch, qui visita le site le 5 septembre 1871 [47].

D'après Barros, on a l'impression que Zimbabwe était déjà abandonné lors de la visite des Arabes, ou tout au moins que ce n'était plus une capitale. C'est d'ailleurs ce que pense l'archéologue P. S. Garlake, pour qui l'essor et le déclin de Zimbabwe tiennent entre la fin

46. João de Barros, *ibid.*
47. *Cf.* la lettre de Mauch au missionnaire Grützner, du 13 septembre 1871, *Petermann's Mitteilungen* 18, 1872, p. 123.

du XIIe ou le début du XIIIe siècle et le milieu du XVe, époque où tout travail de construction aurait cessé [48].

Mais si Zimbabwe n'est pas alors, ou n'est plus, la capitale du Butua, où est-elle ? Barros dit des mines du Butua qu'elles sont « *em campo* » (en plaine). Cette expression évoque le Sud-Ouest du plateau, au relief moins accidenté que l'autre extrémité, d'ailleurs mieux connue des Portugais. Or, c'est là que se trouvent les ruines de la ville de Khami, dont l'essor coïnciderait, selon Garlake, avec le déclin de Zimbabwe [49]. Une datation par le carbone 14 a donné comme *terminus post quem* pour la construction de Khami 1450 ± 95 après J.-C. [50].

6. Un témoignage arabe

Les textes arabes traitant du Sud-Est africain ne fournissent en général que peu de détails sur l'intérieur ; on n'y trouve guère qu'une brève allusion à Sofala et à son or. Une exception cependant : un des trois routiers du pilote arabe de Vasco da Gama, Ibn Madjid [51]. Ecrit durant la première moitié du XVIe siècle, il fait assez bien le point, tout au moins quant à l'arrière-pays dans cette région, de l'état des connaissances dans la seconde moitié du XVe siècle, ou même plus tôt. Le texte est confus, bourré de répétitions, mais on y découvre deux références claires à la situation politique dans la région de Sofala. Elle appartient, d'après Ibn Madjid, « au peuple Muna-Musavi, dont le chef est Zabnavi » [52]. Ailleurs, il parle de « Muna-batur, le grand roi [...] qui possède une mine [53] aussi grande que celle de Sofala, parce qu'il gouverne la partie orientale de la région. Une plaine avec des collines s'étend vers ce pays » [54].

Le nom de *Muna-Musavi*, donné au peuple de ce pays, suggère un rapport avec le fleuve Sabi, mais il serait certes hasardeux d'aller jusqu'à le rapprocher de Zimbabwe. On peut, en revanche, penser assez logiquement que *Muna-batur* correspond à *Mwene Butua* (Maître du

48. P. S. Garlake, « The value of imported ceramics in the dating and interpretation of the Rhodesian Iron Age », *Journal of African History* IX (1), 1968, p. 28 ; et *id.*, « Rhodesian Ruins — a preliminary assessment of their styles and chronology », *ibid.* XI (4), 1970, p. 504.
49. *Id.*, « The value... », p. 29.
50. *Id.*, « Rhodesian Ruins... » p. 503. *Cf.* aussi B. M. Fagan, « Radiocarbon dates for Sub-Saharan Africa IV », *Journal of African History* VII (3), 1966, p. 504.
51. T. A. Chumovsky, *Tres Roteiros Desconhecidos de Ahmad Ibn Madjid, o piloto arabe de Vasco da Gama*, Lisbonne, 1960 (traduit du russe par Myron Malkiel-Jirmounsky).
52. *Ibid.*, p. 45.
53. Le même mot désigne, chez les auteurs arabes, un comptoir aussi bien qu'une mine proprement dite.
54. *Ibid.*, p. 44.

Butua). Quant à la « plaine avec des collines », elle évoque la partie méridionale du plateau. Ibn Madjid voit, il est vrai, le *Muna-batur* dans « la partie orientale de la région », mais il ne faut pas oublier que les géographes arabes, fidèles à la cosmographie ptolémienne, représentaient la côte orientale de l'Afrique infléchie vers l'est (et non pas vers l'ouest), pour aller se souder à la péninsule du Sud-Est asiatique : il convient donc d'opérer une rectification de 90°, et d'entendre « partie méridionale ». Le *Muna-batur* serait ainsi installé à la frange sud du plateau, et sa capitale pourrait avoir été Khami ou encore, à une époque antérieure, un autre site archéologique bien connu, celui de Mapungubwe [55].

7. La conquête du Nord du plateau, selon une tradition orale recueillie au XIXe siècle, et étayée par une autre du XVIIIe

La situation politique dans le Sud-Est africain, à la fin du XVe siècle et au début du XVIe, peut se résumer ainsi : un potentat, le Monomotapa, revendique l'hégémonie sur tout le plateau et jusqu'à la mer, mais il ne domine en réalité que la moitié nord, où se trouve sa capitale ; sur le reste règne un ancien vassal révolté, le roi du Butua, qui a conquis son indépendance. Mais comment expliquer, après le déclin de Zimbabwe en tant que capitale (et de quel Etat ?), l'essor des nouvelles capitales : celles du Monomotapa et celle du Butua ?

Pour tenter de résoudre le problème, on peut recourir à une tradition orale relatant la fondation de l'Etat du Monomotapa ; elle fut recueillie en 1861 par un officier portugais, Albino Manoel Pacheco, et publiée en 1883 dans l'île de Mozambique [56]. C'est le récit de la conquête, par le premier Monomotapa, de la partie nord du plateau.

Traversant le pays de Chedima [57] au cours d'un voyage de Tete à Zumbo, Pacheco se penche sur le passé de ce territoire :

55. Sur Mapungubwe, *cf.* Leo Fouché, *Mapungubwe, Ancient Bantu Civilization on the Limpopo,* Cambridge, 1937 ; et surtout B. M. Fagan. « The Griefswald Sequence », *Journal of African History* IV (3), 1964, pp. 337-361.
56. Albino Manoel Pecheco, *Uma Viagem de Tete a Zumbo,* Moçambique, Imprensa Nacional, 1883. Une traduction française parut dans l'ouvrage de Paul Guyot, *Voyage au Zambèze,* Paris, 1895, pp. 225-325. Nous avons confronté la traduction avec un microfilm de l'édition en portugais qui se trouve aux Archives Nationales de Rhodésie, à Salisbury. La traduction semble avoir été faite d'après le manuscrit original, aussi l'avons-nous préférée au texte portugais imprimé, dénaturé par de nombreuses coquilles.
57. Le Chedima est limité au nord par le Zambèze, à l'ouest par la rivière Musengezi, et à l'est par le territoire de Tete. *Cf.* Albino Manoel Pacheco, *in* Paul Guyot, *op. cit.,* p. 253.

> « L'histoire de ce pays est [...] obscure. On sait seulement que des chasseurs d'éléphants (Uajero) [58] venus de Changoé, sous la conduite d'un Noir résolu nommé Mutota (de la famille de Changamira), et attirés par les étoffes et le sel qu'avait répandus dans le pays un Mutonga de Chedima nommé Netondo (le créancier des Blancs de Tete), commencèrent la conquête de ce grand territoire, sans pouvoir l'achever du même coup, car la mort leur enleva le chef au sommet de la serra Chitacoxangonha aux abords de la terre promise. » [59]

A ce Mutota succède son fils Matope, lequel, « ... continuant les conquêtes de son père, s'avança, victorieux, jusqu'aux abords du rio Raenha [Luenha] » [60], c'est-à-dire au sud-est de Tete. Revenant ensuite sur ses pas,

> « il reprit le cours de ses conquêtes et les étendit jusqu'au pays de Cavurantenga (aux environs du rio Panhame), où il établit définitivement son pouvoir absolu, ce dont témoigne encore aujourd'hui le village de Zimbaué, fondé par lui et habité par des Uanhaes des deux sexes » [61].

Matope, poursuit Pacheco,

> « ne fut pas seulement le premier *mambo* [62] de Chedima, il eut aussi la gloire d'être le premier qui eut des relations avec les Portugais et le premier à porter le titre de *Muanamotapua*, qui signifie littéralement « enfant pris pendant la guerre », parce qu'il était né d'une négresse prisonnière de guerre... » [63].

Plusieurs points, dans ce texte, doivent être éclairés par un commentaire. *Changoé* doit correspondre à l'actuel district de Shangwe, en bordure du plateau au nord-ouest. Francisco de Sousa (1710) indique que Shangwe (qu'il écrit *Xangoà*) se situe à la frontière commune au Monomotapa et au Butua [64]. S'il est précisé que Mutota était de la

58. S'agit-il d'un contresens de Pacheco ? Le mot signifierait « ceux d'une même classe d'âge », *cf.* M. Hannan, *Standard Shona Dictionary,* Londres, 1959 (*jero* = classe d'âge).
59. Albino Manoel Pacheco, *in* Paul Guyot, *op. cit.,* p. 254.
60. *Id.*, p. 254.
61. *Id., loc. cit.*
62. Selon W. A. Elliott, *Dictionary of the Tebele and Shuna Languages,* Londres, 1897, p. 315, *Mambo* est le nom dynastique des anciens rois du peuple Shona. M. Hannan (*Standard Shona Dictionary,* Londres, 1959) donne au mot le sens de « roi » ou « chef suprême ».
63. Albino Manoel Pacheco, *in* Paul Guyot, *op. cit.,* p. 256.
64. Francisco de Sousa, *O Oriente Conquistado,* Lisbonne, 1710, vol. I, p. 385 (« Plus à l'ouest [du Monomotapa] on trouve Arupande, Xangoà et le vaste royaume de Butua »). Arupande n'a pas pu être identifié, mais figure sur la carte de João Teixeira Albernas (1677) sous la forme Urapande.

même famille que Changamira, cela veut simplement dire, sans doute, qu'ils appartenaient au même lignage. Quant à Changamira, il est impossible de savoir si c'est celui dont parle Alcáçova dans sa lettre ou le potentat du même nom qui, bien plus tard, en 1693, envahit le Monomotapa. La serra de Chitacoxangonha, dont le nom s'écrit aujourd'hui Chitakochangonya, est située à 16°25' de latitude sud et 30°47' de longitude est [65] ; il y subsiste quelques vestiges de constructions de pierre [66].

Il semble douteux que Matope eût été le premier à entretenir des relations avec les Portugais : il devait s'agir plutôt d'Arabes. Et on peut s'interroger sur cette affirmation qu'il fut le premier à porter le titre de *Muanamutapua* : pourquoi *Muanamutapua* et non *Mwenemutapwa* ? Pacheco définit correctement le terme : *Mwana* = enfant [67], *mutapwa*, nous l'avons vu, = une personne capturée pendant la guerre, autrement dit, un esclave. L'emploi alternatif des deux termes Monomotapa/Mwenemutapwa (maître de vassaux) et Manamotapa/Mwanamutapwa (enfant d'esclave) paraît énigmatique. A ce sujet, Francisco de Sousa écrit en 1710 : « ... Sur le mot Monomotapa, j'ai trouvé deux explications : selon l'une, il signifie ' Empereur ' ; l'autre, de plus d'autorité, lui donne le sens d' ' enfant du pays '. » [68] Est-il possible de concilier les deux interprétations, celle de Sousa et celle de Pacheco ? Selon ce dernier, le titre *Muanamutapua* traduit tout simplement la coutume réglant la succession au trône, qui « revient aux fils aînés d'une femme esclave » [69]. La mère de Matope appartenait peut-être aux populations autochtones soumises par Mutota. Dans ce cas, le système de parenté y étant, on le sait, matrilinéaire [70], l'expression « enfant du pays » serait parfaitement logique, tout au moins du point de vue des vaincus.

L'itinéraire des conquêtes de Mutota et de Matope décrit un arc allant d'ouest en est. Elles visent à dominer tout le Nord du plateau, y compris les basses terres de la rive droite du Zambèze, dans la vallée.

João dos Santos (1609) fait allusion à la conquête du district de Tete : « Tete est une ville située [...] dans le royaume d'Inhabazoé, que le Monomotapa conquit et qu'il répartit entre ses vassaux. » [71]

Au sud-est de Tete s'étend le royaume (ou la province) de Barué, limité au nord-ouest par la rivière Luenha, à l'est par le Zambèze et

65. Lettre du Surveyor General, Rhodésie (15 mai 1972).
66. K. R. Robinson, « A Note on Iron Age sites in the Zambezi valley and on the escarpment in the Sipolilo district, Southern Rhodesia », *Arnoldia I* (27) et lettre à l'auteur du 4 juin 1972.
67. *Cf.* W. A. Elliott, *op. cit.*, p. 259 : *Muana* = enfant.
68. Francisco de Sousa, *O Oriente Conquistado,* Lisbonne, 1710, vol. I, p. 837.
69. Albino Manoel Pacheco, *in* Paul Guyot, *op. cit.*, p. 260.
70. F. W. T. Posselt, *Fact and Fiction,* Bulawayo, 1935, p. 132.
71. João dos Santos, *Ethiopia Oriental,* Evora, 1609, liv. II, chap. VIII.

au sud par le Pungué [72]. Selon Pacheco, « ... le Barué, donné en dot à Murexe, sœur de Matope, lors de son mariage avec un fils du roi de Quiteve, se trouve par conséquent détaché du territoire de l'Empire » [73]. Tel n'est pas l'avis de João dos Santos qui estimait, en 1609, que le Barué faisait encore partie du Monomotapa :

> « Vers le sud-est, ce royaume [Monomotapa] s'étend jusqu'à l'Océan [...], où il avance une pointe de terre qui n'a pas plus de dix ou douze lieues de large, entre deux fleuves, le Luabo et le Tendanculo... » [74]

Le Tendanculo débouche sur la côte entre le Pungué et le Zambèze ; le Luabo, qui était autrefois une des bouches de ce dernier, est aujourd'hui son embouchure. C'est vers 1575-1576 que l'on commence à parler du Barué, dont le chef porte le titre de Macombe, comme d'un Etat vassal du Monomotapa [75] ; en 1617, il aura conquis son indépendance [76].

Il ne semble pas que les successeurs de Matope aient conservé longtemps l'hégémonie sur les monts d'Inyanga et sur la plaine côtière. João dos Santos (1609), la plus importante source ethnographique du XVIe siècle après Barros (1552), décrit ainsi le processus de l'émiettement du Monomotapa :

> « Ce royaume du Manamotapa est constitué par un territoire appelé Mocaranga [...], qui appartenait jadis tout entier à l'empire du Manamotapa, et est maintenant divisé en quatre royaumes, à savoir : celui que gouverne aujourd'hui le Manamotapa, le royaume de Quiteve, le royaume de Sedanda et le royaume de Chicanga. Cette division fut le fait d'un empereur Manamotapa qui, ne voulant ou ne pouvant pas gouverner des territoires aussi lointains, en nomma gouverneurs trois de ses fils... » [77]

Et il délimite les trois Etats nouveaux : le Quiteve est borné à l'est par la côte, au nord par le Tendanculo et au sud par Sofala ; les frontières du Sedanda peuplé par les Wadanda, aujourd'hui plus communément

72. H. P. Junod, « Notes on the Ethnographical Situation in Portuguese Africa on the South of the Zambesi », *Bantu Studies* 10, 1936, p. 297.
73. Albino Manoel Pacheco, *in* Paul Guyot, *op. cit.*, p. 253. La notion de « dot » recouvre ici une réalité africaine évidemment bien différente de ce qu'elle évoque dans un contexte européen.
74. João dos Santos, *op. cit.*, liv. II, cap. X.
75. *Cf.* le document de Vasco Fernandes Homem (1575-1576), publié par Rosalina Silva Cunha, « Vasco Fernandes Homem e a expedição ao Monomotapa », *in Actas do Congresso Internacional de História dos Descobrimentos*, Lisbonne, 1961, vol, V, pt. I, p. 100.
76. Francisco de Avellar, « Relação das Minas de Prata da Ethiopia Oriental do Imperio do Monomotapa... » (1617), *Moçambique* (39), 1944, p. 74 (« ...todos estes reynos (Quiteve, Manica, Barué) serem antigamente do Monomotapa e oje estão alevantados »).
77. João dos Santos, *op. cit.*, liv. II, cap. X.

appelés Vandau [78], sont le Sabi au sud et à l'ouest, le parallèle de Sofala au nord [79] ; quant au Manica, dont le chef se nomme Chicanga, il est situé dans les montagnes, derrière Sofala.

Il est également question de la fondation du Quiteve, du Sedanda et du Quissanga (l'actuel district de Melsetter), dans la tradition recueillie par João Julião da Silva (1836-1847) de la bouche d'une vieille femme du Quiteve. Quelques années après avoir envoyé Changamira fonder un nouveau royaume, le Monomotapa ordonna à trois de ses fils d'aller le rejoindre et à Changamira de leur donner des terres ; ils resteraient sous l'autorité de ce dernier. L'aîné reçut le Quiteve, avec le titre de Saxiteve ; le second, le Quissanga, avec le titre de Sá Dombogo, et le troisième, le Madanda (ou Sedanda), avec le titre de Sedanda. Pendant un certain temps, le Monomotapa se conserva le droit de confirmer les successeurs de chacun de ces trois chefs [80].

Du temps de João dos Santos (1609), les trois provinces — le Quiteve, le Sedanda et la Manica — s'étaient libérées de la domination du Monomotapa [81]. Le Quiteve devait être le premier à accéder à l'indépendance, grâce à un commerce intense de pagnes et de verroterie mis sur pied avec les Portugais de Sofala [82]. Barretto (1667) la fait d'ailleurs remonter à l'arrivée de ceux-ci [83]. Le Manica, lui, dut rester vassal du Monomotapa jusqu'en 1575-1576 [84].

Sur les circonstances qui aboutirent à la désatellisation des trois provinces en question, Santos n'est pas très explicite :

> « Lorsque leur père mourut et qu'un autre de ses fils lui succéda, lequel vivait à la cour, les trois qui avaient été nommés gouverneurs se révoltèrent avec leurs provinces, et refusèrent désormais d'obéir à ce Manamotapa ou à ses successeurs, chacun d'eux soutenant que c'était à lui que revenait l'empire. C'est pourquoi il éclate presque tous les ans une guerre entre eux. Ainsi se sont séparés de l'empire du Manamotapa trois grands royaumes qui

78. F. W. T. Posselt, *Fact and Fiction*, Bulawayo, 1935, p. 34. (« The name Vandau is alleged to have been coined by the Amatshangana [envahisseurs Nguni issus de la révolution zulu du premier quart du XIXe siècle] from the fact that in their greeting, the Wadanda exclaim Ndauwe. »)
79. João dos Santos, *op. cit., loc. cit.*
80. [João Julião da Silva], *Memoria respectiva a Villa de Sofalla...* (1836-1847), AHU, Moçambique, Caixa 2, Diversos, Doc. Imp. 367/52.
81. João dos Santos, *loc. cit.*
82. *Id., loc. cit.*
83. Manoel Barretto, « Informação do Estado e Conquista dos Rios de Cuama » (1667), *in* G. M. Theal, *Records of South Eastern Africa*, Cape Town, 1898-1903 (désigné dorénavant par les initiales *RSEA*), vol. III, p. 452 (« Entrando nos [les Portugais] se lhe [contre le Monomotapa] rebellou hum Irmão menor com o Imperio de Quiteve »).
84. Document de Vasco Fernandes Homem, publié par Rosalina Silva Cunha, *op. cit.*, p. 98.

ont beaucoup de vassaux, mais le premier reste néanmoins plus grand que tous trois ensemble. » [85]

Le fils qui se révèle incapable de s'imposer comme l'égal de son père et de mettre ses frères à la raison, c'est là un thème courant dans les traditions orales africaines, mais cela ne suffit pas à expliquer tout à fait le démembrement de l'empire après la mort de Matope, ou plus vraisemblablement celle de son successeur, comme nous allons le voir. D'autres facteurs ont dû intervenir, d'ordre économique surtout.

A Matope, écrit Pacheco, succéda Mucombué, son neveu [86], sans doute ce Mocomba dont parle Alcáçova. Les deux fils de Mucombué se nommaient Inhampando et Boroma, ce dernier s'identifiant peut-être au Mburuma, cité par Barros comme le gouverneur du Butua.

C'est sur l'identification entre Mucombué et Mocomba que va reposer toute possibilité de corrélation entre la tradition orale, recueillie tardivement par Pacheco, et le premier témoignage sur l'intérieur d'Alcáçova, qui date de 1506 et s'appuie sur des fondements chronologiques solides. Il sera d'ailleurs étayé par une autre tradition orale recueillie au XVIIIe siècle, et dont nous parlerons plus loin. Si l'on admet cette identification, les premiers empereurs du Monomotapa se présenteraient dans l'ordre suivant :

1. Mutota,
2. Matope,
3. Mocomba,
4. Quesarymgo (qui régnait en 1506).

On trouve, dans deux textes du XVIIIe siècle, des variantes de cette autre tradition orale concernant les origines du Monomotapa, qui diffère elle-même de celle que transmit Pacheco, notamment quant au nom du fondateur. Voici comment se succèdent les quatre premiers empereurs, d'abord selon Dionizio de Mello e Castro (1763), puis selon António Pinto de Miranda (c. 1766) :

1. Nemapangere,	1. Nemassengere,
2. Nemangoro,	2. Nemangoro,
3. Nobeza,	3. Nobeza,
4. Mucombué [87].	4. Nucombué [88].

Pour ces deux auteurs le premier empereur du Monomotapa est Nemapangere (ou Nemassengere),

« maître absolu de tout ce qui se trouve au sud du Zambèze jus-

85. João dos Santos, *op. cit.*
86. Albino Manoel Pacheco, *in* Paul Guyot, *op. cit.*, p. 256.
87. Dionizio de Mello e Castro, « Noticia do Imperio Marave e dos Rios de Sena », *in* Luiz Fernando de Carvalho Dias, « Fontes para a História e Geografia e Comércio de Moçambique (séc. XVIII », *in Anais*, vol. IX, t. I, Lisboa (1954), pp. 130-133.
88. António Pinto de Miranda, « Monarchia Africana » (c. 1766), *in* A. A. Andrade, *Relaçoes de Moçambique Setecentista,* Lisbonne, 1955, pp. 303-306.

> qu'à la côte d'Afrique orientale, ainsi que de cinq rois couronnés et d'une trentaine au moins de chefs, tous puissants » [89].

L'empire du Monomotapa s'étendait donc, selon eux, sur le Nord du plateau et la plaine côtière jusqu'au bord de l'océan Indien, comme d'ailleurs l'indiquaient les autres sources déjà citées.

Mello e Castro et Pinto de Miranda expliquent ensuite les origines du pouvoir de Changamira, qui,

> « alors qu'il gardait les troupeaux de l'Empereur Mucombué, fut chargé de les mener sur le territoire d'Orobze [Mello e Castro] ou Orobu [Pinto de Miranda] ; là, il se rebella contre l'Empereur et réunit beaucoup d'hommes et d'armes ; aussi, est-il aujourd'hui le plus puissant, le plus redouté et le plus respecté de tous les chefs qui refusent d'obéir aux empereurs Manamotapas, qu'il a plusieurs fois vaincus et mis en déroute en bataille rangée. Il est le maître absolu de l'Abutua... » [90]

Où situer Nemapangere (ou Nemassengere) pour le rattacher à la tradition de Pacheco ? Faut-il l'intercaler, ainsi que Nemangoro, entre Mutota et Matope ? Rien ne permet d'éclairer ce point. Pour Pacheco, Namangoro (*sic*) et Samarengo (s'agirait-il de Quesarymgo ?) sont les fils de Mutota [91]. Toujours d'après lui, Matope aurait été connu après sa mort sous les noms de Nobesa et Nhantégué [92]. Compte tenu de la répétition des deux noms — Nemangoro/Namangoro, Nobeza/Nobesa — dans les récits retenus par Pacheco et par les auteurs du XVIIIe siècle, et du fait que la révolte de Changamira contre Mucombué, décrite par Alcáçova, se retrouve dans ces derniers, on peut sans trop de risque d'erreur faire remonter à la seconde moitié du XVe siècle la conquête du Nord du plateau, suivie de l'indépendance du Butua, dans la partie Sud-Est. Mais il est impossible de dater les événements avec plus d'exactitude [93].

Où donc se trouvait le Zimbaué de Matope/Nobeza/Nhantégué, que Pacheco situe dans le pays de Cavurantenga ? Après avoir décrit, en 1635, le royaume de Mocaranga où réside le Monomotapa avec sa cour, Bocarro signale que ce monarque

> « a un autre royaume [= chefferie] dépendant de celui de Mocaranga ; c'est le royaume de Beza, où l'on trouve un palais qui fut

89. Dionizio de Mello e Castro, *ibid.* et António Pinto de Miranda, *ibid.*
90. Dionizio de Mello e Castro, *ibid.* et António Pinto de Miranda, *ibid.*
91. Albino Manoel Pacheco, *in* Paul Guyot, *op. cit.*, p. 254.
92. *Id.*, p. 255.
93. D. P. Abraham situe l'expédition de Mutota entre 1420 et 1445, mais sans en fournir de preuve convaincante. *Cf.* D. P. Abraham, « The Monomotapa Dynasty », NADA (36), 1959, p. 78.

> celui d'anciens Manamotapas, les Noirs le vénèrent, on y enterre tous les Manamotapas, il leur sert de cimetière »[94].

Ce royaume de Beza serait-il celui de Matope, également appelé Nobeza, celui où il avait sa capitale ? Et se pourrait-il que Cavurantenga fût une déformation de *Nhantegué*, un autre des noms de Matope ? Les ruines trouvées dans le district d' « Inhanteco » et figurant sur la carte officielle portugaise de 1889[95] sont-elles celles de l'ancienne capitale de Matope ? (On les retrouve sur la carte d'Augusto de Lacerda et Luiz Ignacio, publiée par ce dernier en 1891)[96].

En 1891, l'explorateur Carlos Wiese écrivait que,

> « ... à Inhantegue, dans les terres du *mambo* Capianica, *mozuzuro* [= *zezuru*], et dans celles du *mambo* Cassequeta [= Kasekete], de même ethnie [...] on trouve [...] des vestiges de maisons de pierre et même des pièces d'artillerie en fer »[97].

En 1959, D. P. Abraham affirmait, dans un article publié dans *NADA*, avoir trouvé ces ruines qu'il appelait *Gutu raKasekete*[98]. Il ne les localisait d'ailleurs pas avec précision, se contentant d'annoncer pour plus tard un rapport détaillé. L'archéologue K. R. Robinson vit lui aussi ces ruines, en 1963, il les appelait *Ruswingo we Kasekete* et les situait très exactement par 16° 22′ 30″ de latitude sud et 30° 45′ 0″ de longitude est[99]. Sa visite fut trop brève pour lui permettre de procéder à des fouilles systématiques, mais il lui apparut que certains murs, construits à angle droit, devaient être d'origine portugaise. En 1968, un Portugais, Victor Hugo Velez Grilo, prétendit qu'il avait localisé le Zimbabwe *(sic)* de *Mbire Nhantekwe*, cette fois en territoire portugais[100]. Il n'en précisait pas les coordonnées géographiques, s'étendant surtout sur les difficultés de l'expédition. Il avait trouvé à cet endroit de nombreuses « reliques » de provenance portugaise, ainsi que des poteries indigènes. Le tout fut déposé au Museu Histórico de Lourenço Marques.

Ces indications sont, somme toute, assez vagues, et on est loin d'avoir identifié les ruines de la vallée du Zambèze. Il y a là un beau sujet de recherches pour les historiens et les archéologues locaux : à quoi correspondaient exactement ces ruines, quel lien y avait-il entre les gens

94. António Bocarro, década XIII, *in RSEA*, vol. III, p. 266.
95. *Carte de Moçambique*, Lisbonne, 1889, British Museum, Map Room.
96. Luiz Ignacio, « O Zumbo antes dos últimos tratados », *Boletim da Sociedade de Geografia*, 10e série, 1891, pp. 297-321, carte.
97. Carlos Wiese, « Expedição Portuguesa a Mpsene », *Boletim da Sociedade de Geografia* de Lisboa, 10e série (6, 7), 1891, p. 355.
98. D. P. Abraham, « The Monomotapa Dynasty », NADA (36), 1959, pp. 59-84.
99. K. R. Robinson, « A note on Iron Ages Sites in the Zambezi Valley and on the escarpment in the Sipolilo District, Southern Rhodesia », *Arnoldia* I (27), 1965, pp. 1-12 ; *cf.* aussi, *id.*, « The archaeology of the Rozwi », *in* E. Stokes & R. Brown, *The Zambezian Past*, Manchester, 1966, pp. 17-18.
100. Victor Hugo Velez Grilo, « A Localização do Zimbabwe de Mbire Nhantekwe », *in Monumenta*, Lourenço Marques (4), 1968, pp. 15-19.

qui y vivaient et les Monomotapas des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, quel était leur statut politique et économique.

On trouve, dans une source du XVIIIe siècle, quelques éléments susceptibles d'aider à identifier les Zimbaués des Monomotapas, à la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe. En 1723, Frei Manoel de Santo Thomas décrit :

> « Le Zimbaoé, ou cour des Rois Manamotapas, où ils ont toujours vécu avant la guerre de leur ennemi Changamira [il s'agit de Changamira II, de la fin du XVIIe siècle] se trouvait plus ou moins à cent quatre-vingt-dix-neuf lieues de Tete, près de la grande montagne Musuriri ou Quituziri [...] c'est là non seulement que resta toujours la cour des Rois Manamotapas, mais aussi que beaucoup d'entre eux furent enterrés... » [101]

Le Monomopata qui régnait au moment où écrivait Santo Thomas était D. João Inhapando. Il avait construit son Zimbaué « dans les monts de Mavangor, situés à environ cinquante lieues de Cabrabaça » [102].

Les services du cadastre de Rhodésie (Department of the Surveyor General), interrogés sur les toponymes de Musuriri, Quituziri et Mavangor, n'ont pu donner aucune indication quant à leur localisation actuelle.

8. **Le pays d'Urobze**

Nous avons vu que Changamira avait été envoyé par Mucombué, avec les troupeaux du roi, dans une région dont le nom serait *Orobze* ou *Orobu*. Est-il possible de la localiser ?

Ignacio Caetano Xavier écrit en 1758 que les terres de Changamira sont peuplées de *Borobzes* [103], qui s'identifient selon toute vraisemblance aux BaRozwi, ethnie dominante sur le plateau [104] avant les invasions nguni, conséquence de la révolution zulu. António da Conceição (1696) confirme les fonctions de Changamira, mais ne précise pas où il était allé avec le bétail royal. Il remarque simplement qu'il s'agit d' « ... une région de Mocaranga attenante à celle de Abutua... » [105]. Un manus-

101. Frei Manoel de Santo Thomas, « Resposta dada pelo Reverendissimo Administrador [...] às diligências [...] », 19 juin 1723, *in O Chronista de Tissuary*, Nova-Goa, III (38), 1867, p. 61.
102. *Id.*, p. 62.
103. Ignacio Caetano Xavier, « Notícias dos Domínios Portugueses na Costa de Africa Oriental », (1758), *in* A. A. Andrade, *Relações de Moçambique Setecentista*, Lisbonne, 1955, p. 145 ; et *id.*, « Relação do Estado presente de Moçambique, Sena, Sofala, Inhambane e todo o continente da Africa Oriental », *in Anais*, vol. IX, t. I, p. 177.
104. F. W. T. Posselt, *Fact and Fiction, Bulawayo*, 1935 ; pp. 314-360 ; et Francisque Marconnes, S. J., « The Rozwis or Destroyers », *NADA* (11), 1933, pp. 72-90.
105. António da Conceição, *op. cit.*, p. 105.

crit anonyme de la fin du XVIIIe siècle, dans lequel d'ailleurs *Urobze* et *Butua* se confondent, parle de l'*Urobze* comme d'un territoire très vaste appartenant à Changamira :

> « ... Urobze se trouverait très loin de Manica, il faudrait un mois pour y parvenir, on dit même qu'il est plus proche du Cap des Courants ; on l'appelle, dans la langue des Noirs, *Goromucuro* ; il se trouve à l'ouest de Manica. Son royaume est plein de prairies et de belles plaines [...] Il y a énormément de bétail [...] Il y a beaucoup d'oiseaux qu'on nomme ' emas ' [autruches] Il y a très peu d'arbres, ou pas du tout, aussi le bois est-il remplacé par la bouse de vache séchée au soleil [...] Les hommes et les femmes sont difformes, ils courent très vite, sont robustes et hardis, [...] leur parler est rude, et ils font à chaque mot claquer leur langue avec une telle véhémence qu'on dirait qu'ils s'arrachent violemment les sons du plus profond d'eux-mêmes. » [106]

Il semble bien que le nom d'*Urobze* ait été donné tout d'abord à un territoire situé au milieu du plateau, entre le Monomopata et le Butua, pour s'étendre ensuite à toute la partie sud-ouest, au sud de la rivière Umfuli, frontière méridionale du Monomotapa. En revanche, on ne voit pas très bien à quoi correspond *Goromucuro* (« *Goro* » = *Guru* = estomac, trou ; « *mucuro* » = *mukuru* = grand [107]). L'expression « plein de prairies et de belles plaines » évoque le Butua des textes du XVIe siècle ; l'abondance du bétail, l'existence d'autruches, la rareté des arbres, et la population parlant une langue à « clicks », caractérisent assez bien la région qui s'étend entre le Shangani et le Shashi, au sud-ouest du plateau, en bordure du Kalahari, c'est-à-dire le Butua où se dressent les cités de Khami, Naletale et Dhlo Dhlo.

9. L'expansion karanga dans le Nord du plateau, sa motivation économique

Les conquêtes de la fin du XVe siècle préludaient-elles à l'occupation du nord du plateau par les Karanga ? Se fondant sur un critère linguistique, João dos Santos (1609) délimite l'expansion karanga vers le nord à la fin du XVIe siècle :

> « ... tous ces Noirs sont appelés Mocarangas, car tous parlent la langue mocaranga, aussi tout le pays se nomme-t-il le Mocaranga, à l'exception de la bande côtière bordant le royaume, car en cer-

106. Anon., *Descripção Corográfica do Reino da Manica, suas custumes e leis*, s.d.n.l. [1794], Arquivo Histórico Ultramarino, Lisbonne, Moçambique, Caixa 17.
107. M. Hannan, *Standard Shona Dictionary*, Londres, 1959.

> tains points on y parle d'autres langues, en particulier le Botonga, c'est pourquoi cette région porte le nom de Botonga et ses habitants sont les Botongas » [108].

Du temps de Santos, les Batonga occupaient les basses terres du littoral, au sud de l'embouchure du Sabi, jusqu'à Inhambane, ainsi que toute la vallée du Zambèze [109]. Quant aux Karanga, ils étaient groupés sur le plateau et leur territoire touchait celui des Batonga au nord et à l'est, sauf sur une partie de la côte entre Sofala et l'embouchure du Zambèze, où ils s'étaient infiltrés.

Au XVIe siècle, selon Barros, les Batonga constituaient la masse de la population des montagnes de Manica [110]. Quant aux Karanga, décrits par António Gomes (1648) comme « la population la plus policée de cette contrée sauvage » [111] et par Manoel Barretto (1667) comme « un peuple noble et respecté parmi les Noirs » [112], ils dominaient, s'il faut en croire ce dernier, tous les Batonga de la vallée du Zambèze dans la période précédant l'arrivée des Portugais. Ce sont ces derniers qui auraient soustrait les territoires Batonga de la vallée du Zambèze à l'hégémonie du Monomotapa [113].

Certains témoignages du XVIe siècle signalent l'apparition de groupes de Karanga parmi les Batonga, entre l'embouchure du Sabi et la baie de Lourenço Marques ; d'après le contexte, elle semblait récente [114].

Vers la fin du XVIIe siècle, il y avait encore au milieu du plateau une enclave Batonga, séparant les Karanga du nord de ceux du sud. D. P. Abraham a pu situer exactement cette enclave, appelée Maramuca [115], dont on trouve la description suivante chez un auteur anonyme en 1683 :

> « Il existe, au cœur du Mocaranga, un territoire, qui peut avoir quinze lieues de long (75 km) et six ou sept de large, appelé Maramuca. On pourrait écrire à ce sujet tout un grand livre. C'est une parcelle du Royaume de Botonga, que Dieu a placée au centre du Mocaranga. En Espagne, les Aragonais disent que leur pays est fait d'une motte de terre jaillie du Portugal par-dessus la Castille.

108. João dos Santos, *op. cit.*, lib. II, cap. X.
109. *Id.*, lib. II, caps II et XV. Selon Posselt, il y a trois groupes de Batonga : dans la vallée du Zambèze, dans la vallée du Ruenya, et le long du Sabi. *Cf.* F. W. T. Posselt, *Fact and Fiction*, Bulawayo, 1935, p. 127.
110. João de Barros, *Décadas da Asia*, déc. I, lib. X, cap. (... chama-se toda esta comarca [Manica] Matuca e os povos que as cavam [les mines] Botõgas »).
111. António Gomes, « Viagem que fez... », *Studia* (3), 1959, p. 189.
112. Manoel Barretto, *Informação do Estado e Conquista dos rios de Cuama* (1667), *in RSEA*, vol. III, p. 452.
113. *Id., loc. cit. ; cf,* aussi João dos Santos, *Ethiopia Oriental*, lib. II, cap. XVII.
114. André Fernandes, lettre du 24 juin 1560, *in RSEA*, vol. II, p. 59 ; et Anon., « Naufragio da Nao S. Thomé » (1589), *ibid.*, vol. II, p. 167.
115. D. P. Abraham, « Maramuca : an exercise in the combined use of Portuguese Records and Oral Tradition », *Journal of African History* II (2), pp. 211-225.

> Les ' Maramucantes ' en disent autant de Batonga, et ils le démontrent. En effet, on ne trouve là rien, ni le tempérament, ni l'air, ni les eaux, ni les arbres, ni la langue, ni les mœurs, qui rappelle le Mocaranga. Tout est Botonga. Pourtant cette contrée en est partout éloignée de plus de trente lieues (150 km). » [116]

D'après ce texte, la population karanga du plateau se trouvait donc séparée, par des Batonga, en deux groupes. On peut se demander si celui du nord y était alors implanté depuis longtemps.

Selon Pacheco, Mutota avait été attiré vers le nord « par les étoffes et le sel qu'avait répandus dans le pays un Mutonga de Chedima nommé Netondo » [117] ; or il y avait du sel gemme, d'après Ignacio Caetano Xavier (1757), dans le pays d'Ambara, actuel district d'Urungwe [118] ; on en trouvait également à Cachomba, sur le Zambèze et le long de certaines rivières près de Tete [119]. Pacheco fait allusion à une source de sel dans le Chedima et signale que sur le plateau on l'échangeait contre de l'or [120].

Faut-il voir, dans l'entreprise de ce chasseur transformé en conquérant, une tentative pour reprendre aux Batonga, afin de le détourner à son profit, le commerce qui s'était établi entre la vallée du Zambèze — sel, étoffes, et le plateau — or, ivoire ? Ce sont les activités, en ce domaine, d'un certain Netondo, qui sont à l'origine de l'expédition du Mutota ; de gré ou de force, les Karanga parvinrent à mettre la main sur ses affaires, et ses descendants furent incorporés à leur société. A l'époque où écrivait Pacheco, il appartenait au « prêtre » Netondo de « sacrer » le Monomotapa et de « nommer les princes feudataires au gouvernement des districts » [121]. C'est, à notre connaissance, dans une description anonyme du Monomotapa datant de 1794 [122] que le Netondo est mentionné pour la première fois ; il est cité comme l'un des trois spécialistes des questions religieuses à la cour du Monomotapa. Compte tenu du rôle accordé à ce personnage, on est en droit de penser que l'expansion karanga ne fut pas antérieure à la défaite des Batonga au XVe siècle, et que tout le nord du plateau était auparavant occupé par les Batonga.

Il est plus malaisé encore de retracer l'expansion karanga à l'ouest

116. Anon., *Descripção dos Rios de Cuama* (1683), ms. Bibl. d'Ajuda, Lisbonne, 51-VII-44, f. 474 (r) à f. 475 (v).
117. Albino Manoel Pacheco, *in* Paul Guyot, *op. cit.*, p. 254.
118. Ignacio Caetano Xavier, « Relação do Estado presente de Moçambique, Sena, Sofala, Inhambane... », *in Anais*, vol. IX, t. I, pp. 197-198.
119. Pedro Augusto de Sousa e Silva, *Distrito de Tete*, Lisbonne, 1927, p. 70.
120. Albino Manoel Pacheco, *in* Paul Guyot, *op. cit.*, pp. 275 et 295.
121. Albino Manoel Pacheco, *in* Paul Guyot, *op. cit.*, p. 261.
122. Anon., « Descripção do Imperio Moanamotapa daquem do rio Zambeze » [1794], *in* Anon., *Memoria e Documentos acerca dos direitos de Portugal aos territorios de Machona e Nyassa*, Lisbonne, 1890, p. 223. L'ouvrage sera désormais cité sous le sigle *MDDPMN*.

du Musengezi, mais là ils semblent avoir refoulé une population autochtone de type Khoisan. Cette région, que Pacheco nomme le Dande — actuellement districts d'Urungwe et de Sipolilo —, serait limitée par le Zambèze au nord, le Musengezi à l'est, l'Umniati à l'ouest et le district de Shangwe au sud [123]. Des fouilles archéologiques réalisées à Chedzurgwe, au cœur même de la région, ont mis au jour une culture raffinée de métallurgistes travaillant le cuivre ; elle remonte, d'après une datation par le carbone 14, à 1510 ± 90 [124]. Une tradition orale, recueillie en 1970, fait état d'un peuple autochtone : les Vambara [125]. L'explorateur portugais António Fernandes aurait-il visité ce pays ? Veloso, qui décrit son itinéraire en 1512, parle d'un roi de Mombara, vivant à sept jours de voyage de la capitale du Monomotapa, dans un pays où il y avait beaucoup de cuivre, que l'on apportait au Monomotapa pour le vendre. Les habitants étaient difformes (« mall aproporcionados »), de peau assez claire (« nam são muito negros »), et avaient une queue comme les moutons ; ce royaume était séparé du Monomotapa par un grand fleuve [126]. Ce grand fleuve pourrait bien être le Panhame ; quant au trait caractéristique des « hommes aux queues de mouton », il évoque la stéatopygie bien connue des races khoisanes. Après, il ne sera plus question de Mombara (ou Ambara, car cette forme est employée par Almada en 1516) [127] avant le milieu du XVIIIe siècle, encore, est-ce uniquement pour répéter qu'il en vient du cuivre [128]. Il est en effet vraisemblable que les Karanga aient soumis, puis absorbé, l'enclave khoisane [129]. Celle-ci était peut-être, à l'origine, une extension au sud du Zambèze de la culture d'Ingombe Ilede, culture riche et accomplie de tisserands et de métallurgistes pratiquant le tréfilage du cuivre [130] ; on a pu la dater : 1410 ± 60 [131].

Lors de leur marche conquérante, au XVe siècle, les Karanga avaient-ils voulu prendre position, afin de jouer le rôle avantageux d'intermédiaire, entre les riches cultures khoisanes, exportatrices de cuivre, et les Arabes, puis les Portugais, qui cherchaient à introduire dans l'intérieur, par la voie du Zambèze, leurs marchandises exotiques, pagnes et verroterie ?

S'il paraît vraisemblable que les Karanga aient refoulé les Batonga

123. Albino Manoel Pacheco, *in* Paul Guyot, *op. cit.*, p. 282.
124. P. S. Garlake, « Iron Age Sites in the Urungwe District of Rhodesia », *South African Archaeological Bulletin* XXV, pt. I (97), 1970, pp. 25-43.
125. P. S. Garlake, art. cit., pp. 40-41.
126. *DPMAC*, vol. III, p. 184.
127. *DPMAC*, vol. IV, p. 288.
128. Ignacio Caetano Xavier, « Relação do Estado presente de Moçambique, Sena, Sofala... », *in Anais*, vol. IX, t. I, p. 197.
129. P. S. Garlake, *art. cit.*, p. 42.
130. B. M. Fagan, et coll. *Iron Age Cultures in Zambia*, Londres, 1969, vol. II, partie II.
131. D. W. Phillipson & B. M. Fagan, « The date of the Ingombe Ilede Burials », *Journal of African History* X (2), 1969, pp. 199-204.

hors de la plaine mozambiquoise et de la vallée du Zambèze, puis les khoisans vers l'ouest, que se passa-t-il au sud-ouest du plateau, en pays Butua ?

Le mot Butua signifie « pays khoisan » — *Twa*, dans les langues bantu. Le pluriel de *Twa* est *Batwa*, parfois *Vatua*. En outre, il ne correspond pas seulement à une donnée ethnique, mais aussi linguistique, voire raciale. Selon Bryant (1929) :

> « Les Bantu de la côte est donnent aux Nguni [c'est-à-dire aux indigènes Zulu-Xhosa] le nom de *vaTwa* ou *baTshwa* (bochimans), parce qu'ils distinguent dans leur parler des ' clicks ' bochimans et en concluent que les deux peuples doivent être de races voisines. » [132]

Déjà, en 1833, le capitaine Owen écrivait :

> « Au sud des Mapoota [tribu qui se trouve juste au sud de la baie de Lourenço Marques] vit une tribu de Noirs belliqueux appelés Zulu, mais que les Portugais nomment Vatua, ce qui correspond au terme ancien Batwa ou Butwah : les habitants de Delagoa Bay [baie de Lourenço Marques] leur donnent le nom d'Hollontontes, qui est sûrement une déformation de Hottentots, car ils viennent du sud, qui est considéré comme le pays de ceux-ci ; sans doute a-t-on pris connaissance de ce nom lorsque les Hollandais ont commencé à s'établir sur la Rivière Anglaise, il y a environ cent vingt ans. » [133]

Parlant de Dingane, alors roi des Zulu, un document portugais de 1840 le cite comme « roi des Vatuas » [134]. En suahili, *Tūa* signifie « disgrâce, souillure, tare » [135] ; même en zulu, *umu-Twa* (« bochiman ») s'applique souvent « à un individu si dénué des instincts humains habituels, qu'il lui arrive souvent, lorsqu'il a été bien traité, de s'appliquer à voler son bienfaiteur — comme un Bochiman... » [136].

Finalement, *Batwa* ou *Vatua* semble désigner « l'étranger » [137], le « barbare », c'est-à-dire en fait « l'autre ».

Les *masarwa*, peuple khoisan du district de Tati [138], nomment leur dieu *Thora* [139]. En Shona — s'agirait-il d'un mot d'origine khoisane ? — *tora* signifie « prendre », « capturer », « voler », au passif — *torwa*

132. A. T. Bryant, *Olden Times in Zululand and Natal*, Londres, 1929, p. 286.
133. W. F. W. Owen, *Narrative of voyages to explore the shores of Africa...*, Londres, 1833, vol. I, p. 79.
134. Francisco Santana, *Documentação Avulsa Moçambicana do Arquivo Histórico Ultramarino*, Lisbonne, 1964, vol. I, p. 209.
135. L. Krapf, *A Dictionary of the Suahili Language*, Londres, 1882.
136. A. T. Bryant, *A Zulu-English Dictionary*, Pinetown, Natal, 1905, p. 667.
137. M. D. W. Jeffreys, « The Batwa : who are they ? », *Africa* 23 (1), 1953, p. 51.
138. La région de Tati se trouve à l'intérieur de l'aire de la culture « Leopard's Kopje ».
139. S. S. Dornan, « The Tati Bushmen (Masarwas) and their language », *Journal of the Royal Anthropological Institute* 47, 1917, p. 52.

= « être capturé », « être pillé » [140]. A supposer que *Thora* eût désigné à l'origine un héros-fondateur, puis un titre perpétuel comme il arrive souvent en Afrique [141], ne serait-il pas tentant de voir dans le *Toloa* d'Alcáçova et le *Toroa* de Barros une forme correspondant au passage de l'actif au passif, traduisant la vassalisation par les Karanga, du potentat khoisan ou khoisanoïde du Butua, auparavant indépendant, ou lui-même suzerain ? Cette hypothèse trouverait peut-être un semblant de confirmation dans l'archéologie, qui révèle que la culture de Khami succéda à celle dite de « Leopard's Kopje ». Les crânes de la phase II (± 1080 apr. J.-C.) de cette dernière ont des caractéristiques khoisanes, alors que celles de la phase III (1450) seraient plus négroïdes [142]. D'autre part, la ville de Khami, dont la construction coïncide avec le déclin de la culture de Leopard's Kopje, aurait été, selon Robinson, l'œuvre des Rozwi [143].

Les Rozwi étaient-ils des Karanga ? Il est bien difficile de répondre. Les Karanga sont cités, nous l'avons vu, dans les sources portugaises dès 1506 et semblent alors occuper tout le plateau. Les Rozwi n'apparaissent (sous le nom de *Borobzes*) qu'au milieu du XVIIIe siècle et n'en occupent que le Sud-Ouest. Selon Pacheco, les conquérants du Nord du plateau portaient le nom d'*Uanhai* [144]. Mais Livingstone, lors de son passage près de Chicoa, écrivait : « ... ici ils se nomment eux-mêmes Bambiri, mais la nation dans son ensemble s'appelle Banyai » [145]. Or Carl Mauch, l'un des premiers explorateurs à pénétrer au nord du Limpopo, venant du Transvaal, rencontra des Banyai à l'opposé du plateau, vers 20° 30′ de latitude sud et 30° 50′ de longitude est, un peu au sud des ruines de Zimbabwe [146]. On voit surgir le mot *munhai*, le singulier par conséquent, dès le milieu du XVIIIe siècle : António Pinto de Miranda (c. 1766) n'hésite pas à mettre au pluriel, en portugais, le singulier bantu, et écrit que les *munhaes* sont des « huissiers chargés de proclamer les décrets et les ordres des empereurs

140. *Cf.* W. A. Elliott, *Dictionary of the Tebele and Shuna Languages*, Londres, 1897.
141. G. P. Lestrade, « Some notes on the political organisation of the Venda speaking tribes », *Africa* III (3), 1930, p. 320 (« Il est intéressant de noter que, tant qu'il exerce ses fonctions, le chef porte un nom héréditaire, différent de son titre de chef. Il s'agit généralement du nom d'un ancêtre célèbre, le fondateur de la dynastie, par exemple, et il est porté par un très grand nombre de ses successeurs en exercice, jusqu'au moment où il doit céder la place à celui d'un descendant encore plus célèbre. »)
142. K. R. Robinson, « The Leopard's Kopje Culture : a preliminary report on recent work », *Arnoldia* I (27) 1965 ; *id.*, « The Leopard's Kopje Culture, its position in the Iron Age of Southern Rhodesia », *South African Archeological Bulletin*, XXI, pt. 1 (81). 1966.
143. K. R. Robinson, *Khami Ruins*, Cambridge, 1959, p. 115.
144. Albino Manoel Pacheco, *in* Paul Guyot, *op. cit.*, p. 253.
145. D. Livingstone, *Missionary Travels and Researches in South Africa*, Londres, 1857, p. 604.
146. Carl Mauch, *The Journals of Carl Mauch* (1869-1872), présentés et traduits par E. et F. O. Berhard, Salisbury, 1969, p. 131.

[du Monomotapa] » [147]. Selon Ignacio Caetana Xavier (1758), ils seraient « des sortes de janissaires », soldats du Monomotapa » [148]. Pour Lacerda e Almeida (1797), les *munhaes* sont tout simplement les vassaux du Monomotapa [149]. Enfin Posselt (1935) assimile les Banyai aux Rozwi [150].

Dans un domaine où tant de questions restent posées, qu'il nous soit permis de formuler une hypothèse qui nous semble séduisante : les Banyai auraient été un groupe dominant de Karanga, parti du Sud pour conquérir le Nord du plateau, tandis que les Rozwi auraient constitué le noyau des dissidents qui se rallièrent à Changamira, s'enracinèrent d'abord dans le Sud-Ouest, puis se lancèrent de nouveau en 1693, sous Changamira II, à la conquête du Nord-Est.

Lorsque, au XVe siècle, les Karanga entreprirent leur expansion dominatrice, s'avancèrent-ils en même temps vers le Sud-Ouest, vers le Nord et vers l'océan Indien, et s'agissait-il de la mise en œuvre d'une seule volonté politique ? Tel semble bien être, d'après leurs témoignages, le point de vue d'Alcáçova, de Veloso et de Barros, ou tout au moins ils estiment qu'il en fut ainsi jusqu'à la révolte de Changamira Ier, deux mouvements se développant par la suite séparément, l'un au sud-ouest, l'autre au nord-ouest et sur la côte.

Mocomba fut le dernier Monomotapa à dominer tout le plateau et les territoires allant jusqu'à la mer, mais son empire ne dura que quelques décennies, à la fin du XVe siècle. Après lui, les conquêtes réalisées au nord-est et dans la plaine côtière s'émiettèrent en conséquence des contacts avec les Portugais. On vit alors se former peu à peu, au cours des XVIe et XVIIe siècles, une série d'Etats indépendants : le Monomotapa, le Manica, le Quiteve et le Sedanda, le Quissanga et le Barué.

147. António Pinto de Miranda, « Monarchia Africana » (c. 1766), *in* A. A. Andrade, *Relações de Moçambique Setecentista,* Lisbonne, 1955, p. 310.
148. Ignacio Caetano Xavier (1758), « Relação do Estado presente de Moçambique, Sena, Sofala,... » etc., *in Anais,* vol. IX, t. I, p. 177.
149. Francisco José de Lacerda e Almeida, *Diário da Viagem de Moçambique para os rios de Sena,* Lisbonne, 1889, p. 20.
150. F. W. T. Posselt, *Fact and Fiction,* Bulawayo, 1935, pp. 136 et 156 ; *cf.* également C. M. Doke, *A Comparative Study of Shona Phonetics,* Johannesburg, 1931, p. 14.

CHAPITRE II

Le XVIe siècle

L'échec du comptoir de Sofala ; la fondation de Sena et de Tete sur le Zambèze ; les échecs des tentatives de christianisation du Monomotapa et de conquête de ses mines ; les premières foires portugaises sur le plateau.

Si, en s'installant à Sofala, les Portugais avaient eu l'espoir de contrôler facilement tout le commerce de l'or entre le plateau et l'océan Indien, il leur fallut bientôt déchanter.

Le port de Sofala leur étant désormais interdit, les Arabes ne tardèrent pas à reprendre le contact avec l'intérieur à partir d'Angoche, situé sur la côte au nord des bouches du Zambèze. De là, les marchands arabes remontaient le grand fleuve dans de petites embarcations appelées *zambuks*. La concurrence d'Angoche, dénoncée dès 1506 [1], deviendra l'obsession majeure des Portugais pendant tout le premier tiers du XVIe siècle [2].

Les Portugais avaient bien eu vent de cette voie de pénétration, mais c'est en vain que, de 1509 à 1519, ils tentèrent de « découvrir » le fleuve [3]. On envisagea alors d'installer un fortin de bois à l'embou-

1. Diogo de Alcaçova, lettre du 20 nov. 1506, *in DPMAC*, vol. I, p. 394 (« ...Disseram me que sayriam por Angoje 50,000 mitiquaes douro cada huum ano pouco mais ou menos... »).
2. António de Saldanha (1511) *in ibid.*, vol. III, p. 14 (« ...que todo o trato tem sabido que he em Amgoje e daly levam as mercadorias para Maena (entende-se Cuama)... ») ; Pero Vaz Soares, 30 juin 1513, *in ibid.*, vol. III, p. 464 (« ...tem este trato hum dano que lhe faz muito impidimento ao dito resgate o qual he Amgoja onde estam muitos mouros... ») ; Cristovam de Tavora, 20 sept. 1517, *in ibid.*, vol. V, p. 202 (« ... esta pasada d'Amgoja faz muito nojo ho trato de Çofala porque dão a sua mercadoria menos a metade do que esta em Çofala... »).
3. Diogo Vaz, 4 sept. 1509, *in ibid.*, vol. II, p. 380 (« ...agora somos certificados que manda muita parte desta mercadoria a Quama que sam 15 ou 20 leguas de Çofalla e asy della atee Amgoja... ») ; João Vaz de Almada, 26 juin 1516, *in ibid.*, vol. IV, p. 288 (« ...Mas como eu descobryr este rio de Cuama saberai mais cousas... ») ; Cristovam de Tavora, 15 février 1517 ; *in ibid.*, vol. V, p. 34 (« ...espero em Deus de fazer com elle muyto serviço a Vosa Alteza em descobryr o ryo de Cuama omde ha muyto ouro e muyto marfim e val a mercadoria muito... »).

chure du Zambèze, afin d'en interdire l'accès aux bateaux arabes, mais le projet fut abandonné [4].

Bien plus tard, en 1568, le Père Monclaro confirmera que les Arabes parvinrent longtemps à cacher aux Portugais l'existence du Zambèze. Ce fut un certain Gaspar da Veiga qui procéda enfin à sa reconnaissance [5], on ne sait au juste en quelle année, mais il est probable que ce fut peu après 1531, époque où furent fondés les établissements portugais de Sena et de Tete, sur les rives du fleuve [6].

Au cours des siècles suivants, pratiquement tout le commerce avec le plateau se fera à partir de ces deux villes. Quant à Sofala, son importance ira en diminuant tout au long du XVIe siècle. Vers la fin, un témoin écrira que « ... le fort de Sofala n'est plus d'aucun profit, sinon pour un peu d'ivoire que l'on achète autour » [7].

Le déclin de Sofala du temps des Portugais n'est pas dû uniquement à la concurrence de la voie d'accès par le Zambèze. Leur méconnaissance, tout au début, des habitudes des Noirs en matière de commerce (alors que les Arabes les avaient vite comprises et s'y étaient pliés), leur trop grande hâte d'aboutir dans les affaires, d'énormes frais fixes compromettant la rentabilité du comptoir, ainsi que le pouvoir croissant d'un chef orgueilleux aux abords de Sofala, faisant écran entre le fort et les sociétés du plateau, constituent autant de facteurs qui contribuèrent à ce déclin.

Ayant chassé du comptoir les Arabes, les Portugais s'attendaient à y voir affluer les Noirs pour commencer. Ils ignoraient que les Arabes, marchands ambulants, avaient coutume de parcourir l'intérieur avec ce qu'ils avaient à vendre, allant ainsi à la rencontre des acheteurs. Quant aux Portugais, il ne leur restait qu'à traiter avec ceux qui étaient restés dans le pays et qui servaient d'intermédiaires. Selon António de Saldanha (1511), il y en avait plus de dix mille disséminés dans l'intérieur [8].

Par ailleurs, depuis l'abandon de Zimbabwe, il n'existait plus de grand centre politique sur le plateau pour organiser le commerce de l'or entre les mines et la côte. Un témoin écrivait en 1513 :

> « ... il y a certes de l'or dans le pays, mais il est disséminé un peu partout, et personne n'en a suffisamment pour qu'il vaille la peine de venir de si loin [à Sofala] pour le vendre ; d'autre part,

4. Francisco de Brito, 8 août 1519, *in ibid.*, vol. VI, p. 14 (« ...a fortaleza de madeira que se avya d'asentar em Cuama... »), (« ...nam foy asentar em Cuama a tore que me parese que fora huma cousa muito serviço de Vosa Alteza mas nesta desaventura o estorvou... »).
5. P[e] Monclaro, « Relação da Viagem » (1569), *in RSEA*, vol. III, p. 186.
6. Pedro Augusto de Sousa e Silva, *Distrito de Tete*, Lisbonne, 1927, pp. 20-21 (l'auteur ne cite pas ses sources).
7. *Cf.* Ms. British Museum Add. 28433 (c. 1580-1584), *in RSEA*, vol. IV, p. 1.
8. *DPMAC*, vol. III, p. 14.

> ils attendent qu'on leur apporte les marchandises sur place, où chacun peut acheter ce qu'il veut, ils se rendent à des foires fixes, où se trouvent des sheiks d'ici, de Sofala, agents de ces marchands, à qui ils achètent les marchandises que ceux-ci reçoivent d'ici... » [9]

Les nouveaux venus ne se pliaient pas sans réticences aux longs préliminaires auxquels les Noirs étaient habitués : toute transaction était précédée d'un échange de cadeaux, dont l'importance devait correspondre à la position politique respective des parties en présence. António Fernandes, *degradado* portugais qui ne jouissait d'aucune considération parmi les siens, mais qui avait parmi les Noirs « tant de crédit que sur tous ces territoires on l'adore comme un Dieu... » [10], rapportait, selon Gaspar Veloso (1512), que dans l'intérieur « ... la coutume veut [...] que l'on donne un présent au roi, et si on ne lui donne rien on ne peut lui parler ; les rois donnent toujours le double en retour... » [11].

N'osant pas sortir de leur fort, se faisant illusion sur leur importance aux yeux des Noirs, ignorant ce qu'était réellement le pouvoir de chaque chef à l'intérieur du pays, les Portugais de Sofala ne pénétraient pas l'esprit de cette générosité coutumière. Ils se montraient d'abord trop larges, compte tenu de leurs moyens politiques, espérant que des cadeaux somptueux éveilleraient chez les Noirs un goût du commerce, qu'ils étaient déçus de ne pas voir surgir. C'est bien ce sentiment qui s'exprime dans ces lignes écrites en 1513 par Pero Vaz Soares, comptable du comptoir de Sofala :

> « ... alors qu'un roi, à qui on a envoyé des choses valant quarante miticals, fait porter un présent ici au capitaine, il s'agit tout au plus d'un collier de perles d'or toutes petites, pesant dix à douze miticals, et on croirait qu'il lui fait le plus grand des cadeaux. Et moi je trouve que c'est bien peu, monseigneur, si l'on pense à ce que vous faites et à ce que vous espérez gagner à Sofala, en compensation des énormes dépenses occasionnées chaque jour par cette forteresse... » [12]

Que Sofala n'ait pas rapporté autant qu'on l'avait espéré, c'est bien encore ce que semble penser Lopo de Almeida, écrivant le 27 août 1527 : « ... car des frais aussi considérables que ceux qu'occasionne Sofala ne doivent être engagés que pour de grands profits... » [13].

Selon un témoignage de 1518 environ, les Arabes de Sofala, avant l'arrivée des Portugais,

> « ... gardaient ces marchandises [achetées aux marchands de Cam-

9. Pero Vaz de Soares, 30 juin 1513, *in DPMAC*, vol. III, p. 460.
10. João Vaz de Almada, 25 juin 1516, *in DPMAC*, vol. IV, p. 282.
11. Gaspar Veloso (1512), *in ibid.*, vol. III, p. 184.
12. *DPMAC*, vol. III, p. 462.
13. *Ibid.*, vol. VI, p. 278.

> bay, Kilwa et Malindi] et les vendaient ensuite peu à peu aux païens de l'intérieur, qui venaient du royaume de Banamotapa chargés d'or... » [14]

Cette lenteur, à laquelle se pliaient délibérément les Arabes pour se mettre au rythme du commerce africain, n'est point le fait des Portugais, désireux de mener plus rondement leurs affaires. Lopo de Almeida, capitaine de Sofala de 1525 à 1528, écrivait le 27 août 1527 :

> « ... les ventes de ces Maures [ceux de l'intérieur] ne sont point de nature à profiter à Votre Altesse, car ils sont si lents dans leurs affaires qu'on peut être assuré que la plupart de ceux qui sont venus commercer dans ce comptoir de mon temps n'y reviendront pas avant celui d'un autre capitaine. » [15]

De 1516 à 1530 environ, Inhamunda, vassal rebelle du Monomotapa [16], bloque tout le commerce avec le plateau, puis grâce à son propre commerce avec Sofala, étend sa domination jusqu'aux montagnes d'Inyanga. Selon D. P. Abraham, qui s'appuie sur la tradition orale recueillie auprès du chef Ganda en 1950, il s'agirait du futur Quiteve [17].

Dans une lettre du 18 juillet 1518, António da Silveira décrit l'ascension d'Inhamunda :

> « Il y a, dans l'arrière-pays de Sofala, deux rois dont les territoires renferment les mines produisant l'or qui est amené au comptoir [...] L'un d'eux se nomme Manamotapa, il était le plus grand seigneur de tout le pays, et tant qu'il le resta, il y eut toujours beaucoup d'or, car toutes les mines lui appartenaient et étaient en activité. L'autre roi qu'il y a là maintenant a pour nom Inhamunda. C'est un ancien esclave du Monomotapa, qui se révolta et conquit peu à peu les territoires, si bien qu'il est devenu très puissant et tient en main toutes les terres en bordure du fleuve, ainsi qu'une partie des montagnes. Il eut pour cela la protection de la forteresse et des capitaines qui y étaient [...] Tant qu'il eut peu de pouvoir et qu'il pensa que nous en avions, il se montra excellent voisin et laissa venir beaucoup d'or au comptoir. Mais maintenant qu'il n'a plus besoin de nous, et qu'il sait à quoi s'en tenir sur la puissance du capitaine de Sofala, il se moque outrageusement de lui et barre les chemins. » [18]

14. *Ibid.*, vol. V, p. 356.
15. *Ibid.*, vol. VI, p. 276.
16. João Vaz de Almada, 26 juin 1516, *in ibid.*, vol. IV, pp. 276-278, 290.
17. D. P. Abraham, « The Early Political History of Mwene Mutapa, 850-1589 », *in Historians in Tropical Africa*, Salisbury, 1962, p. 84.
18. *DPMAC*, vol. V, p. 568.

L'inaptitude des Portugais à étaler leurs échanges dans le temps avait conduit à une « saturation » de marchandises européennes chez Inhamunda. C'est la possession de ces marchandises qui lui confère sa puissance, lui permet de s'interposer entre Sofala et le plateau, de barrer la route aux marchands de Barue, de Manica et du Monomotapa, qui se disaient disposés à venir à la forteresse [19]. Silveira rapporte que le Monomotapa avait fait la guerre à Inhamunda pour lui reprendre ses terres, mais qu'il avait eu le dessous. Cette guerre, ajoute-t-il,

> « ... n'a d'autre objet que de savoir qui s'alliera à la forteresse et y aura accès, car le Monomotapa ne peut y envoyer ses hommes qu'à travers les territoires d'Inhamunda, qui ne veut pas laisser passer les marchands, les fait tuer et voler. Il sait, en effet, que sans ces marchandises le Monomotapa ne peut avoir d'armée ni lui faire la guerre. » [20]

Le Monomotapa avait demandé aux Portugais de Sofala de ne pas prendre parti dans cette querelle, de les laisser s'affronter entre eux, Inhamunda et lui. Il était même prêt à payer pour obtenir cette neutralité : le cas échéant « il enverrait la somme nécessaire au fort dans les deux heures » [21]. La présence de transfuges portugais chez Inhamunda [22] (l'un d'eux avait, semble-t-il, épousé sa fille [23]) était sans doute pour beaucoup dans l'assurance de celui-ci. C'est d'eux, probablement, qu'il avait appris à manier des armes à feu ; en tout cas, on lui envoie de la poudre et des balles de Sofala, en 1521 [24].

On ne peut plus suivre cette affaire après 1530, faute de documents. L'attention va désormais se porter sur le Zambèze.

En 1561, le Père Gonçalo da Silveira, missionnaire portugais, parvint à convaincre le Monomotapa de se faire baptiser. Mais celui-ci avait à sa cour des Arabes qui, voyant là une menace pour leur influence, insinuèrent que les Portugais se préparaient à lui prendre son royaume, et que le prêtre lui-même était « un *moroo* (= *muroyi*, sorcier) qui tenait le soleil et la faim en un os de défunt » [25]. Sensible à leurs arguments, le Monomotapa fit exécuter le missionnaire le 15 mars 1561 [26].

L'émotion suscitée au Portugal par cet acte incita la couronne à envoyer une expédition militaire, afin de punir le Monomotapa et de s'emparer par la même occasion des mines du pays.

19. Francisco de Brito, 8 août 1518, *ibid.*, vol VI, p. 13.
20. *DPMAC*, vol. V, p. 568.
21. *DPMAC*, vol. V, p. 568.
22. *Ibid.*, vol. V, p. 570.
23. *Ibid.*, vol. VI, p. 298 (doc. de 1530).
24. Cristovam Estaço, 29 oct. 1521, *ibid.*, vol. VI, p. 104.
25. *Cf.* la lettre du P^e Luis Froes du 15 déc. 1561, *in* B. Leite, *D. Gonçalo da Silveira*, Lisbonne, 1956, p. 373.
26. B. Leite, *op. cit.*, p. 188.

Un conseil d'ecclésiastiques légitima l'entreprise, qualifiée de « guerre juste ». L'assassinat de Gonçalo da Silveira n'était pas la seule atteinte portée au droit des gens par le Monomotapa : il avait aussi fait dépouiller et retenir deux Portugais, envoyés en ambassadeurs par le capitaine de Sofala ; en outre, il se montrait accueillant aux Arabes, « ennemis de la foi de Jésus-Christ Notre-Seigneur ». On lui enjoignait donc de chasser tous les Arabes de ses territoires et d'y admettre des missionnaires chrétiens pour y prêcher librement l'évangile, comme l'exigent « l'hospitalité et le commerce qui sont du droit commun des gens » [27]. Après avoir expulsé les Arabes, le Monomotapa aurait aussi à réparer les offenses infligées aux ambassadeurs portugais, soit en versant une partie de ses tributs en or, soit en cédant au roi de Portugal des territoires, à titre d'indemnité pour les frais de l'expédition [28]. La confiscation des mines se trouvait ainsi « légalisée ».

L'expédition — mille hommes commandés par Francisco Barreto — quitta Lisbonne en 1569. Après s'être attardée au Brésil, aux Indes et dans l'île de Mozambique, elle ne remonta le Zambèze qu'en 1572, avec seulement sept cents hommes, accompagnés de chevaux. La malaria et la trypanosomiase ne tardèrent pas à lui infliger de lourdes pertes, abattant hommes et bêtes. On comprit alors que les chevaux n'étaient d'aucune utilité pour gagner le plateau à partir du bassin des fleuves [29].

Bien que durement éprouvée, l'expédition parvint à mettre en fuite un chef noir, Mongaz [30], mais dut s'en retourner à Sena sans avoir atteint le Monomotapa. Celui-ci fit néanmoins savoir qu'il était prêt à accéder aux exigences des Portugais. Francisco Barreto, malade, mourut à Sena, et Vasco Fernandes Homem le remplaça à la tête des troupes.

Le nouveau commandant décida alors de gagner le Monomotapa à partir de Sofala, en évitant la voie du Zambèze. Le roi du Quiteve tenta de s'opposer à son passage, et tout ce qu'il y gagna fut de voir brûler sa capitale. Fernandes Homem parvint au Manica, dont il brûla également la capitale, mais il lui fallut se retirer lorsqu'il apparut clairement que l'exploitation des mines de Manica exigerait, pour être efficace, d'énormes investissements en machines et en hommes. Les Portugais jugeront plus rentable d'obtenir l'or par le troc que par l'exploitation directe [31].

27. Anon., « Determinação dos Letrados com q condições se podia fazer Guerra aos Reys da Conquista de Portugal, fala em especial do Monomotapa », 23 janv. 1569, *in RSEA*, vol. III, pp. 150-153.
28. *Ibid., loc. cit.*
29. Il faudra attendre trois siècles pour que des hommes, des Britanniques cette fois, parviennent sur le plateau avec des chevaux ; mais ils étaient partis du Transvaal.
30. Le souvenir de ces *Magangahutari* (hommes de fer), allusion à leurs armures, a persisté jusqu'à nos jours (*cf.* F. W. T. Posselt, *Fact and Fiction*, Bulawayo, 1935, p. 137). M. Hannan, *Standard Shona Dictionary*, donne pour *magangautare* = armure de fer, croquemitaine.
31. Sur l'expédition de Francisco Barreto et Vasco Fernandes Homem, *cf.* P[e]

João dos Santos, qui séjourna en Afrique orientale de 1586 à 1597, donne une description des trois premières foires (*feiras*), sans doute déjà établies quelques années plus tôt par les Portugais sur les terres du Monomotapa, à Masapa, à Luanze et à Bocuto [32]. Dès 1569, le P^e Monclaro faisait allusion à Masapa, où se trouvaient des agents des Portugais [33].

Plusieurs archéologues et d'autres chercheurs se sont efforcés de localiser ces *feiras*, aujourd'hui disparues. Selon Axelson, Masapa se trouvait au pied de l'actuel mont Darwin [34]. Si Luanze a été identifié par l'archéologue Garlake [35], on ignore toujours l'emplacement exact de Bocuto, qu'Axelson croit pouvoir situer entre la rivière Nyadiri et le Mazoe, au bord de ce dernier, à quarante lieues de Tete et dix de Masapa [36].

Dans chaque *feira*, les marchands portugais avaient des magasins appelés *churros*. Il s'y trouvait également une église, avec des missionnaires. Malheureusement, les sources ne donnent aucune indication sur le mode de fonctionnement de ces *feiras*.

A Masapa, la plus importante, résidait le « capitaine des portes », « proposé par les Portugais et confirmé par le Monomotapa ». Sa compétence et son autorité s'étendaient à tous ceux, Noirs et Blancs, qui se rendaient à Masapa ou qui habitaient aux environs. Délégué politique des Portugais pour traiter avec le Monomotapa, percevant pour le compte de celui-ci des taxes sur les marchandises importées dans le pays, à raison d'un pagne sur chaque vingtaine, il apparaissait comme la personnification même du port de traite [37]. Nul ne pouvait

---

Monclaro, « Relação da Viagem q fizeram os P^es da Companhia de Jesus com Francisco Barreto na Conquista de Monomotapa no anno de 1569 », *in RSEA*, vol. III, pp. 157-201 ; Diogo do Couto, *Décadas*, déc. IX, caps. XX-XXIV, *in RSEA*, vol. VI, pp. 307-337 ; Vasco Fernandes Homem, lettre du 15 févr. 1576, *in* E. Axelson, *South East Africa, 1488-1530*, Londres, 1940, pp. 268-274 ; *id.*, lettre c. 1576-1577, *in* Rosalina Silva Cunha & Alice Estorninho, « Vasco Fernandes Homem e a expedição ao Monomotapa », *in Congresso Internacional de História dos Descobrimentos, Actas*, Lisbonne, 1961, vol. V, pt I, pp. 93-103.

32. João dos Santos, *Ethiopia Oriental*, Evora, 1609, lib. II, cap. IX (pp. 194-197 de l'éd. de Lisbonne, 1891). *Cf.* aussi E. Axelson, *Portuguese in South East Africa, 1600-1700*, Johannesburg, 1960, p. 6.
33. P^e Monclaro, *op. cit., in RSEA*, vol. III, p. 186.
34. João dos Santos, *op. cit.*, lib. II, cap. XI (p. 204 de l'éd. de 1891) et E. Axelson, *op. cit.*, p. 6.
35. P. S. Garlake, « Seventeenth Century Portuguese Earthworks in Rhodesia », *South African Archaeological Bulletin* XXI, pt. I, (84), 1967, p. 168 (« On ne peut guère douter que l'endroit nommé Mtoko corresponde à Luanze »). Le site figure sur la carte de Garlake *in id.*, « Excavations at the Seventeenth Century Portuguese Site of Dambarare, Rhodesia », *in Proceedings and Transactions of the Rhodesia Scientific Association* 54, pt. I, 1969.
36. *Cf.* E. Axelson, *op. cit.*, p. 6, note 36. Une lieue portugaise = c. 6 000 m.
37. Sur la notion de « port de traite », *cf.* Karl Polanyi, « Ports of Trade in Early Societies », *Journal of Economic History* XXIII (1), 1963, pp. 30-45.

entrer au Monomotapa sans l'autorisation, soit du Monomotapa lui-même, soit de ce capitaine, que le souverain appelait son « épouse principale ». L'insigne de sa charge était une sagaie de bois noir d'un mètre de long environ, avec une pointe en or. Il était nommé à vie et ne pouvait ni se démettre ni quitter son poste sans l'assentiment du potentat[38]. Le titre de « capitaine des portes » semble remonter au moins à 1560[39] ; quant à son équivalent africain, constitué par ce curieux lien de parenté (seule manière d'accorder au représentant des Portugais un statut à l'intérieur de la culture noire), il apparaît au plus tard en 1569.

C'est sans doute le désir d'exprimer prudemment une certaine déférence, qui avait amené le Monomotapa à parler des Portugais de l'expédition militaire comme de ses « femmes » et à donner à Francisco Barreto le titre d' « épouse principale »[40]. En dépit de ces aimables fictions, ce furent bel et bien des rapports de dépendance qui s'établirent entre les Portugais et le Monomotapa. En effet, au début de sa période de trois ans de service dans l'île de Mozambique (foyer de la puissance portugaise en Afrique orientale), le capitaine devait verser au Monomotapa des « coutumes » appelées *curva*, sorte de tribut qui assurait aux marchands portugais le droit de circuler librement sur son territoire. Le fort de Sofala payait également une *curva* au roi de Quiteve. Tout retard dans la remise de la *curva* entraînait la proclamation par le Monomotapa d'une *empata*, ou saisie des biens de tous les Portugais se trouvant sur ses terres[41].

Dans le dernier quart du XVIe siècle, ces institutions originales permirent le maintien de relations pacifiques entre Noirs et Blancs. Il n'en sera plus de même au siècle suivant, le commerce et l'insatiable cupidité des Portugais ayant provoqué, dans la société noire, des déséquilibres générateurs de tensions, d'où devaient inévitablement surgir des crises et des guerres.

38. João dos Santos, *op. cit., loc. cit.*
39. *Cf.* Luis Froes, lettre du 15 déc. 1560, *in* B. Leite, *D. Gonçalo da Silveira*, Lisbonne, 1956, p. 370 (« ... Antonio Caiado da porta que falava a lingua... »).
40. P^e^ Monclaro (1569), *op. cit., in RSEA*, vol III, p. 200 (« ... elle não queria senão paz e amisade com suas mulheres q assi nos chamão não p desprezo mas por honra, e mostras de amor... »), (« ... a sua mulher grande, q era francisco Barreto »).
41. João dos Santos, *op. cit., loc. cit.*

CHAPITRE III

Le XVIIe siècle

Le Monomotapa et ses voisins immédiats se soumettent progressivement à la souveraineté portugaise dans la vallée du Zambèze ; déstructuration de la culture africaine par le commerce européen ; intervention militaire du Butua au nord-est du plateau, à la fin du XVIIe siècle.

Durant le premier tiers du XVIIe siècle, deux phénomènes caractérisent nettement les rapports entre les Portugais et le Monomotapa : cependant que ce dernier dépend de plus en plus des Portugais, dont il a besoin pour mater les révoltes de ses vassaux, les premiers jugent humiliant d'avoir à payer la *curva* et s'y refusent de plus en plus souvent, ce qui entraîne la proclamation d'*empatas*, et une suite de querelles et de violences. Constamment obligés de faire appel aux Blancs pour conserver leur pouvoir, tous les potentats du plateau et des terres maritimes, le Monomotapa, le Barue, le Manica et le Quiteve, mais non le Butua, deviendront peu à peu les vassaux des Portugais au cours du XVIIe siècle. En même temps, ceux-ci poursuivront leur quête illusoire de chimériques mines d'argent aux alentours de Chicova [1].

1. On n'a jamais su comment était né le mythe de ces mines, qui apparaît dès l'expédition de Francisco Barreto. *Cf.* Vasco Fernandes Homem, lettre du 15 févr. 1576, *in* E. Axelson, *South East Africa, 1488-1530,* Londres, 1940, p. 274 (« ... fosse ver as outras [minas] de prata que eu tinha dito avia d'ir e ver... ») ; v. aussi le document de Vasco Fernandes Homem (1576-1577) *in* Rosalina Silva Cunha & Alice Estorninho, « Vasco Fernandes Homem e a expedição ao Monomotapa », *in Congresso Internacional de História dos Descobrimentos, Actas,* vol. V, pt. I, Lisbonne, 1961, p. 102. Homem y affirme avoir trouvé « 4 pedras, dont j'éprouvais aussitôt une, qui se révéla contenir moitié argent ». *Cf.* enfin Francisco de Avellar « Relação das minas de prata da Ethiopia oriental do Imperio do Monomotapa... (1617) », *in* J. de Alcântara Guerreiro & J. de Oliveira Boléo, « As minas de prata da Chicova », *Moçambique* (39), 1944, pp. 61-77. António Gomes (1648) rapportera que « des gens compétents disent que ces pierres ont été placées là et n'en étaient pas originaires... » (António Gomes, « Viagem que fez... », *Studia* (3), 1959, p. 184). Nous avons interrogé les services géologiques du ministère des Mines de Rhodésie, au sujet de l'existence d'argent dans le sous-sol du pays ou des régions voisines. De la réponse, datée du 8 févr. 1972, nous citerons les passages suivants : « Depuis le XVIe siècle, des équipes de géologues ont prospecté la région de Chicova pour ces prétendues mines d'argent sans en trou-

En 1607, le Monomotapa menace d'attaquer les Portugais s'ils ne viennent à son aide pour réprimer une révolte parmi ses vassaux. Les Portugais s'inclinent, mais non sans réticences, et après une victoire due, pensent-ils, à leur intervention, ils obtiennent du Monomotopa la cession de toutes ses mines. Voici les termes de cet acte notarié, transcrit par le greffier Miguel Nunes, le 1er août 1607 :

> « Moi, empereur Manamotapa, je jure bon et il me plaît de donner à Sa Majesté [le roi de Portugal] toutes les mines d'or, de cuivre, de fer, de plomb et d'étain existant dans tout mon royaume, à condition que le roi de Portugal, à qui je donne lesdites mines, me conserve mon Etat, et que j'y puisse gouverner souverainement, comme je l'ai fait jusqu'à présent et comme le firent mes ancêtres... » [2]

Aux questions du capitaine portugais Diogo Simões Madeira concernant ses mines d'argent, le Monomotapa répondit :

> « Les mines d'argent, je vous les ai données en récompense des grands services que vous m'avez rendus dans mes guerres ; vous pouvez, si vous voulez, les donner à Sa Majesté. » [3]

La signature du souverain se présente ainsi : « Este abaixo é o signal do Manamotapa — O im/perador Mana/motapa Gasse/Lucere. »

Bien qu'ayant dû ainsi abdiquer une partie de sa souveraineté,

> « ... le Manamotapa était si content de lui et si fier des victoires remportées sur ses ennemis, avec l'aide des Portugais, qu'il se crut capable, à lui seul et avec ses gens, de dominer tous les Noirs ». [4]

Il ne garda pas longtemps ses illusions. Parti l'année suivante pour rappeler à l'ordre le chef de Barue, il dut à nouveau faire appel aux Portugais. Ils continuèrent à le soutenir alors que, ayant subi de fortes pertes en hommes et grandement souffert de la faim, il n'osait rentrer chez lui de peur d'être attaqué en chemin par des chefs hostiles. Sur leur conseil, il se réfugie alors dans le Chedima où, en 1609, ses alliés lui affecteront une garde personnelle de trente hommes blancs et métis, commandée par un capitaine blanc [5]. Malgré d'innombrables crises entre Portugais et Noirs, cette garde ne sera supprimée qu'en 1759, à la mort du Monomotapa Panzaguto [6].

---

ver aucune trace... On n'a pas procédé récemment à d'importantes opérations de prospection pour trouver de l'argent. D'après des opinions autorisées, il est improbable que ces mines aient jamais existé. »

2. « Traslado da escriptura e doação que o Imperador Manamotapa mandou fazer n'este campo de um rio por nome Manzovo [= Mazoe] », *in* António Bocarro, *Década XIII* (1635), cap. CXXVII, *in RSEA*, vol. III, pp. 277-280.
3. *Id., loc cit.*
4. *Id., op. cit.*, p. 282.
5. *Id., op. cit.*, p. 284.
6. Joaquim José Varella, « Descripção da Capitania de Moçambique e suas povoa-

En 1609, les Portugais refusent de payer la *curva* au Monomotapa, qui réagit par une *empata*. Une guerre s'ensuit, qui « coûta plusieurs fois la valeur de la *curva* » [7]. Celle-ci fut enfin payée en 1614 [8].

En 1620, dans une lettre écrite par le missionnaire Júlio César, et adressée au représentant de la couronne portugaise dans le Sud-Est africain, Nuno Álvares Pereira, le Monomotapa se plaint encore une fois de n'avoir pas reçu sa *curva* ; il demande en outre qu'on lui envoie des maçons et des tuiliers pour lui construire une maison de pierre [9]. Quelques mois plus tard, il envoie une seconde lettre d'une main bien moins lettrée, pour se plaindre des agissements de deux Portugais et d'un Noir, qui « détruisent » son royaume :

> « Je vois tout cela dans un tel désordre, que je suis malade à l'idée de ce que vous devez penser [...]. Ne craignez pas que je manque à ma parole royale, ajoute-t-il, comme on le dit partout de moi, car je suis un homme loyal... » [10]

Si le ton du Monomopata exprime un certain ressentiment à l'égard de ses protecteurs, ceux-ci ne perdent pas une occasion de lui rappeler ce qu'il leur doit. A la seconde lettre citée, Álvares Pereira répond fièrement :

> « Si Votre Altesse connaissait bien le sang de mes aïeux, la loyauté qui inspire mes propres actions, elle ne m'eût pas écrit une lettre aussi pleine de méfiance que celle qui m'a été remise aujourd'hui, 4 juin. D'ailleurs Votre Altesse se souvient sans doute que c'est bien volontiers que je l'ai mise en possession de son Zimbaoé... » [11]

En 1627, le processus habituel se reproduit [12] : refus de verser la *curva*, *empata*, puis guerre. Les Portugais déposent le Monomotapa Capranzine pour le remplacer par son oncle Mavura, qui se déclare vassal du Portugal et accepte de se faire baptiser sous le nom de Philippe [13]. Le 24 mai 1629, il accepte les conditions qui lui sont imposées : les missionnaires auront toute liberté d'action et pourront construire des églises ; le représentant du pouvoir portugais entrera dans le Zimbaué chaussé, la tête couverte et ses armes à la ceinture ; on lui donnera

---

cões e produções pertencentes á Coroa de Portugal », (c. 1788), *in Anais*, vol. IX, t. I, 1954, p. 309.

7. António Bocarro, *Década XIII*, *in RSEA*, vol. III, p. 295.
8. *Id.*, *op. cit.*, p. 304.
9. « Carta do Monomotapa á D. Nuno Álvares Pereira em Março 1620 », *in* Anon., *MDDPTMN*, Lisbonne, 1890, pp. 105-107.
10. « Carta de Junho de 1620 do Monomotapa à D. Nuno Álvares Pereira », *in ibid.*, pp. 108-109.
11. Lettre du 5 juin 1620, *in ibid.*, p. 109.
12. E. Axelson, *Portuguese in South East Africa, 1600-1700*, Johannesburg, 1960, p. 69.
13. Lettre du Frère Louis, du 3 février 1630, *in RSEA*, vol. II, pp. 427-428 ; Advices from Goa of 1630, *in ibid.*, vol II, p. 429 ; E. Axelson, *op. cit.*, p. 70 ; Pedro Barreto de Rezende, « Livro do Estado da India » (1635), *in RSEA*, vol. II, p. 393.

une chaise pour s'asseoir et il n'aura pas à battre des mains en signe de respect ; les marchands portugais circuleront librement partout ; il sera interdit d'aliéner de façon permanente une terre aurifère à un Blanc ou à son agent noir ; enfin le Monomotapa devra payer un tribut de 3 *pastas* d'or (soit 1,28 kg) et recevra en retour ses coutumes [14]. Le vice-roi de l'Inde lui envoya :

> « ... une robe longue, un dossier, une chaise à dossier et une sans, le tout en velours cramoisi, frangé d'or, avec un tabouret damassé, une bonne épée, une cape, une couronne et un sceptre d'argent, accompagnés de ces mots : ' Je vous envoie ces choses, qui sont les insignes que Votre Majesté fait remettre à ses vassaux quand elle les nomme Rois et leur confie leurs Royaumes, procédant avec eux comme on l'a fait avec elle ', [...] une veste d'écarlate brodée d'or, un chapeau de deux bonnets, un baril de vin de palme et un autre d'arak, c'est-à-dire d'eau-de-vie, et deux barils de vin de Portugal blanc et rouge, pour l'apaiser, dissiper la méfiance qu'il éprouve, me dit-on, et lui inspirer de bonnes dispositions pour servir Votre Majesté, son amitié est en effet des plus importantes, car c'est sur son territoire que se trouve la montagne du cuivre... » [15]

En 1631, Capranzine, le Monomotapa déposé, tente de regagner son trône, soutenu par un soulèvement général des habitants du Monomotapa et du Manica. Dans la lutte, les Portugais perdront 400 d'entre eux et 6 000 hommes de leurs troupes noires. Ils vont contre-attaquer avec succès en 1632 : Capranzine est alors vaincu et perd 12 000 hommes (s'il faut en croire le témoignage de Meneses), mais réussit à s'enfuir. La paix rétablie, le commerce avec les Portugais reprend [16]. Ils vont construire, pour la garde personnelle de Mavura, un fort à l'européenne près de Zimbaué royal [17]. On pense pouvoir l'identifier aux ruines de Kasekete, où l'archéologue Robinson a retrouvé les restes d'un fort dont les murailles sont à angles droits [18].

14. « Treslado das Capitulações que fizeram os Portugueses com El Rey de Monomotapa », *in RSEA*, vol. V, pp. 287-288. La *pasta* est une plaque d'or de 100 *miticals* (*cf.* E. Axelson, *Portuguese in South East Africa, 1600-1700*, p. 210). Le *mitical* = 4,25 g (*cf.* Vitorino Magalhães Godinho, *L'économie de l'empire portugais aux XVe et XVIe siècles*, Paris, 1969, p. 217).
15. « Carta de 15 de Janeiro de 1630 do Viso Rei Conde de Linhares a El-Rei », *in MDDPTMN*, Lisbonne, 1890, pp. 112-114.
16. Luís de Cácegas, *História de S. Domingos*, Lisbonne, 1767, t. IV, livro IV, cap. XIII, *in RSEA*, vol. I, pp. 372-375 ; Diogo de Sousa de Meneses, lettre du 17 févr. 1635, *in RSEA*, vol. IV, pp. 274-278 ; *cf.* aussi E. Axelson, *Portuguese in South East Africa, 1600-1700*, pp. 74-77 et p. 97.
17. Pedro Barreto de Rezende, *Livro do Estado da India*, (*c.* 1635), *in RSEA*, vol. II, p. 393.
18. K. R. Robinson, « A Note on Iron Age Sites in the Zambezi Valley... », *Arnoldia* I (27), 1965, pp. 2-3.

Mavura, le roi fantoche à la solde des Portugais, régnera de 1629 à 1652. Durant toute cette période, et jusqu'à la fin du XVIIe siècle, la puissance de ceux-ci ne cessera de croître sur la partie Nord du plateau, tandis que celle du Monomotapa, du Manica, du Barué et du Quiteve iront en déclinant.

Dans le premier tiers du XVIIe siècle, le Barué passera plus ou moins sous la domination directe des Portugais [19]. Après s'être rebellé contre eux, le roi de Manica paya son échec de sa vie en 1631, et ils le remplacèrent aussitôt par son frère. Ce dernier ne devait pas tarder à accepter de devenir chrétien et vassal du Portugal, en payant un tribut analogue à celui du Monomotapa : 3 *pastas* d'or par an (il lui reste toutefois le droit de percevoir une taxe d'un pagne sur chaque *motiro*, ou charge de porteur) [20].

En 1644, les Portugais feront également du Quiteve leur vassal, après l'avoir par deux fois remis sur son trône, d'où il avait été chassé par des rebelles. Dans un serment d'allégeance, du 23 octobre 1644, l' « Empereur du Quiteve », en reconnaissance des services de Sisnando Dias Bayão, capitaine des établissements portugais sur le Zambèze, fait au roi de Portugal « ... au nom de mes descendants, un don loyal de mon Empire et de mes possessions, me soumettant à sa royale protection » [21]. Il accepte en outre de payer à la couronne portugaise un tribut annuel d'un *bar* (= 235 kg) [22] d'ivoire, et reconnaît aux marchands portugais le droit de circuler librement sur son territoire.

L'intervention de Sisnando Dias Bayão dans la politique interne des sociétés du plateau ne se bornera pas au Quiteve. Vers 1644, le roi de Butua est victime d'un coup d'Etat, il est renversé par son frère qui usurpe le pouvoir, soutenu par les Arabes. Il s'enfuit et va demander du secours aux Portugais. Bayão voit là « une bonne occasion d'ouvrir une voie de communication » avec le Butua, il rétablit le roi sur son trône, puis s'installe dans le pays, où il construit des *chuambos* (enceintes fortifiées en bois). Ce rayonnement de l'influence portugaise dans l'intérieur, jusqu'aux environs de l'actuel Bulawayo, commencera à décliner à la mort de Bayão, à une date que nous ignorons mais qui se situe entre 1644 et 1648 [23]. La disparition de Bayão incitera le Butua à se

19. Pedro Barreto de Rezende, *op. cit., in RSEA*, vol. II, p. 387.
20. *Id. op. cit., loc. cit.*, Sur le sens de *motiro, cf.* Diogo de Couto, déc. IX, cap. XXII, in *RSEA*, vol. VI, p. 317 (« ...cada cafre destes leva á cabeça hum fardozinho (...) a que chaman *Motiro* »).
21. « Acto de Vassallagem do Rei de Quiteve de 23 de Outubro de 1644 », *in* Anon., *Memória e Documentos acerca dos Direitos de Portugal aos Territorios de Machona e Nyassa,* Lisbonne, 1890, p. 122.
22. *Cf.* E. Axelson, *Portuguese in South East Africa, 1600-1700,* p. 209, et Fritz Hoppe, *Portugiesische Ostafrika in der Zeit des Marques de Pombal,* Berlin, 1965, p. 212.
23. *Cf.* le document signé par Sisnando Dias Bayão et daté du 22 juillet 1644, publié par C. R. Boxer, « Sisnando Dias Bayão conquistador da Mãe de Ouro », *in Primeiro Congresso da História da Expansão Portuguesa no Mundo,* 4a

dresser contre l'expansion portugaise [24]. A son tour, le Quiteve écartera de son territoire les marchands blancs [25].

En 1645, de plus en plus exaspéré par les désordres et les violences dont la présence portugaise est la cause dans son pays, le Monomotapa proteste auprès du vice-roi de l'Inde par l'intermédiaire d'un missionnaire, Frère Manoel da Purificação [26]. Mavura rappelle que :

> « ... voici seize ans que je gouverne ce Royaume dans la paix, la dignité, et en assurant la sécurité des marchands. Les Dominicains ont pu y construire des églises et y prêcher le saint Evangile, à ma cour et dans le reste du pays, en toute liberté, ils y sont très respectés. »

Aussi se sent-il tenu,

> « ... de porter à la connaissance de votre Seigneurie [le vice-roi de l'Inde] ce qui se passe, afin de remédier à certains maux dont souffre ce Royaume et contre lesquels nous ne pouvons rien, ni Moi ni le Gouverneur du Mozambique, car ceux qui en sont cause sont très puissants dans ces régions, et la Justice de Sa Majesté [le roi de Portugal] est sans pouvoir sur eux. »

Il demande tout d'abord que l'on ordonne aux marchands portugais dispersés à travers son royaume de se regrouper autour des foires portugaises de Masapa, Luanze et Dambarare,

> « ... car avec leurs fortifications particulières, munies de garnisons de Noirs à leur service et d'autres indigènes révoltés contre leurs Chefs, qui se réfugient auprès d'eux, ils [les marchands portugais] molestent grandement les indigènes, les massacrant, les blessant, enlevant leurs enfants et leur bétail. Je reçois chaque jour des plaintes de ce genre dans mon Zimbaoé, sans pouvoir intervenir en aucune façon. Il en résulte que les principaux endroits où il y a des mines d'or sont dépeuplés, et que les indigènes s'en vont dans des territoires lointains. Ce que voyant, les autres Chefs, pour éviter les inconvénients de ce voisinage, s'efforcent de dissimuler les mines qu'ils ont sur leurs terres. »

Cette situation fait que

Secção, t. III, Lisbonne 1938, p. 109 ; et António Gomes, « Viagem que fez... », *Studia* (3) 1959, p. 197.

24. Manoel Barreto, « Informação do Estado e Conquista dos Rios de Cuama » (1667), *in RSEA*, vol. III, p. 456.
25. Carta do Vice-Rei da India a El-Rei, de 30 nov. 1650, *in MDDPTMN*, Lisbonne, 1890, p. 123.
26. « Proposta que o Rey Monomotapa offerece ao V. Rey da India pelo seu Procurador, o P^e^ frey Manoel de Purificação, Religioso da Ordem de S. Domingos », 12 avr. 1645, Arquivo Nacional da Torre do Tombo, Lisbonne, *Livro das Monções*, vol. 60, ffs. 233 (r) à 234 (v).

> « ... les grands de ma cour [...] ne cessent de clamer qu'eux y remédieraient. Ils sont exaspérés et furieux et je crains qu'il n'y ait des troubles dans ce Royaume. »

Conscient de son impuissance, Mavura signale ensuite les « grandes haines contre ma personne », de la part des chefs et des grands de sa cour, qui estiment que c'est lui qui est « cause de toutes ces humiliations ». Au lieu de servir leurs chefs, les Noirs vont travailler comme mineurs pour les Blancs ; on aboutit en ce domaine « à de tels excès que ceux qui sont ainsi employés sont plus nombreux que ceux qui s'adonnent à leurs occupations traditionnelles » (... há tão grande excesso que mais são os que servem do que tratão de seus offícios).

La franchise et le réalisme de cet exposé de la situation africaine ne sont que plus remarquables, si l'on considère qu'il est rédigé par un Blanc, et Portugais de surcroît. Les faits sont d'ailleurs confirmés par un autre missionnaire, António Gomes, en 1648 :

> « ... Et actuellement les anciens, les Chefs et les Rois se plaignent de la mauvaise direction des Portugais qui, à force de vouloir vendre leurs marchandises, causent la perte des terres, et se perdent eux-mêmes. » [27]

Des marchands, avec des caravanes de trois à cinq cents porteurs chargés de tissus, sillonnent le pays, « rien ne les arrête, ils volent tout » (pour se nourrir, bien entendu) partout où ils vont, et devant de telles exactions, les habitants se retirent vers d'autres terres.

Le Quiteve, quant à lui,

> « ... a donné pour loi à ses sujets de ne pas extraire d'or, mais de cultiver et de semer beaucoup de denrées comestibles, car ils seront ainsi plus riches et jouiront de plus de paix et de tranquillité » [28].

Toute la structure sociale et politique des sociétés du plateau est altérée par le commerce de l'or, sans cesse intensifié par les Portugais : de plus en plus nombreux, ils se conduisent en véritables chefs africains, chacun disposant de son armée personnelle et ne reconnaissant aucune autorité, ni africaine, ni portugaise. Le désir de posséder les biens apportés par les Blancs, ces objets — pagnes et verroterie — dont on peut se parer et qui sont le signe d'un certain rang social, détourne les Noirs de l'agriculture pour les drainer vers les mines, ce qui tend à saper les fondements mêmes de leur économie.

Les plaintes de Mavura ne trouveront guère d'écho. Dans une lettre adressée au vice-roi de l'Inde, le roi de Portugal s'étonne de

27. António Gomes, « Viagem que fez... » (1648), *Studia* (3), 1959, p. 192.
28. *Id., op. cit., loc. cit.*

n'avoir pas été tenu au courant et recommande d'instruire l'affaire [29] ; mais son représentant le rassure en affirmant que les protestations du Monomotapa expriment davantage les opinions des rédacteurs que celles du monarque, qui a signé le document d'une croix [30].

Mavura meurt en 1652 et le règne de son successeur, baptisé sous le nom de Domingos [31], sera abrégé par son assassinat, dont Manoel Barreto rapporte les circonstances. Les Portugais et leurs acolytes

> « ... possèdent de vastes territoires, ou provinces, qu'ils ont achetés, et achètent encore chaque jour [au Monomotapa] avec leurs habitants ; avec leurs *macamos* (c'est ainsi qu'on nomme la foule de leurs captifs), ils sont plus puissants que le roi de Mocaranga lui-même. La preuve en est que, pendant que j'étais là-bas, ils se fâchèrent avec le pauvre roi, sans qu'il eût rien fait pour cela, et lui firent la guerre. Avant le déclenchement de la bataille, lorsque les armées étaient presque en vue l'une de l'autre, les Chefs [...] tuèrent le pauvre roi (fait sans précédent chez les Noirs) par peur des Portugais, et vinrent se rendre, les priant de nommer roi qui ils voudraient. » [32]

Grâce à cette aliénation progressive des terres au profit des intrus (phénomène contraire aux principes fondamentaux de la société africine), l'expansion portugaise atteindra à cette époque son apogée.

Aux foires du XVIe siècle, Masapa, Bocuto et Luanze, viennnent s'ajouter Urupande [33], Tafuna [34], Chipiriviri [35], Dambarare [36], Ongoe [37], Maramuca [38], Macanca [39] (l'actuel Makaha) [40] et Quitomburize [41]. Au Manica, les Portugais possédaient trois établissements : Chipangura

29. Lettre du 26 mars 1649, *in RSEA*, vol. IV, p. 311.
30. Lettre citée par E. Axelson, *Portuguese in South East Africa, 1600-1700*, p. 126.
31. Autentica testimonianza del Battisimo dell'Imperatore e Re Manamotapa », 14 août 1652, *in RSEA*, vol. II, pp. 441-444.
32. Manoel Barretto, « Informação do Estado e Conquista dos rios de Cuama » (1667), *in RSEA*, vol. III, p. 453.
33. Mentionné pour la première fois en 1617 par Francisco de Avellar, « Relação das minas de prata de Ethiopia oriental do Imperio do Monomotapa », *in MDDPTMN*, Lisbonne, 1890, p. 98.
34. Mentionné pour la première fois en 1635 par Pedro Barreto de Rezende, « Livro do Estado da India », *in RSEA*, vol. II, p. 393.
35. *Id., op. cit., loc. cit.*
36. Manoel Barretto, « Informação do Estado e Conquista dos rios de Cuama » (1667), *in RSEA*, vol. III, p. 452.
37. *Ibid.*
38. *Ibid.*
39. *Ibid.*
40. *Cf.* Axelson, « Portuguese Settlement in the interior of South East Africa in the seventeenth century », *in Congresso Internacional de História dos Descobrimentos*, Lisbonne, 1961, vol. V, pt. II, p. 14.
41. António da Conceição, « Tratado dos rios de Cuama » (1696), *in O Chronista de Tissuary*, Nova Goa, II (16), 1867, p. 68 § 55.

Matuca [42] et Bumba (ou Vumba) [43], dont on ignore la situation exacte.

Un certain Gonçalo João se fera octroyer par le Monomotapa des terres de Maramuca, situées au centre même du plateau, mais les intrigues de ses compatriotes envieux ne lui permettront pas de les conserver longtemps [44].

Faute d'avoir pu imposer leur candidat à la succession de Domingos, Pedro Nhenheenze, les Portugais durent se résigner à voir monter sur le trône Afonso Nhacunimbiri, qui se révélera moins maniable que ses deux prédécesseurs. Barretto (1667) le qualifie de « très astucieux et très rusé » [45]. Pendant son règne (1667-1696 ?), la crise résultant du conflit entre les institutions culturelles autochtones et le commerce européen continuera à s'aggraver jusqu'à aboutir à un dénouement brutal : la révolte qui, en 1693, mettra pratiquement un terme à la présence portugaise sur le plateau.

Dès 1683, le Monomotapa avait fermé les mines. Pourtant, ce ne sera pas lui, déjà trop affaibli et sans autorité sur ses sujets, qui déclenchera la rébellion, mais le roi de Butua, Changamira II. Voici comment les choses se passèrent :

Des relations commerciales s'étaient établies entre les Portugais du fort de Chipangura, au Manica, et le Butua ; les premiers avaient pris l'habitude d'envoyer chaque année au roi un présent en guise de coutumes. Vers les années 1680, le capitaine négligea à plusieurs reprises de se plier à cette coutume. Un ambassadeur venu en demander la raison fut accueilli à coups de fouet. « Prudent et maître de lui », Changamira en envoya un second qui subit le même sort, après quoi on lui coupa les oreilles [46]. Cette fois, le roi perdit patience et résolut de se venger.

Un premier affrontement avec les Portugais au Maungwe, dans les terres de Manica, entre 1682 et 1686, n'apporte pas la décision [47]. Alors, encouragé par Nhacunimbiri, Changamira s'attaque à la *feira* de Dambarare en 1693, et tue tous les Portugais qui s'y trouvent ; l'église est détruite, les morts déterrés et leurs os brûlés. Tous les autres Portugais du plateau se rabattent alors sur Tete, pour y préparer une contre-offensive. Grâce à leur aide, Pedro Nheneenze, le prétendant malheureux au trône du Monomotapa, réussira à faire déposer Nhacu-

42. Manoel Barretto, *op. cit.*, p. 456.
43. Phelipe da Assumpção, *Breve Informação dos Rios de Cuama...* (1698), Bibliothèque d'Ajuda, Lisbonne, ms. 51-VII-34, f. 38 (v).
44. Manoel Barretto, *op. cit.*, pp. 454-455.
45. Manoel Barretto, *op. cit.*, p. 453.
46. Anon., *Descripção Corográfica do Reino da Manica seus Custumes e Leis*, s.d.l.n. (1794), Arquivo Histórico Ultramarino, Lisbonne, Caixa Moçambique 17 ; *cf.* également Manuel Galvão da Silva, « Diário des Viagens feitas pelas terras de Manica » (1788) *in Anais*, col. IX, t. I, 1954, pp. 326-327.
47. António da Conceição, « Tratado dos Rios de Cuama » (1696), *in O Chronista de Tissuary*, Nova Goa, II (17), 1867, p. 105.

nimbiri et à prendre sa place en 1694 [48]. Changamira, chez qui l'ex-roi s'était réfugié dans l'espoir d'obtenir un soutien, le lui refusera, préférant mettre à sac le Manica [49]. Il fera prisonniers tous les résidents portugais de la région et les ramènera au Butua, où il leur donnera des terres et des femmes, ne leur demandant en échange que d'entretenir son « palais ». Malgré tous ses efforts et l'envoi de présents importants, le capitaine de Sena ne pourra jamais obtenir la libération de ces captifs : Changamira ne lui retournera que « deux vases pleins d'or » [50].

Changamira devait mourir en 1696 [51]. Il y eut, bien entendu, une crise de succession et les candidats au pouvoir s'affrontèrent, ce qui entraîna la dispersion de l'armée [52]. En définitive, le fils de Changamira, Sebabee, l'emporta et se retira au Butua avec ce qui en restait, affirmant qu'il désirait faire la paix avec les Portugais [53].

Après la mort de Changamira, les foires sur le plateau ne renaîtront plus, sauf, pour une brève période, vers 1769, celle de Dambarare [54]. Le Monomotapa [55] et le Manica [56] deviennent les vassaux du Butua. Le Manica l'est toujours en 1806 [57].

Dans une lettre au roi de Portugal, datée du 23 septembre 1694, le vice-roi de l'Inde précise que, d'après les nouvelles reçues du Mozambique, le désastre était bien dû aux exactions des Portugais, « ... car ceux qui disposent du pouvoir et de ' clients ' noirs se livrent à de tels excès que ces Rois et ces Princes, indignés, se lancent dans la révolte » [58].

48. Lettre du vice-roi de l'Inde au roi de Portugal, du 23 sept. 1694, *in MDDPTMN*, p. 127.
49. António de Conceição, *op. cit.*, p. 69 et pp. 106-110.
50. Anon., *Descripção Corográfica do Reino da Manica.*
51. António da Conceição, *op. cit.*, p. 111.
52. *Id., op. cit., loc. cit.*
53. Proposta que fizerão os moradores dos Rios de Cuama ao Senhor Rey, 27 juin 1698, *Boletim do Governo do Estado da India* (51), 1865, pp. 318-319.
54. A. A. Andrade, *Relações de Moçambique Setecentista,* Lisbonne, 1955, p. 330, n. 1.
55. Jerónimo José Nogueira de Andrade, « Descripção do Estado em que ficavão os negócios da Capitania de Moçambique... » (1789), *in Arquivo das Colónias,* Lisbonne, 1917, vol. I, pp. 94-96.
56. Anon., *Descripção Corográfica do Reino de Manica.*
57. A. N. de Barbosa de Villas Boas Truão « Plano um regimento ou nova constituição economica na politica da capitania de Rios de Senna... (1806) », *in Annaes do Concelho Ultramarino,* série I (1854-1858), Lisbonne, 1867, p. 408.
58. *MDDPTMN*, p. 127.

CHAPITRE IV

Le XVIIIe et le XIXe siècles

Incorporation du Monomotapa au royaume du Changamira, devenu maître du plateau tout entier, essor et déclin de Zumbo, principale place du commerce entre Noirs et Blancs, ravages des invasions nguni ; extension de la souveraineté de l'Angleterre au plateau, qui deviendra l'actuelle Rhodésie.

Après la mort de Changamira, en 1696, son nom devient le titre dynastique que porteront tous ses successeurs. Ce sont les Changamiras du Butua qui détermineront le destin de l'ensemble du plateau tout au long du XVIIIe siècle. Quant au Monomotapa, réduit au rôle de simple satellite, il verra son pouvoir s'estomper peu à peu.

En 1698 meurt le Monomotapa D. Pedro Nhenheenze. Son frère, D. Manuel Cherimbe, lui succède [1], mais son règne s'achève en 1711, lorsqu'il est chassé par un usurpateur, D. João Dangurango [2]. Bientôt, celui-ci subit l'assaut des armées du Changamira, qui envahissent le nord du plateau, s'emparent de son Zimbaué et le tuent.

Le Changamira a sous la main un roi fantoche à placer sur le trône du Monomotapa : il s'agit de Samutambo, ancien prétendant, rival du roi défunt, qui avait d'abord pensé profiter des événements pour obtenir l'appui du vainqueur, puis, effrayé par les terribles dévastations commises par les Rozwi, s'était récusé. Le Changamira passe outre et l'installe, mais prend soin de le faire contrôler par un chef rozwi. Cette tutelle était si accablante que « on l'eût dit plutôt le sujet dudit Changamira que le maître absolu de l'Empire qu'il gouvernait » [3].

Tout rapport avec les Blancs est interdit à Samutambo, qu'il s'agisse de « paix, d'amitié ou de commerce ». Sa résidence ne portera

1. Joseph da Fonseca [Coutinho], Lettre au vice-roi de l'Inde, Sena, du 26 juin 1698, *Boletim do Governo do Estado da India* (50), 1865, p. 314.
2. Lettre du roi de Portugal au vice-roi de l'Inde, du 23 mars 1732, *in RSEA*, vol. V, p. 33.
3. Anon., *Memórias para a História Ecclesiástica do Arcebispado de Goa e seus Suffraganos. Continuam as notícias do Arcebispado de Goa*, ms. Bibl. Nat. Lisbonne, A.-A. 44, f. 22 (v).

plus le nom de *Zimbaué* (cour), mais seulement celui de *Muzinda* (ville) [4]. Peu à peu, il parviendra à déjouer la surveillance des Rozwi et à faire en cachette du commerce avec les Blancs, enfin, prenant de l'assurance, il affichera une telle indépendance qu'il s'attirera, de la part du Changamira, la menace (d'ailleurs illusoire) d'un châtiment militaire.

N'ayant qu'à se louer de sa conduite, les Portugais souhaitaient qu'il se fît baptiser d'une part et, de l'autre, qu'il se soumît à un « couronnement » dans les formes. Mais c'est aller un peu vite en besogne, Samutambo tergiverse, prétextant qu'il lui faut encore réduire quelques vassaux récalcitrants. Ces atermoiements ayant suscité la méfiance des Portugais, ils se mettent en quête d'un souverain plus accommodant pour le remplacer. Samutambo l'apprend. Indigné, il convoque le capitaine portugais de sa garde personnelle et « lui fait des reproches si véhéments qu'ils eussent convaincu quiconque n'eût pas été aveuglé par la passion » [5]. Comme son interlocuteur fait la sourde oreille, il s'emporte, prédit la ruine des Portugais ainsi que la sienne propre, annonce sa mort prochaine avec tous ceux qui l'entourent.

Et, en effet, ses ex-alliés envoient des troupes contre lui. Quand on annonce au roi leur approche, il se refuse d'abord à y croire, « confiant dans l'amitié portugaise » (*fiado na nossa amisade*), puis il doit se rendre à l'évidence et se lance alors dans la bataille avec furie, infligeant aux Portugais de lourdes pertes. L'ancien capitaine de sa garde figurait parmi les morts. Mais la déception avait été trop forte pour Samutambo, qui « éprouva une émotion si violente qu'il tomba gravement malade et mourut » [6]. Ainsi se réalisa sa prophétie.

On ignore la date exacte de sa mort, ainsi que celles du règne de son successeur, Deboé [7]. Quoi qu'il en soit, c'est, en 1735, D. João V. Panzaguto qui est sur le trône [8]. Il est considéré comme « paisible, assez lâche et indulgent aux rébellions de ses sujets » [9]. A sa mort, en 1759, les heurts entre factions rivales plongeront le Monomotapa (ou ce qu'il en restait) dans une suite de guerres civiles interminables, qui le laisseront « divisé entre une infinité de princes opposés les uns aux autres » [10], en dépit du droit qu'avaient les Changamiras de dési-

4. *Ibid.*, f. 23 (r).
5. *Ibid.*, f. 23 (r).
6. *Ibid.*, f. 23 (r).
7. Dionizio de Mello e Castro, « Noticias do Imperio Marave e dos rios de Sena (1763), *in Anais*, vol. IX, t. I, 1954, p. 131 ; et António Pinto de Miranda, « Monarchia Africana » (c. 1766), *in* A. A. de Andrade, *Relações de Moçambique Setecentista*, Lisbonne, 1955, pp. 303-304.
8. *Cf.* sa lettre au roi de Portugal du 1er mai 1735, ms Bibl. Nat. Lisbonne, Caixa 71.N.1.
9. Dionizio de Mello e Castro, *loc. cit.*, et António Pinto de Miranda, *loc. cit.*
10. Jerónimo José Nogueira de Andrade, « Descripção do Estado em que ficavão os negocios da Capitania do Mossambique nos fins de Novembro do anno de 1789 » (1790), *in Arquivo das Colónias*, Lisbonne, vol. I, 1917, p. 94.

gner le successeur du roi disparu. A cette époque, les Portugais payaient une sorte de tribut aux Changamiras [11].

Durant tout le XVIIIe siècle, les échanges commerciaux entre les Portugais et le plateau se font par Zumbo, lointain port de traite, en amont sur le Zambèze. Fondé vers 1720 par un métis de Goa, Pereira dit « le Chicalea » [12], Zumbo ne prendra vraiment son essor qu'après l'arrivée, en 1726, d'un missionnaire portugais, Frei Pedro da Santíssima Trindade [13], qui s'appliquera pendant vingt-cinq ans, jusqu'à sa mort en 1751, à assurer la prospérité de la ville [14]. Comme aucun Blanc n'était admis sur les territoires appartenant au Changamira [15], la liaison était établie par l'intermédiaire des *muzambazes*, marchands ambulants noirs, esclaves des Portugais, qui se rendaient de Zumbo jusqu'à la capitale des Rozwi, sans doute alors Khami.

Bien que foncièrement lusophobes, les Changamiras ne tenteront pas de s'opposer à ce commerce, bien au contraire, mais ils tenaient essentiellement à le contrôler. D'où l'interdiction faite à tout chef vassal, sous peine de mort, de posséder de l'or : toute espèce de métal précieux devait être remis au roi [16]. Après les désordres qui avaient sévi tout au long du siècle précédent, provoqués par le comportement anarchique des Portugais, on peut dire que les Changamiras étaient parvenus à instaurer l'ordre et à le maintenir, mais à quel prix !

> « ... le respect et la crainte qu'inspirent ces gens [les guerriers rozwi] à tous les Noirs en général est tel, qu'il suffit que coure le bruit qu'ils avancent pour que tout se dépeuple, et ils suscitent partout une telle peur panique que nul n'ose les affronter. » [17]

A une date impossible à préciser, mais sans doute située dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, le Changamira, qui avait décidément besoin de débouchés commerciaux, autorise les Portugais à ouvrir une foire (*feira*) au Manica [18]. Il envoie même des hommes de son armée pour les aider à y construire un fortin destiné aux Blancs [19].

Au Monomotapa, le commerce portugais tarira tout à fait, et les

11. *Id.*, p. 95.
12. Pedro Augusto de Sousa e Silva, *Distrito de Tete*, Lisbonne, 1927, p. 26.
13. M. Simões Alberto & Francisco A. Toscano, *O Oriente Africano Português*, Lourenço Marques, 1942, p. 66.
14. Anon., « Memorias da Costa da Africa Oriental... », *in Anais*, vol. IX, t. I, 1954, p. 229.
15. Joaquim José Varela, « Descripção da Capitania de Moçambique » (1783), *in ibid.*, p. 307.
16. Francisco de Mello e Castro, « Rios de Senna, sua descripção... », (1750), *in Annaes do Conselho Ultramarino* (parte não oficial), série II (1859-1861), Lisbonne, 1867, p. 113.
17. *Id.*, p. 114.
18. Manuel Galvão da Silva, « Diário das Viagens feitas pelas terras de Manica » (1790), *in Anais*, vol. IX, t. I, 1954, p. 327.
19. Anon., *Descripção corográfica do reino de Manica...* (1794), ms. Arquivo Histórica Ultramarino, Lisbonne, Moçambique, Caixa 17.

habitants cesseront même d'extraire de l'or. Villas Boas Truão écrira en 1806 :

> « Nous ne faisons aucun commerce dans les terres de l'Empire, car les vassaux de l'Empereur vivent dans la plus extrême misère et ne cultivent les terres que pour assurer leur modeste subsistance, aussi ne travaillent-ils pas les mines d'or, pas plus qu'ils ne chassent ou ne tuent des éléphants, parce qu'ils craignent à juste raison les exactions et les désordres des Munhaes [guerriers rozwi], qui, forts du titre de soldats, parcourent les villages pour les piller, n'ayant que ce moyen de se nourrir. » [20]

A cette époque, on ignore à peu près tout de ce qu'était la capitale du Changamira. Quelques indications nous sont fournies toutefois par João Juliãno da Silva qui eut, en 1831, l'occasion d'interroger un des esclaves du potentat. Il nous apprend que ses compatriotes fournissaient, entre autres choses, des fusils aux Rozwi :

> « ... il me dit qu'il [le Changamira] possède trois *Cungomes,* je pense qu'il s'agit de grandes maisons de pierre, ainsi que quatre grandes pièces d'artillerie posées à terre et très rouillées [...] Le Changamira dispose de nombreux fusils, qui lui sont fournis par les gens de Senna, ainsi que des porcs et de beaux chiens... » [21]

João Julião da Silva note ailleurs que, selon une tradition dont il avait recueilli des échos, ces trois maisons auraient été autrefois construites par les Portugais [22]. Il y a tout lieu de penser que le constructeur serait Sisnando Dias Bayão, à qui nous avons déjà fait allusion. Quant aux pièces d'artillerie, elles avaient dû faire partie du butin ramené du Nord-Est du plateau, lors des guerres de la fin du XVIIe siècle.

Vers la fin du XVIIIe siècle et le début du XIXe, on verra s'accentuer le déclin de la présence portugaise en Afrique du Sud-Est : Zumbo, abandonné en 1780 [23], puis réoccupé, sera attaqué et rasé en 1813 ; reconstruit et à nouveau habité, il sera détruit, définitivement cette fois, en 1836 [24]. Villas Boas Truão, gouverneur des Rios de Sena, déclare sans raison la guerre au Monomotapa en 1807, pour son malheur d'ail-

20. A. N. de Barbosa de Villas Boas Truão, « Plano para um Regimento ou nova constituição economica e politica da Capitania de Rios de Senna... (1806) », *in Annaes do Conselho Ultramarino* (parte não oficial) série I, (1854-1858), Lisbonne, 1867, p. 415.
21. João Julião da Silva, *Acrescimento á Memória sobre a doação do território de Bandire*, 1er juin 1831, Arquivo Histórico Ultramarino, Moçambique, maço 21.
22. [João Julião da Silva], *Memória respectiva a Villa de Sofalla...* (1836-1847), Arquivo Histórico Ultramarino, Moçambique, Caixa 2, Diversos, Doc. Imp. n° 367/52.
23. Anon., « Apontamentos sobre Zumbo », *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa* (25), 1907, p. 253.
24. Pedro Augusto de Sousa e Silva, *Distrito de Tete*, Lisbonne, 1927, p. 39.

leurs, car une fatale méprise la lui fit perdre en même temps que la vie : il avait pris pour des caisses de poudre des colis renfermant en réalité des biscuits. A la suite de cette défaite, le contact entre les Portugais et le Monomotapa sera rompu pendant des décennies [25].

Dans le premier tiers du XIXe siècle, le Monomotapa a certes vu son pouvoir diminuer sensiblement, mais il n'en est pas totalement dépourvu, et il domine encore une étendue non négligeable, si l'on en croit A.C.P. Gamitto, qui écrivait vers 1841 :

> « Le Monomotapa, ou empereur de Chedima, car tel est le nom du territoire dont il est le souverain, fut autrefois extrêmement puissant ; il ne l'est plus aujourd'hui, mais il n'est pas si déchu qu'il n'impose encore le respect. Son territoire, d'une étendue considérable, est situé à l'ouest du Zambèze ; il commence sur la rive du fleuve, un peu au-dessus de Tete, et va jusqu'au-delà de Zumbo. Il est entièrement divisé en districts, gouvernés par des princes qui lui obéissent [au Monomotapa], et quand il vient à mourir, tous se font une guerre sans merci pour accéder au Quite [trône] de Chedima, jusqu'au moment où l'un d'eux, ayant supplanté tous les autres, y parvient enfin. » [26]

Dès 1827, le plateau et les terres maritimes seront balayés par l'irrésistible déferlement des envahisseurs *nguni* (appelés *Vatuas* par les Portugais). Ces dissidents de la révolution zulu, qui battait alors son plein, venaient du Sud du Limpopo [27]. Ils formaient trois groupes antagoniques commandés respectivement par Soshangane (Manicusse dans les textes portugais), Nxaba (Muava pour les Portugais) et Zwangendaba. Un quatrième naîtra plus tard, en 1840, sous les ordres du célèbre Mzilikazi.

En 1827, Nxaba, en rébellion contre son suzerain, Soshangane, alors installé à peu près où se trouve aujourd'hui Lourenço Marques, partit vers le nord. Il mit tout à feu et à sang sur son passage, se livra à des « cruautés inouïes », et conquit le Quissanga, dont il « mit au pas » les habitants en remplaçant leurs armes traditionnelles, les arcs et les flèches, par des sagaies et des boucliers [28]. Avec son armée renforcée par ces recrues, bien encadrées par des chefs nguni, Nxaba attaque le Quiteve en 1830, puis le Manica et les terres de Changamira, s'empare de tout le bétail qui s'y trouvait et le ramène au Quissanga. Partout, selon la coutume zulu, il faisait mettre à mort les vieillards et les enfants, incorporait les hommes jeunes dans son armée ; quant aux jeunes filles, elles étaient destinées à servir de femmes à ses guerriers.

25. A.C.P. Gamitto, *O Muata Cazembe*, Lisbonne, 1854, 2e éd., Lisbonne, 1937, vol. II, pp. 108-109.
26. *Id., op. cit.*, pp. 109-110.
27. J. D. Omer Cooper, *The Zulu Aftermath*, Londres, 1966, p. 65.
28. João Julião da Silva, *Memória sobre Sofala*, AHU, Diversos de Moçambique, Caixa 1, Doc. Imp. n° 196.

En 1832, il attaque de nouveau le Quiteve et, le 10 octobre 1836, il se lance dans une expédition contre la ville de Sofala [29] ; les alentours furent dévastés et tout le bétail des Portugais enlevé, mais les habitants, réfugiés dans le fort, s'en tirèrent sans autre dommage [30].

En 1838, Soshangane chassa Nxaba du Quissanga pour s'y installer, et parvint à imposer à toutes les populations de l'hinterland de Sofala les mœurs guerrières des Zulu. Au bout de deux ans, il décida de repartir vers le sud, mais non sans continuer à exiger le paiement d'un tribut. En 1842, il envoya à Sofala un de ses généraux porteur d'une sagaie dont la pointe avait été brisée : cela signifiait qu'il ne s'attaquerait plus aux populations des environs, qui pourraient désormais vivre en paix, et qu'il voulait nouer des relations d'amitié avec les Portugais. Mais il ne cessa pas pour autant de se faire verser un tribut constitué par du bétail, des tissus et de l'ivoire [31]. C'est ainsi que naquit, sous son hégémonie, ce qui allait devenir l'empire de Gaza [32].

Zwangendaba, autre dissident de la révolution zulu, vaincu par Soshangane et Nxaba en 1831, se rabattit sur l'empire des Changamiras. Fort de deux pièces d'artillerie achetées aux Portugais [33], le Changamira Chirisamuru tenta bien de résister, mais en vain : il fut pris et écorché vif [34]. Après avoir tout dévasté sur son passage et grossi son armée d'un certain nombre de captifs, Zwangendaba traversa le Zambèze en 1835 pour attaquer les habitants de l'actuel Malawi [35].

Mais le plus redoutable de ces barbares envahisseurs nguni sera Mzilikazi. Chassé par les Boers de sa capitale, Mosega, au Transvaal, d'où il avait dominé toutes les populations entre le Vaal et le Limpopo, jusqu'au Drakensberg, Mzilikazi, à la tête de ses guerriers Ndébèlé, vint s'installer vers 1840 aux environs de l'actuel Bulawayo, au cœur même de l'ancien Butua [36]. Pendant toute la seconde moitié du XIXe siècle, et jusqu'à la colonisation britannique, il va régner en tyran sur les populations karanga, terrorisées par des raids constants et contraintes de payer de lourds tributs.

Toutes ces invasions eurent pour conséquence l'effondrement politique et démographique des populations karanga. En 1856, Livingstone

29. S. Alberto, « Os Angónes os ultimos povos invasores da Angónia Portuguesa », *Moçambique* (27), 1941, p. 87.
30. João Julião da Silva, *op. cit.*
31. João Julião da Silva, *op. cit.* et *(id.), Memória respectiva a Villa de Sofalla,* (1836-1847), AHU, Diversos Moçambique, Caixa 2, Doc. Imp. 367/52.
32. Gerhard Liesegang, *Beiträge zur Geschichte des Reiches der Gaza Nguni im südlichen Mozambique*, Cologne, 1968.
33. Selon une tradition orale, recueillie par S. S. Dornan, « Rhodesian Ruins and Native Tradition », *South African Journal of Science*, juin 1916, p. 508.
34. F. W. T. Posselt, *Fact and Fiction*, Bulawayo, 1935, p. 147.
35. D. G. Lancaster, « Tentative Chronology of the Nguni, Genealogy of their chiefs and Notes », *Journal of the Royal Anthropological Institute* LXVII, 1937, p. 78.
36. J. D. Omer Cooper, *op. cit.*, p. 147.

rencontre le Monomotapa [37] : ce titre, jadis si prestigieux, est alors porté par un chef insignifiant du nom de Katalósa. Quant au Changamira, si l'on en croit un témoignage portugais de 1857, chassé par Meziricaze (Mzilikazi), il vit à Vijanja, dans le district d'Oeras, « aux confins de son immense territoire » [38]. C'est sans doute là un écho de la tradition orale recueillie par Posselt, selon laquelle le *Mambo* Swabasi, fuyant les Ndébèlé, s'était réfugié près de la montagne de Hamai-Bahera, dans l'actuel district de Charter [39].

Carl Mauch, qui voyagea à travers le plateau entre 1867 et 1872, a pu constater la tragique déchéance des populations karanga sous la férule des Ndébèlé :

> « Pendant de longues années, les Balosse [Rozwi] résistèrent aux incursions répétées et aux raids de pillards. Mais à force d'être harcelés et attaqués des deux côtés, ils virent diminuer rapidement leur population et leurs richesses. En 1866, le dernier prince Balosse [Rozwi] Sebamubamu [Fusil] finit par succomber aux assauts des Matabele [Ndébèlé], qui duraient depuis deux ans. Les Balosse survivants s'enfuirent pour la plupart dans une région très montagneuse, à l'est du fleuve Sabi, où ils pouvaient avant tout se considérer comme à l'abri d'autres attaques. Certains restèrent sous la domination du vainqueur et devinrent dès lors, en quelque sorte, les bergers et les éleveurs des troupeaux de bœufs et de chèvres du maître Matabele [Ndébèlé]. Celui-ci exige en outre chaque année un tribut en armes et en céréales, et laisse ses troupes entreprendre de petites expéditions de rapine.
>
> Quiconque s'acquitte régulièrement de cet impôt, qui croît d'année en année, peut se bercer de l'espoir incertain de ne pas être inquiété dans l'immédiat ; quant à celui qui se refuse à payer, il est assuré d'être bientôt l'objet d'une brusque attaque nocturne, où il aura tout juste le temps de s'enfuir en lieu sûr. La mort pour les hommes, les vieilles femmes et les enfants en bas âge, la captivité et l'esclavage pour les jeunes femmes et les jeunes filles, la perte de tous les biens, la destruction par le feu des habitations, telles sont les conséquences inéluctables d'un tel refus. » [40]

Les assauts des pillards nguni eurent, sur le plateau, des effets dra-

37. D. Livingstone, *Missionary Travels and Researches in South Africa*, Londres, 1857, p. 617.
38. Izidoro Correira Pereira, « Minas do Distrito de Senna », 30 juillet 1857, *in Annaes do Conselho Ultramarino* (parte não oficial), série II (1859-1861), Lisbonne, 1867, p. 187.
39. F. W. T. Posselt, *Fact and Fiction*, pp. 147-148.
40. Carl Mauch, « Carl Mauchs Reisen im Innern von Süd Afrika, 1865-1872 », *Mitteilungen aus Justus Perthes' Geographischer Anstalt...*, Ergänzungsband VIII (37), Gotha, 1874, p. 44.

matiques : ils en chassèrent toute vie agricole et le dépeuplèrent. Voici la description qu'en donne le voyageur anglais Selous, lors de son passage en 1872-1877 :

> « Ces raids répétés [des Nguni] contre les paisibles habitants du Mashonaland, raids menés avec toute l'impitoyable férocité des guerriers barbares, ont presque entièrement dépeuplé de grandes étendues du pays. Des centaines de milliers d'arpents, actuellement en friche, ont dû être autrefois cultivés, ainsi qu'en témoignent les vestiges de champs de riz et de maïs que l'on trouve dans presque toutes les vallées ; de même, on voit partout sur les hauteurs de nombreux sites d'anciens villages tombés depuis longtemps en ruines. Sur presque toutes les collines, on découvre des traces des murs de pierres qui entouraient et protégeaient autrefois les villages. Longtemps, les habitants de cette partie de l'Afrique durent être riches et prospères, possédant de grands troupeaux de moutons et de chèvres, ainsi que de bovins d'une race petite, mais belle. » [41]

Thomas Baines, qui voyagea en 1869-1870 dans la région de Bulawayo, a également été frappé par l'évidence des terres autrefois cultivées :

> « A un endroit, la route traversa les ados et les sillons d'un ancien champ de sorgho, et les chariots se mirent à tanguer comme des bateaux de pêche sur la mer, lorsque les bœufs les traînèrent là-dessus. » [42]

C'est un spectacle analogue que décrit Carl Mauch, parcourant le centre du plateau en 1867 :

> « On rencontre fréquemment de grandes étendues sans arbres, où une herbe étonnamment haute — jusqu'à 12 pieds — croît entre des buissons bas et des souches qui repoussent ; à chaque pas, elle révèle les sillons tracés par les anciens habitants de la région pour cultiver la terre. » [43]

Voici comment apparut à W. A. Eckersley, en 1895, la région d'Umtali, à l'est du plateau :

> « On trouve dans tout le pays de vastes terrains cultivés, aujourd'hui à l'abandon, les fondations de pierre de villages désertés, de grandes clairières dans les forêts, prouvant que le Mashonaland avait naguère encore une population plus dense qu'actuellement. » [44]

41. F. C. Selous, « Twenty Years in Zambezia », *Geographical Journal* I (4), 1893, p. 317-319.
42. Thomas Baines, *Northern Goldfields Diaries*, Londres, 1946, vol. I, p. 50.
43. Carl Mauch, « Carl Mauchs Reisen im Innern von Süd Afrika », [1867], *Mitteilungen aus Justus Perthes' Georgraphischer Anstalt...* 1.6, 1870, p. 93.
44. W. A. Eckersley, « Notes on Eastern Mashonaland », *Geographical Journal* 5, 1895, p. 39.

Déjà, en 1861-1862, A. M. Pacheco donnait cette image du Chedima et du Dande :

> « Ces deux pays ont été ravagés par les Landines [Nguni] et leurs populations dispersées ; c'est ce qui explique l'abandon, pour ainsi dire général, dans lequel se trouvent de vastes plaines et des vallées fertiles, que le voyageur parcourt, le cœur navré... » [45]

Ce sombre tableau n'en inspire pas moins à Selous une curieuse conclusion — « à quelque chose malheur est bon », en quelque sorte :

> « Sans cette destruction constante des races indigènes au Mashonaland au cours des 70 ou 80 dernières années, il n'y aurait pas place aujourd'hui pour l'immigration européenne. » [46]

Et, en effet, cette immigration commencera avec l'arrivée à Salisbury, le 12 septembre 1889, des hommes de Cecil Rhodes — la célèbre *Pioneer Column* [47]. Après un dernier sursaut de révolte, rapidement maté, contre les Britanniques en 1896-1897, les populations du plateau se soumettront avec résignation à l'administration « rhodésienne » [48]. Leur désarroi s'exprimera néanmoins dans ce chant, recueilli par le missionnaire américain R. Werbner :

> Aïe, ce monde décline,
> Aïe, le pot mal cuit [l'homme blanc] est arrivé ici,
> Aïe, le pot mal cuit a gâché le monde.
> Il a coupé le monde en deux...
> Le pot mal cuit a pénétré le monde et l'a tué...
> Yelele, camarades, quand on est vaincu
> On mange de la merde.
> Yelele, le monde, je ne le comprends plus comme autrefois
> Quand j'étais jeune.
> Yelele, le pot mal cuit manie le monde, il le tord.
> Yelele, nous sommes dans la peine...
> Yelele, le dieu qui est au ciel nous a tourné le dos ;
> Le dieu qui est là-haut nous a chassés comme des chiens,
> Yelele, le Mwari dans le ciel nous a tourné le dos. [49]

45. A. M Pacheco, « Voyage de Tete a Zumbo », *in* Paul Guyot, *Voyage au Zambèze*, Paris, 1895, p. 282.
46. F. C. Selous, *Travel and Adventure in South East Africa*, Londres, 1893, p. 345.
47. Philip Mason, *The Birth of a Dilemma*, Londres, 1958, p. 146.
48. T. O. Ranger, *Revolt in Southern Rhodesia, 1896-1897*, Londres 1967.
49. Traduction française d'une version anglaise recueillie par R. Werbner, reproduite par T. O. Ranger, *op. cit.*, p. 378.

CHAPITRE V

La production

1. **L'agriculture**

D'après certains indices, on est dans l'ensemble arrivé à la conviction que l'agriculture est née, sur le plateau, en même temps qu'y débutait le premier âge du fer (*Iron Age A*), c'est-à-dire, pour les archéologues, à l'aube de l'ère chrétienne [1].

Les Karanga cultivaient essentiellement trois céréales : l'éleusine (*naxenim* en portugais, *murume* [2] ou *ruquêza* [3] en shona) ; le millet à chandelle (*meixoeira* en portugais [4], *mhunga* en shona [5]) ; et le sorgho (*milho* en portugais [6], *pfunde* en shona [7]).

Plus près de la mer, venaient s'y ajouter le riz [8] (*mupunga* [9]) et l'igname [10] (*chirâze* [11] ou *dumbe* [12]). En outre, on cultivait partout deux légumineuses : la *voanzeia subterranea (nyemba)* et la *vigna unguiculata (nyimo)* [13].

Si l'on s'en tient aux preuves directes, la présence de ces plantes vivrières sur le plateau n'est attestée qu'assez tard. A Leopard's Kopje, près de Bulawayo, on a pu dater des grains de sorgho, d'éleusine et de

1. Le site étudié est celui de Mabveni, dans la réserve de Chibi, non loin de Zimbabwe, daté de 180±120 après J.-C. (SR 45) ; *cf.* K. R. Robinson, « An Early Iron Age Site in the Chibi District, S. Rhodesia », *S. A. Archaeological Bulletin* XVI (63), 1961, p. 98 ; B. M. Fagan, « Radiocarbon Dates for Sub-Saharan Africa IV », *Journal of Afr. Hist.* VII (3) 1966, p. 503.
2. P^e^ Monclaro, « Relação da viagem... (1569) », *in RSEA*, vol. III, p. 176.
3. M. Hannan, *Standard Shona Dictionary*.
4. P^e^ Monclaro, *op. cit., loc. cit.*
5. M. Hannan, *op. cit.*
6. P^e^ Monclaro, *op. cit. loc. cit.*
7. M. Hannan, *op. cit.*
8. Duarte Barbosa, « Descripção da situação, costumes e produtos de alguns lugares de Africa », (c. 1518), *in DPMAC*, vol. V, p. 358.
9. M. Hannan, *op. cit.*
10. João dos Santos, *Ethiopia Oriental*, Evora, 1609, lib. I, cap. IV.
11. A. M. Pacheco, *Viagem de Tete ao Zumbo*, Mozambique, 1883, p. 37.
12. M. Hannan, *op. cit.*
13. R. Summers, *Inyanga, Prehistoric Settlements in Southern Rhodesia*, Cambridge, 1958, p. 175.

légumineuses non spécifiées, trouvés dans un site stratifié : 900 ± 100 après J.-C. (N.-772) [14].

Ce n'est qu'au XVIIIe siècle, au plus tôt, que seront introduites les plantes américaines : on a pu prouver qu'il y avait du maïs à Zumbo, sur le Zambèze, au milieu du XVIIIe siècle [15] et de l'arachide au Manica vers 1778 [16]. Carl Mauch a vu du maïs *(mabukwe)* et de l'arachide *(nzungu)* dans la région de Zimbabwe en 1872 [17]. De Laessoe note en 1906 que le manioc est cultivé partout entre la côte et le 33e degré de longitude est [18].

Les méthodes sont d'une extrême simplicité : il s'agit de cultures itinérantes sur brûlis, l'unique outil étant la houe. Dans son Mémoire de 1844, João Julião da Silva décrit ainsi le travail de la terre sur la côte :

> « En septembre, octobre, et jusqu'en novembre, ils préparent les terres en creusant avec une houe, qui n'a guère plus d'une paume de long et huit à dix doigts de large au milieu, arrondie vers le bas, et ayant en haut une pointe, qui s'encastre dans un manche long de trois paumes, à la façon d'une massue, s'amincissant à l'autre bout pour qu'on puisse le saisir. On creuse d'une main, courbé vers le sol.
>
> L'herbe ou la paille arrachée en creusant reste étalée jusqu'à ce qu'elle sèche, puis on la brûle pour servir d'engrais. Lorsque le terrain est ainsi préparé, on y lance les graines et on les couvre d'une légère couche de terre. Après les premières pluies, elles germent, et au bout de deux mois on arrache les nouvelles herbes qui ont poussé. » [19]

Les Portugais ne manquent pas de souligner sans indulgence la médiocrité des résultats obtenus. Voici le témoignage d'un auteur anonyme de la fin du XVIIIe siècle : « ... ils ne cherchent pas à produire plus que ce qu'ils estiment suffisant pour subsister au long de l'année, et ils sont toujours à court » [20].

14. *Cf.* T. N. Huffmann, « Excavations at Leopard's Kopje Main Kraal : a Preliminary Report », *S. A. Archeological Bull.* (101) et (102), 1971, p. 87.
15. J. D. Clark, « Archaeological Investigation : its methods and limitations with a note on the traditional stages from stone to iron », *in Historians in Tropical Africa, Proceedings of the Leverhulme Intercollegiate History Conference, 1960*, Salisbury, 1962, p. 34.
16. João Baptista Montaury, « Moçambique... », *in* A. A. Andrade, *Relações de Moçambique Setecentista*, Lisbonne, 1955, p. 362.
17. Carl Mauch, *The Journals of Carl Mauch, 1869-1872*, Salisbury, 1969, p. 198.
18. H. de Laessoe, « The Lundi and Sabi rivers », *Proceedings of the Rhodesia Scientific Association* II, 1906, p. 125.
19. João Julião da Silva, *Memória sobre Sofala*, 1844, AHU, Moçambique, Caixa 1, Diversos, Doc. Imp. n° 196.
20. Anon., « Descripção do Imperio Moanamotapa... » [1794], *in MDDPTMN*, Lisbonne, 1890, p. 224.

António Gomes (1648) affirme bien que la récolte était assez abondante pour laisser un surplus pour l'année suivante, et que « ... les Noirs ne voient jamais le fond de leurs greniers *(quituras)* » [21], mais il est le seul de cet avis. Manoel Barretto, avec bien d'autres, dit tout le contraire (1667) : « ... ils n'ont pas, et ne peuvent pas avoir, de provisions d'une année sur l'autre » [22].

Déjà, en 1569, le Père Monclaro dénonçait leur imprévoyance : « Ils ne sont pas du tout prévoyants, ils mangent, boivent et dilapident en fêtes et en beuveries, largement et rapidement, ce que donnent les récoltes. » [23]

> Le capitaine Ferão, vers 1833, se montre encore plus catégorique : « ... rares sont les indigènes qui ont une idée de ce que produit le sol, car aussitôt que le grain germe, ils commencent à l'utiliser, ce qui entraîne une énorme déperdition ; aussi beaucoup d'entre eux sont-ils obligés de se nourrir de plantes sauvages un tiers de l'année » [24].

Comme tous les peuples bantu, les Noirs du plateau disposaient d'un calendrier traditionnel, qui réglait les travaux agricoles, prévoyant l'approche des changements de saison [25].

Ce calendrier comportait un mois lunaire de trente jours, et une année solaire de douze mois [26] ; les années n'étaient pas numérotées [27]. Périodiquement, lorsque le décalage entre leurs calculs et la réalité atteignait une durée d'un mois, il semble que l'on y ait remédié en faisant sauter un mois du calendrier.

Le lever et le coucher des Pléiades servaient de repères pour rec-

21. António Gomes, « Viagem que fez... » (1648), *Studia* (3), 1959, p. 220.
22. Manoel Barretto, « Informação do Estado e Conquista dos Rios de Cuama (1667) », *in RSEA*, vol. III, p. 449.
23. P^e^ Monclaro, « Relação da Viagem... » (1569), *in RSEA*, vol. III, p. 182.
24. Capitaine Ferão, « Account of the Portuguese Possessions within the captaincy of Rios de Sena », *in RSEA*, vol. VII, p. 372 (texte anglais traduit du portugais). Bryant dénonce chez les Zulu, Arnot au Garenganze, cette même insouciance des Noirs de faire durer toute l'année leurs ressources. *Cf.* A. T. Bryant, *The Zulu People*, Pietermaritzburg, 1949, p. 289 ; F. S. Arnot, *Garenganze*, Londres, 1889, p. 194.
25. Sur le calendrier et son importance pour régler la production dans les civisations agraires traditionnelles, *cf.* R. Berthelot, *La pensée de l'Asie et l'astrobiologie*, Paris, 1938.
26. Sur le calendrier au Monomotapa, *cf.* João de Barros, *Décadas*, déc. I, liv. X, I ; António Bocarro, *Década XIII* (1635), cap. CXXIV, *in RSEA*, vol. III, pp. 269-270 ; S. X. Botelho, *Memoria estatistica...*, Lisbonne, 1835, p. 234 ; G. Liesegang, (éd.), *Respostas das Questoens sobre os Cafres*, Lisbonne, 1966 (texte de la fin du XVIIIe siècle) ; A. M. Pacheco, *Viagem de Tete ao Zumbo*, Moçambique, 1883, p. 47.
27. [João Julião da Silva], *Memoria respectiva a Villa de Sofalla* [entre 1836 et 1847].

tifier cet écart [28] ; en même temps, c'était, pour le paysan, le signe qu'il devait semer ou procéder à la récolte [29].

On peut s'étonner que, disposant de ce système simple, mais relativement efficace, pour maîtriser le temps, les Noirs ne soient pas parvenus à organiser de façon plus rationnelle leur production agricole et l'utilisation de leurs récoltes. Mais ce savoir n'était-il pas l'apanage d'une petite élite, détenant le pouvoir politique ou du moins jouant un rôle important ? Le niveau d'organisation et la faculté de l'imposer hors de la capitale eussent alors dépendu du degré de structuration de l'Etat. D'autre part, il n'est pas certain que les témoins portugais que nous avons cités, et qui presque tous furent frappés par l'insouciance africaine, aient eu l'occasion d'observer d'autres Noirs que ceux de la vallée du Zambèze, éloignés des grands centres politiques situés sur le plateau. A. M. Pacheco n'a constaté l'usage du calendrier que chez un peuple du plateau, justement, aux environs de Shangwe, loin des terres habituellement fréquentées par les Portugais [30].

Si, comme dans la plupart des sociétés africaines, l'esprit de solidarité s'exprimait sous la forme de groupes d'entraide mutuelle (*nhimbe* [31], *hoka* [32] ou *humwe* [33]), l'esprit d'entreprise individualiste ne rencontrait, comme dans l'ancien Congo [34], que méfiance et hostilité :

> « S'il arrive — écrit le Père Monclaro (1569) — que l'un d'entre eux soit plus diligent et plus assidu à son travail, et arrive ainsi à obtenir une meilleure récolte et abondance de vivres, aussitôt, on s'empresse de le diffamer pour pouvoir les lui prendre ; on se demande comment il se fait que celui-là a plus de sorgho qu'un autre, et on ne pense pas à l'attribuer à son habileté ou à son travail ; souvent même, on va jusqu'à tout prendre, et il en va de même du bétail. » [35]

On voit ainsi que la solidarité communautaire s'opposait à l'individualisme novateur, lequel apparaissait, aux yeux des Noirs, comme un égoïsme démesuré, voire comme une chance relevant de la sorcellerie.

28. Jacqueline Roumeguère Eberhardt, *Pensée et société africaines,* Paris, 1963, p. 54.
29. R. N. Hall, *Great Zimbabwe*, Londres, 1905, p. 21 et p. 92 (« ... the Pleiades in their rising and setting mark the sowing and reaping seasons ») ; R. Summers, *Ancient Ruins and Vanished Civilizations in Southern Africa*, Le Cap, 1971, p. 208 ; J. H. Chaplin, « Vernacular month names from Zambia », *Africa* 26 (3), 1967, p. 163 (pour l'ensemble de l'Afrique méridionale).
30. A. M. Pacheco, *Viagem de Tete ao Zumbo*, p. 47.
31. Marshall W. Murphree, *Christianity and the Shona*, Londres, 1969, p. 21.
32. M. Hannan, *op. cit.*
33. *Ibid.*
34. *Cf.* notre ouvrage, *L'ancien royaume du Congo des origines à la fin du XIXe siècle,* Paris, 1968, p. 71.
35. P^e Monclaro, « Relação... » (1569), *in RSEA*, vol. III, p. 182.

2. L'élevage

Des témoignages permettent d'affirmer qu'il y avait, dès le XVIe siècle, dans toute la région que nous étudions, des chèvres, des moutons, des cochons et des poules [36]. L'archéologie fait remonter la présence de caprins et d'ovins au début de notre ère [37], celle de bovins au début du VIIIe siècle seulement [38].

L'élevage des bovins ne pouvait d'ailleurs réussir que sur le plateau, là où ne sévit pas la mouche tsé-tsé [39]. Il comprenait deux races : l'une, naine, dans le Nord-Est et les montagnes d'Inyanga [40], l'autre, géante, dans le Sud-Ouest, au Butua. Dans cette dernière région, s'il faut en croire Monclaro (1569) et João dos Santos (1609), le bétail abondait [41] et les vaches, selon António Gomes (1648), « ... étaient si grandes qu'on les trayait debout » [42]. Au Monomotapa on ignore la traction animale et l'usage de bêtes de somme [43], mais au Butua on utilise les bœufs comme bêtes de somme et comme montures [44]. Les Changamiras les montent même couramment pour se déplacer [45].

Le cheval, lui, est inconnu. Nous avons vu que Barreto n'avait pu, en 1571, franchir avec ses cavaliers la vallée du Zambèze, infestée de tsé-tsé. L'introduction du cheval sur le plateau fut ainsi retardée de plusieurs siècles, cependant que les Noirs échappaient à une conquête militaire, autrement inéluctable. Il fallut attendre le milieu du XIXe siècle pour que les Britanniques aboutissent là où les Portugais avaient échoué, et s'ils parvinrent à amener des chevaux sur le plateau, ce fut à partir de l'Afrique du Sud, et en passant par la lisière du Kalahari, pour éviter la vallée du Limpopo, où sévissait aussi la mouche meurtrière [46].

36. João dos Santos, *Ethiopia Oriental,* Evora, 1609, liv. I, cap. IV, et liv. II, cap. VIII.
37. Il s'agit du site de Mabveni, daté de 180±120 apr. J.-C. (SR 45). *Cf.* K. R. Robinson, « An Early Iron Age site in the Chibi District S. Rhodesia », *S. A. Arch. Bull.* XVI (63), 1961, p. 98 ; B. M. Fagan, « Radiocarbon Dates for Sub-Saharan Africa IV », *Journ. of Afr. Hist.* VII, (3), 1966, p. 503.
38. K. R. Robinson, « The Leopard's Kopje Culture », *Arnoldia* I (25), 1965, p. 5.
39. Luís Froes, lettre du 15 déc. 1561, *in* B. Leite, *D. Gonçalo da Silveira,* Lisbonne, 1956, p. 370 ; P[e] Monclaro, *op. cit.,* (1569), *in RSEA,* vol. III, p. 184 ; António Gomes, « Viagem... » (1648), *Studia* (3), 1959, p. 181.
40. L'aire de distribution apparaît sur la carte publiée par H. H. Curson et R. W. Thornton, « A contribution to the study of African Native Cattle », *Onderstepoort Journal of Veterinary Science and Animal Husbandry* 7 (2), 1936, p. 739.
41. João dos Santos, *op. cit.,* liv. II, cap. X, et P[e] Monclaro, *op. cit., in RSEA,* vol, III, p. 179.
42. António Gomes, Viagem que fez... » (1648), *Studia* (3), 1959, p. 197.
43. P[e] Monclaro, *op. cit., in RSEA,* vol. III, p. 182.
44. João Julião da Silva, *Acrescimento a memoria sobre a doação do territorio de Bandire,* 1/30/1831, ms Arquivo Histórico Ultramarino, Lisbonne, Moçambique, maço 21.
45. F. W. T. Posselt, *Fact and Fiction,* Bulawayo, 1935, p. 153.
46. E. C. Tabler, *The Far Interior,* Le Cap, 1955, *passim.*

3. Le travail du fer

Un témoin anonyme de la fin du XVIIIe siècle décrit ainsi la méthode employée, dans les terres maritimes, pour le traitement du minerai :

> « ... ils le mettent [le minerai de fer] dans un pot de taille moyenne, dont le fond est percé d'un orifice, et qu'ils placent dans un petit four, surmonté d'une ouverture par où sort la fumée. Avec deux soufflets en peau de chèvre, ressemblant à des sacs, ils attisent le feu. En fondant, le fer s'écoule par le petit trou du pot dans un moule qui a la forme d'une petite barre. Ils en tirent celle-ci et la découpent en morceaux avec des instruments de fer plus fin. Ensuite, sur une enclume, ils travaillent ce fer au marteau, pour en façonner les objets dont ils se servent : couteaux, haches, flèches, et des fils de fer dont ils s'entourent les pieds, les mains et avec lesquels ils fixent leurs houes... » [47]

Dans son livre, Bent (1893) publie une gravure représentant un de ces fourneaux : il a la forme d'un tronc de femme prête à accoucher. Il note, par ailleurs, l'emploi du charbon de bois [48].

Si le marteau *(nyundo)* est en fer, c'est une simple pierre qui sert d'enclume, et on utilise en guise de tenailles un bout de bois vert fendu [49]. Botelho (1835) déclare que les Noirs réalisaient à la perfection le soudage et la trempe [50]. En tout cas, la qualité de ce fer était si excellente, qu'au XVIe siècle les Portugais en envoyaient dans l'Inde pour y fabriquer des fusils [51].

Selon Posselt, l'office de forgeron *(maisiri)* était réservé à une sorte de caste, et les familles spécialisées dans ce métier étaient entourées d'estime [52].

4. La production minière

Outre l'or, le sous-sol du plateau renfermait du cuivre et de l'étain, mais c'est le premier des trois métaux qui va nous intéresser au premier chef.

47. G. Liesegang (éd.), *Resposta das Questoens sobre os Cafres*, Lisbonne, 1966, p. 23 (texte de la fin du XVIIIe siècle).
48. Th. Bent, *The Ruined Cities of Mashonaland*, Londres, 1893, pp. 307-308.
49. António Gomes, « Viagem... » (1648), *Studia* (3), 1959, p. 196.
50. S. X. Botelho, *Memória estatística...*, Lisbonne, 1835, p. 191.
51. João dos Santos, *Ethiopia Oriental*, liv. II, cap. XIV. Déjà, au Moyen Age, al-Idrîsî (1154) écrivait que l'on exportait dans l'Inde le fer de Sofala, sans égal « tant sous le rapport de l'abondance que sous celui de la bonté et de la malléabilité » (*cf.* G. Ferrand, *Relations de voyages et textes géographiques, arabes, persans et turcs relatifs à l'Extrême-Orient, du XIIIe au XVIIIe siècle*, Paris, 1913, t. I, p. 65).
52. F. W. T. Posselt, *op. cit., loc. cit.*

Avant de nous attacher plus particulièrement à lui, voyons donc brièvement ce qu'il en était des deux autres. Déjà, lors du voyage de Vasco de Gama, en 1497, les Portugais avaient remarqué que les Noirs rencontrés près de la baie de Lourenço Marques *(Terra da Boa Gente)* connaissaient le cuivre et l'étain, que ceux de l'embouchure du Zambèze possédaient des parures d'étain [53]. Sur le plateau, on fondait le cuivre pour en faire des croisettes, en forme de croix de Saint-André, appelées *Massontas* [54]. Une gravure de l'ouvrage de Bent représente un des moules qui servaient à les couler, trouvé à Zimbabwe [55]. João Julião da Silva donne, en 1844, une description du four employé pour réduire le minerai de cuivre, et à l'occasion le minerai de fer :

> « Le cuivre extrait des mines en même temps que de la terre est mis dans une forge, faite de pièces de bois attachées entre elles, et recouverte de terre à la manière d'une caisse sans couvercle. Le revêtement intérieur est convexe et a de chaque côté une ouverture pour faire couler le métal liquide ; à un des bouts, il est percé de deux petites ouvertures rondes, par où l'on introduit les tuyères de deux petits soufflets, faits chacun d'une peau de chèvre entière, fixée à la tuyère par le cou ; c'est ainsi, emplissant l'un et vidant l'autre, qu'ils forgent les métaux, c'est-à-dire uniquement le cuivre et le fer. » [56]

On connaissait aussi dans ces régions l'art du tréfilage [57] : au moyen d'une filière à étirer, perforée d'une série de trous de diamètre différent, on fabriquait du fil, dont les Noirs s'ornaient les bras et les jambes, comme des sortes de bracelets [58]. Afin de rendre le cuivre plus facile à travailler, on l'alliait à de l'étain [59] ou du plomb *(mutobvu)* [60]. Bien que l'étain circulât dans la région, sous forme de lingots appelés *pon-*

53. Alvaro Velho, *Roteiro da Viagem de Vasco da Gama,* Agência Geral do Ultramar, Lisbonne, 1960, pp. 17-19.
54. João dos Santos, *Ethiopia Oriental,* liv. II, cap. VIII ; António Gomes, « Viagem que fez... » (1648), *Studia* (3), 1959, p. 203 ; Manoel Barretto « Supplemento da Informação do Estado e Conquista dos Rios de Cuama » (1667), *in RSEA,* vol. III, p. 499.
55. Th. Bent, *op. cit.,* p. 218.
56. João Julião da Silva, *Memoria sobre Sofala* (1844), AHU, Diversos de Moçambique, Caixa 1, Doc. Imp. n° 196.
57. António Gomes, *art. cit., in op. cit.,* p. 196.
58. C. Louis Thompson donne une description très poussée de l'art du tréfilage chez les Balemba. *Cf.* C. Louis Thompson, « The Balemba of Southern Rhodesia », *NADA* (19), 1942, p. 82. Sur le tréfilage en Afrique en général, *cf.* K. G. Lindblom, *Wiredrawing in Africa,* Stockholm, 1939.
59. S. X. Botelho, *Memoria estatistica...,* Lisbonne, 1835, p. 190.
60. António Gomes, *art. cit., in op. cit.,* p. 196 ; H. A. Stayt, *The Bavenda,* Londres, 1931, p. 65 (Gomes appelle bien le plomb *motôue,* mais le confond avec l'étain).

dos [61], les Portugais importaient les deux métaux de l'Inde pour les vendre aux Noirs [62].

Grâce aux indications fournies par l'archéologie, on a pu dater le début de l'extraction des métaux non ferreux sur le plateau. Summers estime que l'on a commencé à exploiter les mines d'or dès 600 apr. J.-C. [63]. Notons qu'en 956, le géographe arabe Maçoudi parlant de Sofala en faisait déjà le « pays de l'or » [64].

C'est Manoel Barretto qui donne, en 1667, la meilleure description de l'extraction de l'or :

> « On tire de l'or des cours d'eau toute l'année, mais en plus grande quantité à la saison des pluies, et vers la fin, au moment où baisse le niveau des eaux. L'or [des mines] de Manica s'extrait également toute l'année ; mais au Mocaranga, ce n'est que pendant les trois mois dits du *crimo* [65] : août, septembre, octobre ; car, aussitôt la récolte terminée, il commence à pleuvoir assez pour permettre aux mineurs de laver ou de tamiser l'or. Dès novembre, en raison des intempéries, les *marondos*, c'est-à-dire les puits et les creux d'où l'on extrait l'or, sont inondés, et le travail doit s'arrêter. Souvent, le *marondo* ne donne pas grand-chose, parfois mille, deux mille ou trois mille *pastas* [66]. Voici comment l'on procède : là où il a été décidé d'ouvrir des *marondos*, accourent de nombreux Noirs avec leurs femmes et leurs enfants ; chaque chef de village va de son côté avec ses gens et commence à ouvrir son *marondo* en forme de puits ; le diamètre de l'ouverture correspond plus ou moins à la taille d'un homme étendu ; ils creusent des degrés pour monter et descendre le long des parois du puits ; des Noirs s'y tiennent, qui se passent de main en main la *mataca*, c'est-à-dire la terre, que ceux qui creusent leur donnent dans des *pandes*, ou coupes de bois. La première *mataca* ne renferme que peu d'or ; ils reconnaissent la *mataca* d'or (ou la pierre d'or, comme c'est souvent le cas), et lorsqu'ils la trouvent, ils ne la lâchent pas avant qu'elle ne soit épuisée, la suivant partout sous la terre. Il peut arriver qu'on crève une poche d'eau, si abondante qu'elle noie la mine, empêchant l'extraction de

61. João dos Santos, *Ethiopia Oriental*, liv. II, cap. VIII.
62. Francisco de Brito, lettre de Sofala du 8 août 1519, *in DPMAC*, vol. VI, p. 12 ; António Gomes, *art. cit., in loc. cit.*, p. 196 ; H. A. Stayt, *op. cit., loc. cit.*
63. R. Summers, *Ancient Mining in Rhodesia*, Salisbury, 1969, p. 135.
64. Maçoudi, *Les prairies d'or*, trad. de C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, Paris, 1861-1877, t. II, p. 6.
65. *Chirimo*, la saison sèche (Posselt) ou le printemps (Hannan, *Standard Shona Dictionary*). Selon Posselt, on distingue trois saisons : *zhiszha*, la saison humide, *chando*, la saison du froid, et *chirimo*, la saison sèche. *Cf.* F. W. T. Posselt, *Fact and Fiction*, Bulawayo, 1935, p. 105.
66. Une *pasta* = 425 gr.

> *mataca*, et à plus forte raison de la pierre d'or, qu'il faut briser avec de solides leviers. Certains de ces *marondos*, où pourtant l'or abonde, sont abandonnés faute de machines pour pomper l'eau. Dans cette terre ou cette pierre d'or extraite, ils trouvent des fragments ou des éclats d'or de grandes dimensions, et la *mataca* qui y est collée est très parfumée et très saine. On réduit la pierre en poudre, qu'on lave avec la *mataca* d'or dans les cours d'eau jusqu'à ce que, l'eau ayant emporté tout ce qui est terre ou pierre pilée, il ne reste au fond de la coupe que l'or, qui est plus lourd, sous forme de gravier ou de sable très fin et scintillant. » [67]

Partout, la nappe phréatique constitue l'obstacle majeur à l'exploitation complète de la mine. Les techniques sont, on le voit, très primitives, et la main-d'œuvre est en grande partie fournie par les femmes [68]. Quant aux outils ils paraissent aux Portugais « ... si dérisoires, qu'il ne s'agit guère que d'une petite houe, tout au plus disposent-ils d'un levier ou d'une pioche...» [69]. Lors du lavage, la moitié de l'or se perdait [70]. Les éboulements étaient fréquents, car on creusait des galeries reliant plusieurs puits entre eux. Ces accidents coûtaient la vie à de nombreux Noirs [71]. On peut se faire une idée du rendement d'après Monclaro, qui évalue en 1569 la production journalière d'un mineur à un cruzado ou un cruzado et demi, soit de 3,58 à 5,37 grammes d'or [72].

Du temps des Arabes, et même encore au début du XVIe siècle, les Noirs vendaient leur or sans exiger qu'il fût pesé [73]. Mais à force de voir les Portugais employer des balances importées [74], ils furent amenés à en fabriquer à leur tour : elles étaient en cuivre ou en fer, avec des poids en forme de pierres graduées. Les poids s'échelonnaient du *dogado* = 6 oitavas = 0,0216 gramme, à l'*inhamusira* = 6 grains =

67. Manoel Barretto, « Informação do Estado e Conquista dos rios de Cuama » (1667), *in RSEA*, vol. III, pp. 458-459.
68. Le fait est confirmé par les squelettes qu'ont trouvés les archéologues dans les mines anciennes. *Cf.* J. F. Schofield, « The Ancient Workings of South East Africa », *NADA* (3), 1925, p. 6.
69. Francisco de Mello e Castro, « Rios de Senna, sua descripção... » (1750), *in Annaes do Conselho Ultramarino* (parte não oficial), série II, 1859-1861, Lisbonne, 1867, p. 114.
70. Anon., *Descripção dos rios de Cuama* (1863), ms. Bibl. d'Ajuda, Lisbonne, Codex 51-VII-44, f. 479 r.
71. *Id., loc. cit.*, et P^e^ Monclaro, « Relação... » (1569), *in RSEA*, vol. III, p. 184.
72. P^e^ Monclaro, « Relação... » (1569), *in RSEA*, vol. III, p. 184. Un cruzado = 3,58 g d'or ; *cf.* V. M. Godinho, *L'économie de l'empire portugais aux* XVe et XVIe siècles, Paris, 1969, p. 271, n. 1.
73. [Duarte Barbosa] « Descripção da situação, costumes e produtos de alguns lugares de Africa » (c. 1518), *in DPMAC*, vol. V, p. 356.
74. *Cf.* doc. daté de Sofala, du 25 mars 1507, *in DPMAC*, vol. II, p. 203, et Francisco de Sousa, *O Oriente Conquistado*, Lisbonne, 1710, p. 836 (« ...os mercadores dos rios de Cuama trazerem... balanças para pezarem o ouro... »).

Légendes des illustrations en hors-texte

Ci-contre : Gravure du Grand Roy Mono-motapa, de P. Bertrand, Paris, c. 1631 (*Photo : Bibliothèque nationale*). Il est probable que ce pseudo-portrait représente l'empereur Mavura, 1629-1652, baptisé en 1630. Voici la transcription annotée de la cartouche :

Fort Puissant et cÿ Riche en Or que d'Aucuns l'appelle l'Empereur de l'Or. Il a plusieurs Roys ces tributaires, compris sous l'Ethiopie Inferieure, desquels les Enfants sont Eleuez dans son palais, pour contenir les Peres dans son Obbeissance [1]. Son royaume est de tres grande Estendüe — ayänt de circuit pres de 800 lieues [2]. Il soutient de fortes Guerres contre le Préte Jan, Empereur des Abyssins [3]. Il fait sa Cour à Zimboaé ou il entretien pour sa Garde Ordinaire des femmes [4] et 200 Chiens, Grands et furieux [5]. La Relation de l'année 1631 [6] nous apprend que ce Roy Mono-mötapa cestoit fait baptiser avec toutte sa Cour, par les RR Pères Jesuites [7], ce Monarque n'est servi qu'a Genoux [8], il y a en ce royaume des femmes, qui vont à la Guerre [9] et rendent aussy bons Service que les hommes, dans ces Armées, il y a grands nombre d'Elephans, force Abbondances de Sucre, plusieurs Mines d'Or. Ces peuples sont Noirs, Vaillans et cÿ dispos qu'ils Surpassent à la Coursse, les plus Viste Cheuaux ; les Idolatres, Sorciers, Adulteres et larrons, ÿ sont Rigoureusement Punis [10].
A Paris chez P. Bertrand, Rüe St Jacques à la Pomme d'Or proche St Severin, Avec Priuil. du Roÿ.

Carte de la région de Zumbo, de Augusto Lacerda et Luiz Ignacio, 1891 (*Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa* 10, 1891).

Empire du Monomotapa et Etats Voisins. Tiré de M. Delisle et autres Auteurs. Abbé Prévost, *Histoire générale des voyages,* Paris, 1748, t. V, p. 219. (*Bibliothèque de l'Université de Paris*).

En dépliants :

Carte de la « Zambezia » et des régions adjacentes, du Marquis de Sá de Bandeira, 2e éd., Lisbonne, 1867 (*Photo : British Museum*).

Carte du Mozambique, 1889 (*Photo : British Museum*).

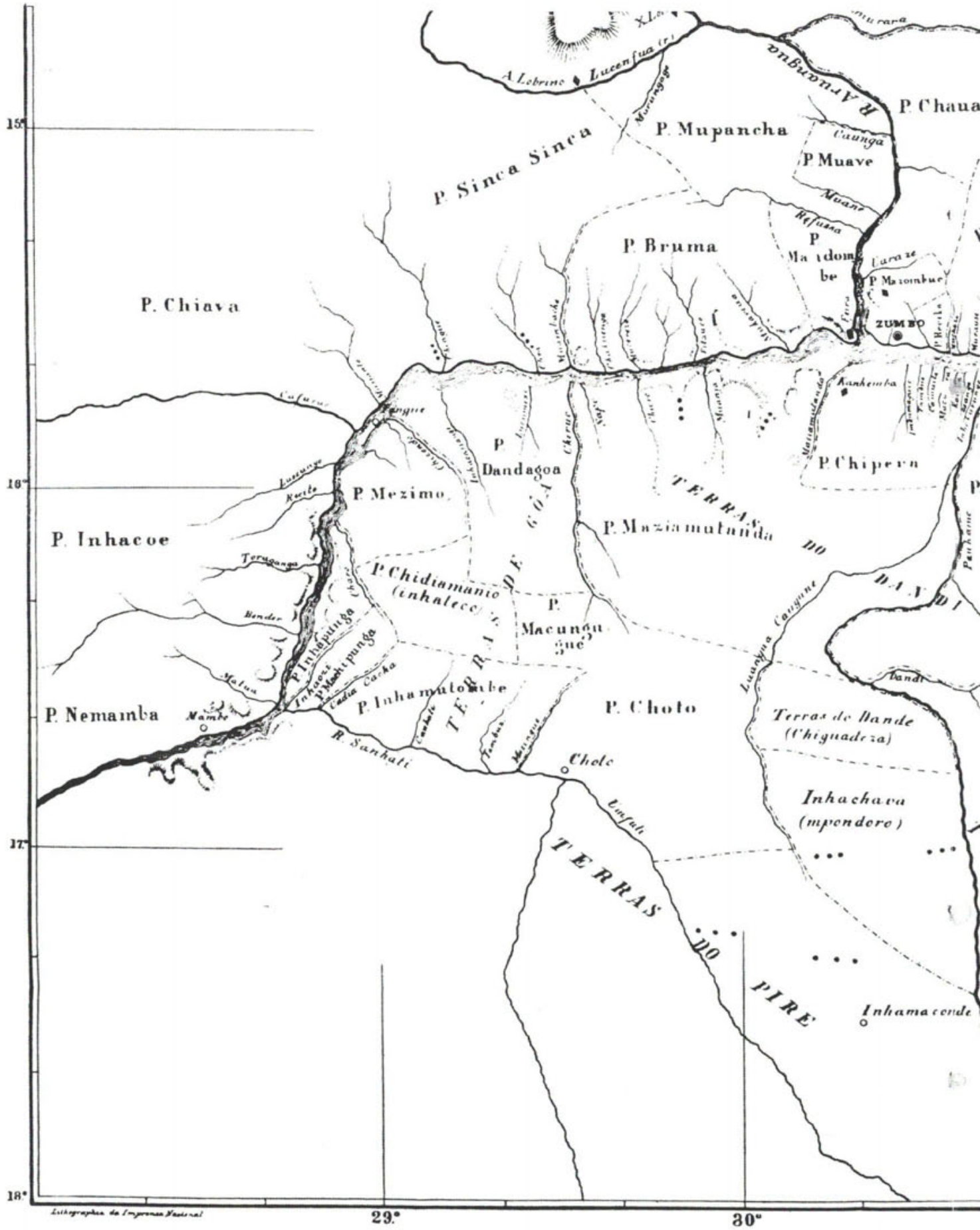
Carte manuscrite de l'Afrique orientale et de l'empire du Monomotapa, de João Teixeira Albernáz II, 1677 (*Photo : Bibliothèque nationale*).

Illustration de la couverture : Carte manuscrite de João Teixeira Albernaz II, 1677.

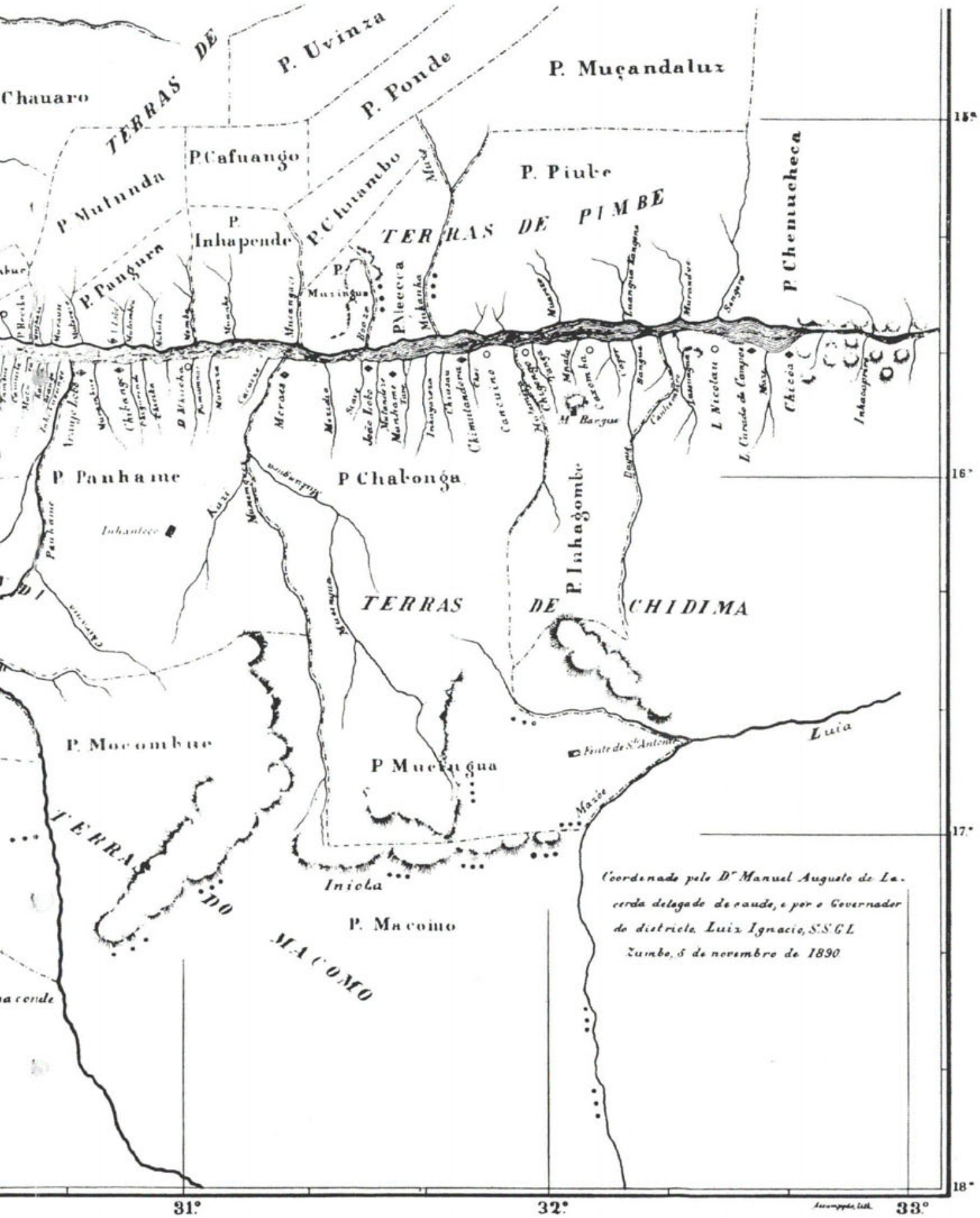
---

1. João de Barros, *Décadas da Asia,* Lisbonne, 1552, Liv. X, Cap. I.
2. *Ibid.*
3. C'est manifestement faux.
4. [Duarte Barbosa], « Descripção da situação, costumes et produtos de alguns lugares de Africa », c. 1518, *in DPMAC,* vol. V, p. 360.
5. João de Barros, *ibid.*
6. Nous n'avons pas pu retrouver cet ouvrage à la Bibliothèque nationale de Paris.
7. Il s'agit de Mavura (1629-1652), baptisé en 1629.
8. João de Barros, *ibid.*
9. Voir note 4.
10. João de Barros, *ibid.*

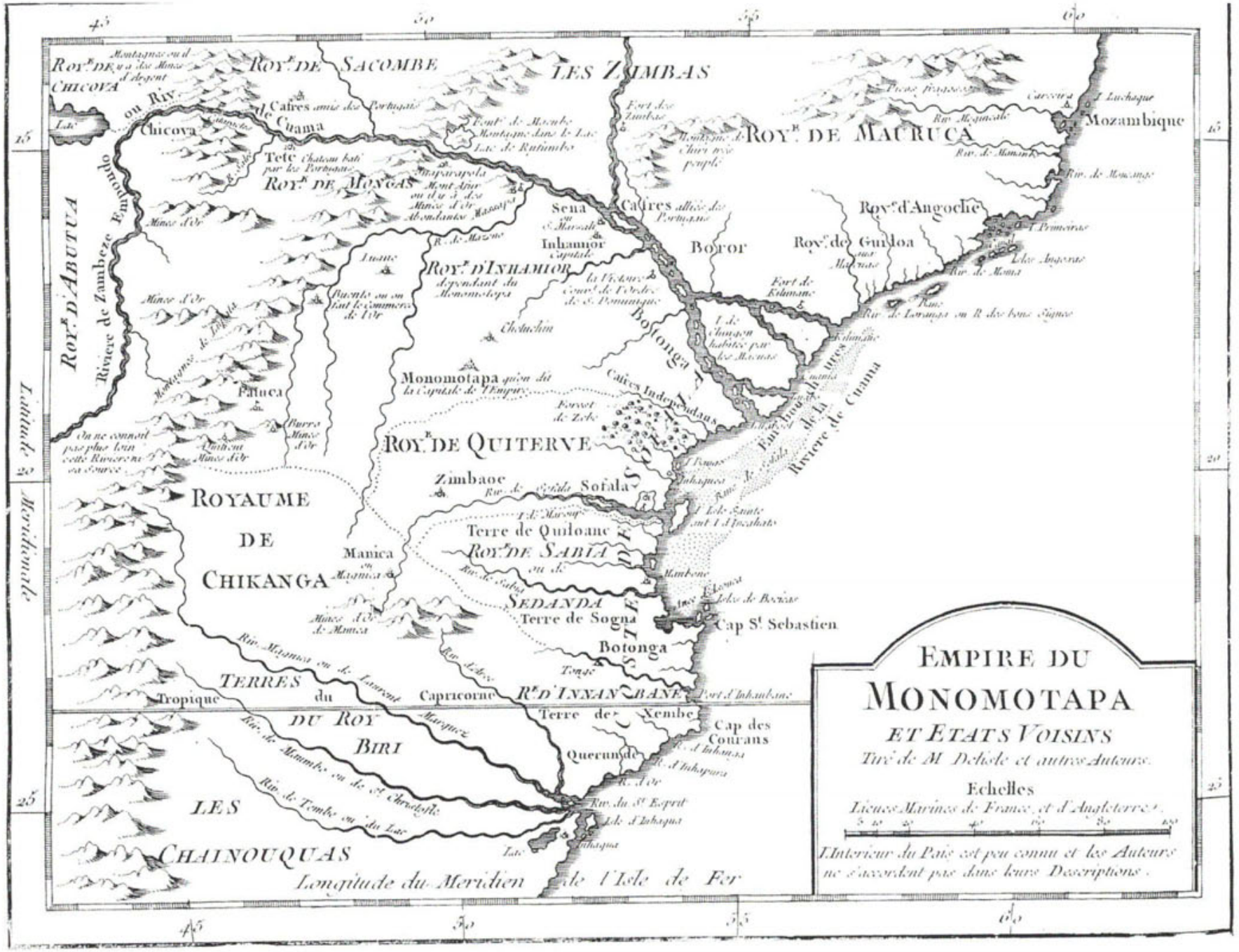
Gravure du Grand Roy Mono-motapa, de P. Bertrand, Paris, c. 1631
(Photo : Bibliothèque nationale)



Carte de la région de Zumbo, de August
(*Boletim da Sociedade de Geogr*



Augusto Lacerda et Luiz Ignacio, 1891
Geografia de Lisboa 10, 1891)



L'empire du Monomotapa et Etats voinsins. Carte extraite de l'*Histoire générale des voyages*, de l'Abbé Prévost, Paris, 1748, t. V.

0,318 gramme. On trouvait en outre le *murumo* = 3 oitavas = 0,0108 gramme et le *xivingue* = 1 oitava 1/2 = 0,0054 gramme [75].

Il semble que, dans certaines régions, on ait assisté à une véritable spécialisation du travail et de la population. Le voyageur António Fernandes rapportait en 1511 que, dans la chefferie d'Amçoçe (non identifiée, mais proche du Manica), l'extraction minière constituait l'unique ressource des habitants, qui faisaient venir les vivres de l'extérieur [76]. Un document de 1573 affirme qu'au Manica même, l'agriculture locale ne suffisait pas à nourrir les habitants, plus adonnés au commerce qu'au labour ; ils achetaient au-dehors ce qui leur manquait [77].

5. La production textile

Ce n'était pas seulement le coton que l'on tissait, mais aussi certaines écorces d'arbres [78]. L'art de filer remonte au moins au XIe siècle, comme en témoignent des disques perforés en terre cuite, trouvés dans les sites archéologiques [79]. Il fut vraisemblablement introduit dans ces régions par les Arabes. Le fuseau est appelé *khamba*, le filage *kungisa* [80], le tissage *ku ruka mucheka* [81]. En 1835, Botelho distingue trois sortes de coton : une originaire de l'Inde, une indigène et une sauvage [82].

Voici la description détaillée que donne, en 1844, João Julião da Silva du fuseau et du métier traditionnels :

> « Après avoir décortiqué le coton et l'avoir battu avec un arc, ils le tordent à l'aide d'un petit fuseau : c'est une petite planche de trois pouces où s'encastre une baguette d'une paume de long (0,22 m). Lorsque le fil est prêt, ils montent leur métier, qui n'a jamais plus d'une brasse (2,20 m) ou une brasse et demie de long : ils enfoncent dans le sol, à chaque bout, deux pieux auxquels est attachée une pièce de bois ronde, sur laquelle ils font

75. S. X. Botelho, *Memoria estatistica...*, Lisbonne, 1835, p. 189.
76. *Cf.* lettre de Gaspar Veloso (1512), *in DPMAC*, vol. III, p. 182.
77. *Cf.* Alcântara Guerreiro, « Inquérito em Moçambique no ano de 1573 », *Studia* (6), 1960, p. 14.
78. G. Liesegang (éd.), *Respostas das Questoens sobre os Cafres*, Lisbonne, p. 26 ; et F. W. T. Posselt, *Fact and Fiction*, Bulawayo, 1935, p. 103.
79. J. F. Schofield, *Primitive Pottery*, Le Cap, 1948, p. 123, et, pour la datation, *cf.* notre étude « Matériaux pour une histoire du Sud-Est africain jusqu'au XVIIIe siècle », *Annales* (*Économies, Sociétés, Civilisations*) sept./oct. 1963, p. 968.
80. H. P. Junod, « The Ethnological Situation in Portuguese East Africa », *Bantu Studies* 10, 1936, p. 301.
81. L. I. B. McAdams & R. Howman, « Notes on the Handspinning and Weaving of Cotton », *NADA* (17), 1940, p. 98.
82. S. X. Botelho, *Memoria estatistica...*, p. 200.

Histoire générale des voyages, de l'Abbé Prévost, Paris, 1748, t. V.

> passer les fils ; ensuite, ils plantent au milieu de chaque côté un pieu plus haut avec une traverse au-dessus des fils de chaîne, et avec une cordelette solide, comme nos liciers, ils prennent les fils l'un après l'autre pour passer par-dessus ou par-dessous les fils de la chaîne. Ils n'ont pas de navette, mais une petite baguette avec le fil au bout, c'est ainsi qu'ils font passer le fil d'un côté à l'autre. Ils n'ont pas non plus de peigne, il est remplacé par une règle mince, avec laquelle ils battent le fil. » [83]

Un autre texte plus ancien parle de tissus de grandes dimensions : 2,20 à 4,40 mètres de large et autant de long ; il fallait 10 à 12 jours pour fabriquer une telle pièce [84]. On trouve des gravures représentant ces métiers traditionnels dans l'étude de McAdams et Howman [85].

Le coton était cultivé surtout dans la vallée du Zambèze, notamment sur la rive orientale [86], et quelque peu aussi dans le Nord-Est du plateau. Il ne semble pas que cette culture se soit répandue sur l'intérieur du plateau, au sud de la rivière Umfuli [87].

On voit ainsi apparaître une sorte de complémentarité entre la région du bétail et de l'or (le Butua surtout) d'une part, et celle du coton (les terres maritimes) de l'autre. C'est ce qui détermine en grande partie la mise en place des échanges interrégionaux et, partant, la structuration des pouvoirs politiques africains. Les Portugais se serviront de ces relations établies, les renforçant ou les transformant au gré de leur stratégie commerciale, afin d'en tirer tout le bénéfice possible. Ils n'y réussiront que trop bien, c'est ce qui provoquera l'intervention de Changamira II.

83. João Julião da Silva, *Memoria sobre Sofala* (1844), AHU, Diversos de Moçambique, Caixa 1, Doc. Imp. n° 196.
84. Anon., « Descripção do Imperio Moanamotapa... » (1794), *in MDDPTMN*, p. 224.
85. *Op. cit.*, p. 99.
86. António Gomes, *art. cit., in op. cit.*, pp. 203 et 222.
87. Thomas Baines, *Northern Goldfields Diaries*, éd. J.P.R. Wallis, Londres, 1946, p. 144.

CHAPITRE VI

L'organisation sociale, politique, fiscale

1. L'organisation sociale et politique

Comme chez la plupart des peuples bantu, l'espace est politiquement contrôlé, sur le plateau, au moyen d'une structure sur trois plans : le village — *musha* [1] — placé sous la responsabilité du *mukuru* [2] ou *mwenemusha* [3] ; la ville où siège le chef de province ou de circonscription, on l'appelle *muzinda* [4] — « cour du chef » [5] — et celui qui y exerce son autorité *Fumo* ou *Encosse* [6] *(Nkosi),* parfois *Muchinda* — « prince », *Mwanamambo* — « fils du roi », ou *Muenenhico* — « maître du pays » [7] — ; enfin le *Zimbaué* [8] résidence du roi ou de l' « empereur », le *Mambo* [9], dont le titre dynastique apparaît, nous l'avons vu,

1. Cf. J. F. Holleman, « Some Shona Tribes of Southern Rhodesia », in E. Colson et et M. Gluckman, *Seven Tribes of Central Africa,* Manchester, 1959, p. 358. António Gomes (1648) donne *incube* (*sic*) pour « village », *cf.* A. Gomes, « Viagem que fez... », *Studia,* (3), 1959, p. 204. Le mot correspond en réalité à *ncumbe* = *ngumba,* « maison ». *Cf.* « Relação das Terras da Coroa » (1760), *in MDDPTMN,* p. 180, et M. Hannan. *Standard Shona Dictionary.*
2. Francisco de Sousa, *O Oriente Conquistado,* Lisbonne, 1710, vol. I, p. 843. Selon Hannan, *Mukuru* signifie « ancien, personnage important », *cf.* M. Hannan, *op. cit.*
3. A. M. Pacheco, « Voyage de Tete à Zumbo » (1861-1862), *in* Paul Guyot, *op. cit.,* p. 265. *Mwene* = maître, *cf.* M. Hannan, *op. cit.*
4. F. de Sousa, *op. cit.,* p. 843.
5. M. Hannan, *op. cit.*
6. António Gomes (1648), *op. cit.,* p. 193 et p. 204. Ces deux mots ne sont employés que dans la vallée du Zambèze, pour désigner le chef, on emploie aujourd'hui sur le plateau *ishe ; cf.* J. F. Holleman ; *op. cit., loc. cit. Encosse* correspond au mot *nkosi,* signifiant « chef » en zulu et en xhosa. On le trouve sur toute la côte d'Afrique du Sud-Est, de la rivière Kei jusqu'à la baie de Lourenço Marques, alors que du Zambèze jusque-là le terme général est *Fumo.*
7. A. M. Pacheco, *op. cit.,* pp. 261 et 263 : *nhico* ou *nyika* signifie « pays », *cf.* M. Hannan, *op. cit.*
8. João de Barros, *Décadas da Asia,* déc. I, liv. X, cap. I (« Symbaoé que acerca delles quer dizer corte » — « Zimbaué qui, chez eux, veut dire cour »). V. J. Courtois (*Diccionário Cafre-Tetense-Portuguez,* Coimbra, 1900) traduit *Dzimbaf'ue* par « ville du chef ».
9. João dos Santos, *Ethiopia Oriental,* lib. II, cap. XV, Hannan traduit *Mambo* par « roi au chef suprême ».

depuis le XVe siècle, tantôt sous la forme *Mwenemutapwa,* tantôt sous celle de *Mwanamutapwa.*

Le village groupe les membres d'une seule famille, ou de plusieurs familles ayant un ancêtre commun, le *muri.* Chaque famille, occupant une partie du village *(mana),* est placée sous l'autorité de son chef naturel, lui-même responsable devant celui de tout le village [10].

Les textes anciens ne donnent pratiquement pas d'indication sur les liens de parenté et la filiation. Seul un document de la fin du XVIIIe siècle affirme que les enfants appartiennent à leur grand-père maternel [11], ce qui dénoterait l'existence d'une filiation matrilinéaire, conforme d'ailleurs aux constatations des ethnographes dans la vallée du Zambèze de nos jours [12]. Il y est cependant ajouté que le père peut « acheter » ses droits sur ses enfants, en remettant six pagnes à son beau-père [13].

Les habitations sont toutes construites sur le même modèle, depuis celle du roi jusqu'à la plus humble paillote [14]. Voici comment les avait décrites João de Barros en 1552 :

> « ... elles sont généralement en bois, de forme conique : une quantité de pièces de bois attachées à un pieu, comme celui d'une tente, le tout recouvert de branches, de glaise et de chaume, ou de tout autre matériau, ne laissant pas passer l'eau. Il y a ici de ces maisons, faites de morceaux de bois aussi gros et aussi hauts qu'un grand mât, et c'est à leur taille que se mesure le prestige du propriétaire. » [15]

Le village étant, donc, l'unité de base de la société karanga, comment s'articulent ses rapports avec les provinces d'abord, puis avec le pouvoir central ? Les témoins ne sont pas d'accord quant à la façon dont est pourvu le poste de chef de province. Si Francisco de Sousa, s'appuyant sur la relation perdue de Júlio César, qui visita la capitale du Monomotapa en 1620, affirme avec António Gomes (1648) que les chefs de circonscription étaient élus par les chefs de village [16], A. M. Pacheco, écrivant bien plus tard (1861-1862), déclare que les chefs de province sont des parents ou des proches du Muanamotapua :

10. F. W. T. Posselt, *Fact and Fiction,* Bulawayo, 1935, p. 49.
11. Anon., « Descripção do Imperio Moanamotapa... » (1794), *in MDDPTM,* p. 225.
12. F. W. T. Posselt ; *op. cit.,* p. 132.
13. Anon., « Descripção do Imperio do Moanamotapa... » (1794), *in op. cit., loc. cit.*
14. Ignacio Caetano Xavier, « Notícias dos Domínios Portugueses na Costa da Africa Oriental » (1758), *in* A. A. Andrade, *Relações de Moçambique Setecentista,* Lisbonne, 1955, p. 146.
15. João de Barros, *op. cit., loc. cit.*
16. Francisco de Sousa, *op. cit.,* p. 483 (« Chacun des *Mocuros* est le maître de son village, et tous ensemble ils élisent un Consul, qui préside le Sénat dans la Métropole, ou *Muzinda.* »). *Cf.* aussi António Gomes, *op. cit.,* p. 204.

> « Ces princes reçoivent le titre de *mambos* et sont aussi appelés *muenenhicos,* mot qui signifie ' seigneur de terre ', parce que, descendants des frères et compagnons de Mutota qu'ils aidèrent à conquérir ce territoire, celui-ci, en récompense, leur donna la jouissance perpétuelle des districts avec droit de succession. » [17]

Pour tardif qu'il soit, le témoignage de Pacheco doit se rapporter à la situation lors de la création de l'empire, tandis que celui de Sousa serait plutôt le reflet de l'émiettement de l'autorité centrale, déclinant au XVIIe siècle. Pourtant, l'image d'une féodalité héréditaire qu'évoque Pacheco n'est point confirmée par un témoin du dernier quart du XVIe siècle : Vasco Fernandes Homem. A cette époque, l'emprise centralisatrice de la monarchie semble toujours fort bien assurée, et il n'est pas question de « jouissance perpétuelle [...] avec droits de succession » :

> « ... toutes les mines qui se trouvent chez les Noirs [...] sont contrôlées par des Noirs vassaux du Monomotapa, comparables à ce que sont au Portugal le duc de Bragance, le duc d'Aveiro, le marquis de Vila Real, et autres seigneurs ; mais leurs droits ne sont pas aussi stables, car suivant son bon plaisir, le Monomotapa prend aux uns et donne aux autres... » [18].

Ce texte prouve clairement qu'à la fin du XVIe siècle, le Monomotapa exerçait encore une autorité bien plus absolutiste que ne paraît l'indiquer Pacheco, en nous donnant l'image d'un féodalisme décentralisé.

Selon Bocarro (1635), les chefs vassaux du Monomotapa résidaient pour la plupart dans la capitale, mais pas tous :

> « ... tous les seigneurs de ses royaumes sont là, sauf ceux qui ont titre de roi *(os reis de título)*, car ces derniers, bien que vassaux du Monomotapa et lui payant tribut, ne se rendent jamais à sa cour, ils ne sortent pas de leurs royaumes » [19].

Les chefs avaient coutume d'envoyer leurs filles à l'empereur, en guise de tribut [20], ce qui ne pouvait que renforcer les liens entre la capitale et les provinces :

Le missionnaire Júlio César décrivit la capitale, telle qu'il la vit lors de sa visite en 1620. Selon son témoignage, reproduit par Francisco

17. A. M. Pacheco, *op. cit.*, p. 263.
18. Document de Vasco Fernandes Homem (1576-1577) publié par Rosalina Silva Cunha et Alice Estorninho, « Vasco Fernandes Homem e a expedição ao Monomotapa », *in Actas do Congresso Internacional de História dos Descobrimentos,* Lisbonne, 1961, vol. V, pt. I, p. 100.
19. António Bocarro, « Década XIII », *in RSEA,* vol. III, p. 266.
20. Lettre du Monomotapa à D. Nuno Álvarez Pereira, juin 1650, *in MDDPTMN*, p. 108.

de Sousa (1710), le site avait une lieue (6 179 m [21]) de tour, et les huttes se dressaient à un jet de pierre les unes des autres. L'empereur possédait neuf enceintes *(compounds)*, sans compter les huttes de ses femmes, or il en avait plus de mille, « et des enfants comme des mouches » [22]. Selon le missionnaire Mauriz Thomann (1788), le palais du Monomotapa ne se distinguait guère des autres habitations, sauf qu'il était « plus spacieux et plus beau » [23]. Déjà, au XVIe siècle, Barros écrivait à propos du potentat :

> « ... il ne vit pas dans un grand apparat, n'est pas entouré d'objets ou de meubles luxueux ; le plus grand ornement de sa maison, ce sont des panneaux de coton de la taille d'une de nos tentures, et qui peuvent valoir entre 20 et 50 cruzados » [24] — autrement dit 71 à 179 grammes d'or — [25].

Le roi était assisté, dans l'administration de son royaume, par neuf fonctionnaires principaux, auxquels étaient attribués des titres correspondant à leurs fonctions. António Bocarro (1635) en donne la liste : *Ningomoxa*, « gouverneur des royaumes » ; *Mocomoaxa*, capitaine général ; *Ambuya*, chef de la maison du roi *(mordomo mor)* ; *Inhantovo*, chef de la musique ; *Nurucao*, capitaine général de l'avant-garde de l'armée ; *Bucurume*, « le bras droit du roi » ; *Maguende*, sorcier en chef ; *Netambe*, apothicaire du roi ; *Nehonho*, portier en chef. Tous ces hauts personnages possédaient des terres et avaient des vassaux [26]. Au XVIIIe siècle, il est en outre question d'un trésorier, qui porte le titre de *Nenzou* [27].

Parmi les femmes du roi, il y en avait également neuf qui étaient

21. *Encyclopédia Luso-Brasileira.*
22. F. de Sousa, *op. cit.*, p. 837.
23. Mauriz Thomann, *Reise und Lebensbeschreibung*, Augsburg, 1788, p. 111.
24. João de Barros, *Décadas da Asia*, déc. I, liv. X, cap. I. Cette description tranche, par sa sobriété, à côté de celle, très fantaisiste, du Français Vincent Le Blanc (1648) : « Le palais du roi est grand et fort logeable, flanqué de tours au dehors, et au dedans pavé de toiles de coton de diverses couleurs tissuës d'or : le plancher richement couvert de lames d'or, taillées à figures, avec de grands chandeliers d'yvoire soustenus à des chaînes d'argent, les sièges enrichis de feuillage d'or, avec des couleurs et esmaux transparents fort bien appliquez, et quatre principales portes richement estoffées et gardées par ceux qu'ils appellent Sequender. Sa maison est servie d'un grand nombre d'officiers en fort bon ordre, et qui le servent avec grand silence. Quand il est à table, on n'entend pas un seul mot, n'y le moindre bruit : Sa vaisselle est de pourcelaine, toute garnie et environnée de branches d'or en forme de corail... » *Cf.* Vincent Le Blanc, *Voyages fameux...*, Paris, 1648, 2e partie, chap. VI, p. 71. L'auteur se nomme en réalité Pierre Bergeron. Atkinson écrit à propos de cet ouvrage que « ... même aujourd'hui l'histoire vaut la peine d'être lue, comme un compendium de toutes les formes connues de l'exagération et de la mauvaise foi ». *Cf.* G. Atkinson, *The Extraordinary Voyage in French Literature before 1700*, Paris, 1922, p. 30.
25. V. M. Godinho, *op. cit., loc. cit.*
26. António Bocarro, « Década XIII », *in RSEA*, vol. III, pp. 267-268.
27. António Pinto de Miranda « Memórias de Africa » (c. 1766), *in* A. A. Andrade, *Relações de Moçambique Setecentista*, Lisbonne, 1955, p. 307.

considérées comme ses femmes principales, et trois d'entre elles exerçaient d'importantes fonctions : la première, *Mazarira*, toujours une des sœurs du roi, portait le titre de « mère des Portugais » et se chargeait de lui présenter leurs requêtes ; la seconde, *Inhahanda*, intercédait pour les Arabes ; la troisième, *Nabuiza*, était sa véritable épouse. Quant aux autres, sans fonctions précises, on les nommait *Navemba, Nemangore, Nizingoapangi, Nemangoro, Nessanhi* et *Necharunda*. Toutes avaient des terres et des vassaux [28].

Plus bas dans l'échelle sociale, on trouve des agents subalternes du pouvoir royal, plus nombreux : les *mutumes* et les *infices*. Les premiers, appelés par les Portugais « ambassadeurs » ont un rôle de messagers [29]. Le roi du Quiteve et l'empereur du Monomotapa les envoient percevoir la *curva* ou tribut, que paient les Portugais de Sofala ou de Sena. Au Quiteve, ils sont au nombre de quatre, tous chefs ou fils du roi : le premier représente la personne royale et jouit, auprès des Noirs, d'un prestige égal à celui du monarque ; le second représente sa bouche ; le troisième ses yeux et le quatrième ses oreilles [30]. Ces curieuses dispositions correspondent sans doute à un contrôle mutuel, garantie d'honnêteté.

Les *infices*, que João dos Santos signale au Quiteve aussi bien qu'au Monomotapa, constituent la garde personnelle du monarque, chargée d'appliquer la justice royale dans la capitale. L'auteur portugais a vu en eux des « bourreaux sanguinaires » *(algozes carniceiros)*, réclamant sans cesse de nouvelles victimes. Au Quiteve, on en comptait entre 200 et 300.

Le Monomotapa juge les affaires le jour même (il n'y a pas de prisons, note Barros), en se fondant sur l'audition de témoins. S'il n'y en a pas, l'accusé est soumis, de même que dans la plupart des sociétés bantu, à l'ordalie, c'est-à-dire qu'on lui fait avaler un breuvage appelé *mavi* ou *muave*, fait de l'écorce d'un certain arbre, réduite en poudre et délayée dans de l'eau : s'il ne le restitue pas immédiatement, il est tenu pour innocent, si son estomac ne le supporte pas, alors il est condamné [31]. Avec le déclin de l'autorité politique du Monomotapa, aux XVIIe et XVIIIe siècles, il semble que l'on ait fait de moins en moins appel à la justice du roi et de plus en plus à l'ordalie, qui « tue une infinité de gens », comme le déplore Barretto en 1667 [32].

28. António Bocarro, *op. cit.*, p. 268.
29. P^e^ Monclaro, « Relação... » (1569), *in RSEA*, vol. III, p. 187.
30. João dos Santos, *Ethiopia Oriental*, Evora, 1609, liv. I, cap. XVIII et liv. II, cap. IX.
31. João de Barros, *Décadas da Asia*, déc. I, liv. X, cap. I ; Manoel Barretto, « Informação do Estado e Conquista dos Rios de Cuama » (1667), *in RSEA*, vol. III, p. 460 ; Francisco de Sousa, *O Oriente Conquistado*, Lisbonne, 1710, vol. II, p. 843 ; Anon., « Descripção do Império do Moanamotapa... » (1794), *in MDDPTMN*, p. 225.
32. Manoel Barretto, « Informação... », *in op. cit., loc. cit.*

Pour exercer une sorte de contrôle administratif, et pour s'assurer de la soumission de ses vassaux, le Monomotapa mandait une fois l'an des émissaires à travers tout son empire, porteurs d'un peu de feu venu de lui : sur leur passage, on devait éteindre tous les feux, puis les rallumer à celui-là. Si un village se refusait à accomplir cette formalité, l'armée était envoyée le ramener à de meilleurs sentiments [33].

Selon une source du début du XVIe siècle — mais c'est le seul auteur à en parler —, cette armée comprenait 5 à 6 000 femmes-soldats, les célèbres amazones du Monomotapa [34]. En cas de guerre, dit João de Barros (1552), le butin est entièrement partagé entre les guerriers, les capitaines et l'empereur. Chacun doit emporter son ravitaillement pour la campagne, « bien que le Monomotapa fasse toujours provision de quelques bovins de son propre troupeau » [35]. Dans ces conditions, note Monclaro en 1569, une expédition ne pouvait guère durer plus de trois jours ; comme en outre, on ne disposait pas de chevaux, ainsi que l'a noté Barros, l'armée n'avait qu'un rayon d'action très limité [36]. En ce qui concerne les effectifs, les estimations varient : un témoin de 1576 affirme que le Monomotapa pouvait « facilement » mettre 100 000 hommes sur le pied de guerre ; en temps ordinaire, il aurait entretenu une armée de métier de 30 000 guerriers [37]. Ces chiffres sont probablement exagérés. Une source tardive, de la fin du XVIIIe siècle, alors que le Monomotapa était en pleine décadence, parle de 3 000 hommes à peine [38].

Dès le premier tiers du XVIIe siècle, on a constaté que les Noirs possédaient des armes à feu. « La plupart des Noirs importants dans ces régions — dit Bocarro (1635) — ont plus de fusils que le capitaine de la factorerie portugaise. » [39] Il ne semble pourtant pas que le commerce des fusils ait été très développé dans la vallée du Zambèze avant le XIXe siècle. Carlos Wiese notait, à la fin de celui-ci, que les *zezuru,* peuple de cette région, savaient fabriquer eux-mêmes leur poudre [40].

33. [Duarte Barbosa], « Descripção da situação, costumes e produtos de alguns lugares de Africa » (c. 1518), *in DPMAC,* vol. V, p. 362.
34. *Id., op. cit.,* p. 361.
35. João de Barros, déc. I, liv. X, cap. I.
36. P[e] Monclaro, « Relação... », *in RSEA,* vol. III, p. 180.
37. Vasco Fernandes Homem à Luys da Sylva, 15 février 1576, *in* E. Axelson, *South East Africa, 1488-1530* Londres, 1940, p. 274.
38. Anon., « Descripção do Império do Moanamotapa... » (1749), *in MDDPTMN,* p. 223.
39. António Bocarro, « Década XIII », *in RSEA,* vol. III, p. 299.
40. Carlos Wiese, « Expedição Portuguesa a Mpesene », *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa,* 10e série, 1891, p. 255.

2. Les institutions de la royauté sacrée

En principe, la succession au trône du Monomotapa est assurée par ordre de primogéniture [41]. Un texte de 1794 rapporte que, jadis, les Monomotapas tuaient tous leurs fils, sauf celui qui était destiné à leur succéder ; mais un beau jour, l'un d'eux décida d'abandonner cette coutume, et ses successeurs en firent autant [42]. D'autres sources font cependant état d'un mode de succession colatérale sur les terres maritimes au XVIIIe siècle [43] et sur le plateau de nos jours [44].

A. M. Pacheco, qui traversa en 1861-1862 le Chedima (tout ce qui restait alors du Monomotapa), a noté que l'on ne faisait appel à la succession collatérale que faute de possibilité de succession par primogéniture [45]. L'évolution observée peut sans doute être attribuée au déclin de l'empire, pendant le XVIIIe et le XIXe siècle, et au désordre qui ne faisait que croître.

Les troubles qui se répandirent tout au long de cette période expliqueraient-ils le peu de cas que l'on faisait des règles ancestrales ? Au Chedima, selon Pacheco, deux familles prétendaient au pouvoir, et chaque succession était l'enjeu d'une « lutte acharnée ». De même, au Quiteve [46] et au Barué [47], on voit des factions rivales s'affronter à chaque occasion.

De même que dans de nombreuses sociétés bantu, le début et la fin de chaque règne s'accompagnent de rites extraordinaires : les premiers doivent placer le roi nettement au-dessus de la condition ordinaire des autres membres de la société, les seconds le privent brutalement de sa fonction sacrale, lorsque, l'âge venant, ses forces déclinent. Il s'agit ainsi de séparer l'institution de la royauté des passions

41. P[e] Monclaro, « Relação... » (1569), *in RSEA*, vol. III, p. 179.
42. Anon., Descripção do Império do Moanamotapa » (1794), *in MDDPTMN*, p. 222.
43. Gerhard Liesegang, *Resposta das Questoens sobre os Cafres*, Lisbonne, 1966, p. 20 (« ... falecendo qualquer Rey, Principe, ou vassalo, lhe sucede na herança e dignidade o Irmão mais proximo e não os filhos... »).
44. Charles Bullock, *Mashonaland Laws and Customs* Salisbury, 1913 (« Mashonaland law of succession to chieftainship *ku gara wushe* differs from that of inheritance generally in that with very few exceptions primogeniture does not govern it. The chieftainship goes from elder to younger (brothers) until all males of the family have held it, then returns to the son of the first chief »).
45. A. M. Pacheco, « Voyage de Tete a Zumbo », *in* Paul Guyot, *op. cit.*, p. 260.
46. S. X. Botelho, *Memoria estatistica...*, Lisbonne, 1835, p. 156. (« ... les prétendants accourent et, de vive force et les armes à la main, ils se disputent le trône »).
47. A. C. P. Gamito, « Memoria sobre un systema para as colonias, portuguesas *in Annaes do Conselho Ultramarino*, série I (1854-1858), Lisbonne, 1867, p. 52 (« ...Le roi mort, tous les princes de différentes dynasties, pour éloignés qu'ils soient, sont prétendants, les peuples se divisent en différents partis et se font une guerre sanglante, qui dure généralement des années... »).

et des aléas physiologiques d'une vie humaine ordinaire. Afin de briser tout le lien avec sa lignée pour devenir le représentant de la société tout entière, indifférent aux rivalités familiales, il est tenu, au moment de son intronisation, de commettre l'inceste avec une proche parente, enfreignant ainsi l'interdit le plus absolu. Plusieurs témoins confirment que la femme principale du Monomotapa est sa propre sœur [48]. Au Barué, le futur roi doit non seulement se livrer à l'inceste, mais encore le faire sur un crocodile vivant — on précise tout de même que l'animal était solidement « attaché, de manière qu'il ne puisse faire mal » [49]. Il en va de même au Manica, où il est question d'un lit dressé au-dessus d'un « reptile » *(lagarto)* attaché par le cou [50].

Il nous semble difficile de préciser le sens de la présence insolite de cette bête assez féroce, à moins que, s'ajoutant à l'interdit à enfreindre, cette redoutable épreuve n'apportât une garantie supplémentaire quant à la puissance sexuelle du prétendant, jugée indispensable au salut du royaume. Selon une tradition orale concernant la fondation de l'empire du Monomotapa, recueillie par Pacheco en 1861-1862, ce fut Matope, le premier Monomotapa, qui institua l'inceste royal en épousant sa sœur Nehanda [51]. Mais cette pratique est si largement répandue en Afrique noire qu'elle est vraisemblablement bien plus ancienne.

En raison de cette idée d'une monarchie sacrée, où il existait un lien très fort entre le microcosme que représentait le roi et le macrocosme qu'était son royaume, il fallait absolument que le corps du monarque, sa virilité, sa santé, fussent parfaits, sans quoi c'était la prospérité et le bien-être de toute la société qui se trouvaient compromis [52]. S'il se révélait qu'il était impuissant, atteint d'une maladie contagieuse, ou avait tout simplement perdu une dent, on lui infligeait aussitôt une mort violente :

> « Autrefois — dit Santos en 1609, à propos du Quiteve — les rois de ce pays avaient coutume d'avaler du poison pour se suici-

48. João dos Santos, *Ethiopia Oriental,* liv. II, cap. XV ; António Bocarro, « Década XIII », *in RSEA,* vol. III, p. 268 ; António Pinto de Miranda, « Monarchia Africana » (c. 1766), in A. A. Andrade, *Relações de Moçambique Setecentista,* Lisbonne, 1955, p. 312 ; F. W. T. Posselt, *Fact and Fiction,* Bulawayo, 1935, p. 153.
49. A. C. P. Gamito ; « Memoria sobre um systema para as colonias portuguesas », *in op. cit.,* p. 53 (« ...tornam a encerrar [le futur roi] em outra casa, onde está um crocodilo vivo, mas de forma seguro que não possa fazer damno, e sobre elle cohabita com a parenta mais proxima que tem como mãe, irmã, etc. »).
50. Anon., *Descripção Corográfica do Reino da Manica, seus custumes e leis,* s.d.n.l. (1794), Arquivo Histórico Ultramarino, Lisbonne, Moçambique, Caixa 17.
51. A. M. Pacheco, « Voyage de Tete à Zumbo », *in* Paul Guyot, *op. cit.,* p. 254.
52. Sur la royauté sacrée en Afrique, en général, *cf.* A. I. Richards, « Keeping the King Divine », *Proceedings of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland for 1968,* Londres, 1968, pp. 23-35.

> der lorsque, par accident ou naturellement, il leur arrivait d'être impuissants, atteints de quelque maladie contagieuse, quand ils perdaient leurs incisives, ce qui les rendait laids, ou encore s'ils présentaient quelque difformité ou infirmité. Pour ne pas vivre avec ces tares, ils se tuaient, car ils disaient que le roi devait être sans défaut... » [53]

C'était certes l'idéologie régnante, mais si beaucoup s'y conformaient, tels, selon Santos, le roi de Sedanda (pays des Vandau) [54] et le Monomotapa lui-même [55], certains refusaient de se plier à ces règles, comme le fit un roi de Quiteve [56], cité également par Santos. De nos jours, des ethnologues ont pu recueillir, auprès des Noirs, des souvenirs confirmant que le régicide sacré était jadis pratiqué sur le plateau. Voici ce que rapporte Posselt :

> « Chez les Barozwi, la coutume voulait que l'on étranglât le roi lorsqu'il devenait vieux ou infirme, de peur que sa déchéance physique n'eût une mauvaise influence sur la prospérité de la tribu. Il en allait de même chez les Manica et d'autres. » [57]

Wieschoff (1941) cite encore d'autres témoignages dans le même sens [58].

A la mort d'un Monomotapa, et jusqu'à l'intronisation de son successeur, le pouvoir était exercé par un personnage portant le titre de *Nevinga*, qui était mis à mort aussitôt que le nouvel empereur avait pris ses fonctions [59]. L'institution de cette régence aux perspectives peu réjouissantes finit cependant par tomber en désuétude au XVIIIe siècle, avec l'anarchie croissante et les luttes entre factions rivales, comme le rapporte un témoin de 1794 [60]. Malgré la présence de ce régent, chargé d'assurer l'ordre, l'interrègne apparaissait toujours comme une période de vacance du pouvoir, vouée au chaos, et où tout était permis. Voici ce que Pacheco a pu observer dans le Chedima et le Dande (pays situé immédiatement à l'ouest du Chedima) :

53. João dos Santos, *Ethiopia Oriental,* liv. I, cap. VII.
54. *Id.,* liv. I, cap. VI.
55. *Id.,* liv. II, cap. XVI (« ...le roi mourut en même temps que sa principale épouse, qui but elle aussi le poison, pour mourir avec son mari comme le veut leur coutume »).
56. *Id.,* liv. I, cap. VII (« Mais le Quiteve qui régnait lorsque j'étais là-bas ne voulut pas imiter en cela ses ancêtres [...], quand il lui tomba une dent de devant, il le fit annoncer dans tout le royaume [...] tous devaient ainsi savoir qu'il lui manquait une dent, et le reconnaître quand ils le verraient avec cette dent en moins... »).
57. F. W. T. Posselt, *Fact and Fiction,* Bulawayo, 1935, p. 91 et aussi p. 150.
58. H. A. Wieschoff, *The Zimbabwe-Monomotapa Culture,* Menasha, Wisconsin, 1941, pp. 96-97.
59. António Pinto de Miranda, « Monarchia Africana » (c. 1766), *in* A. A. Andrade, *Relações de Moçambique Setecentista,* Lisbonne, 1950, p. 309.
60. Anon., « Descripção do Império Moanamotapa » [1794], *in MDDPTMN,* p. 223.

> « A la mort de quelque mambo et pendant huit jours, toute la population du district, vêtue de la façon la plus indécente qu'on puisse imaginer, accourt en foule pleurer le malheur qui vient d'arriver et se livre à toutes sortes d'extravagances, tuant, insultant, dépouillant toute personne qui passe sur le territoire du défunt, jusqu'à ce qu'on ait acclamé un nouveau prince. » [61]

Il en était de même au Manica [62].

Conformément aux coutumes en vigueur dans d'autres sociétés bantu, lors de l'enterrement du roi, ses femmes et certains de ses collaborateurs se donnaient la mort [63] ou étaient exécutés par le successeur, car ils devaient servir le défunt dans l'autre monde [64].

Ces pratiques rituelles — différenciation symbolique entre règne et non-règne, solidarité des proches du roi avec sa personne jusque dans la mort — correspondent à l'idéologie de la royauté sacrée, elles expriment cette conviction que la fin d'un règne signifie l'achèvement d'un ordre, d'un monde, d'une « création » en quelque sorte, qui était le fait du roi. Le nouveau roi est censé procéder à une nouvelle « création », façonner un monde nouveau, un nouvel ordre, qui sera son œuvre, tout en reprenant le modèle exemplaire de l'ancêtre fondateur.

Nous ne savons rien des rites d'enterrement et d'intronisation des empereurs du Monomotapa. Mais João Julião da Silva, qui connut le Quiteve entre 1836 et 1847, a laissé des descriptions minutieuses concernant les rois de ce pays.

A sa mort, le roi n'est pas aussitôt enterré. Son cadavre est étendu sur une sorte de claie *(hum leite de varinhas)* et recouvert d'un pagne. Au-dessous, on dispose des récipients pour recueillir toutes les matières putrides. Les grands du royaume se tiennent dans la case et ne quittent pas des yeux le corps, de crainte que des sorciers mal intentionnés ne s'emparent de quelque fragment, qu'ils utiliseraient dans leurs manipulations magiques, « ... car ils croient qu'un membre ou un morceau de chair des rois et des princes défunts a de grands pouvoirs pour provoquer la pluie, la sécheresse, etc. » [65]. Le cadavre est ainsi gardé jusqu'à être réduit à l'état de squelette. Les récipients contenant le produit de la décomposition sont fermés, et conservés.

Pendant l'interrègne, trois personnages assument le pouvoir : un régent, dit le Tate, et deux « reines » portant les titres de Ningomanhe

61. A. M. Pacheco, « Voyage de Tete à Zumbo », *in* Paul Guyot, *op. cit.*, p. 286.
62. Anon., *Descripção Corográfica do Reino da Manica...* [1794] (« Les morts des rois et des princes sont l'occasion d'un incroyable et déplorable déchaînement laissant aux *Maniqueiros* toute liberté d'assaillir et voler tout le monde, et tout particulièrement les étrangers... »).
63. João dos Santos, *Ethiopia Oriental*, liv. II, cap. XVI (Monomotapa) ; P^e^ Monclaro, « Relação... » (1569), *in RSEA*, vol. III, p. 181 (Manica).
64. João dos Santos, *Ethiopia Oriental*, liv. I, cap. VII (Quiteve).
65. [João Julião da Silva], *Memória respectiva a Villa de Sofalla...* (1836-1847), A. H. U., Moçambique, Caixa 2, Diversos, Doc. Imp. 367/52.

et Nimaunga. Il leur appartient de désigner les candidats éventuels à la succession, qui devront se battre : le vainqueur sera roi.

Avant d'être couronné, il doit assurer les funérailles du roi défunt : le squelette, enveloppé de la peau d'un bœuf noir, accompagné d'un cortège d'hommes en armes, sera conduit jusqu'à la grotte où reposent tous les rois du Quiteve ; les femmes du trépassé portent les récipients qui renferment les matières putrides. Tous les porteurs doivent faire très attention, car le moindre faux pas dénonce son auteur comme un sorcier qui veut éliminer le propriétaire des os, et il est aussitôt mis à mort. Lorsqu'on arrive à la grotte, le squelette est déposé auprès de ceux des autres rois, ainsi que les pots ; on sacrifie les principales femmes du défunt et quelques esclaves.

Cette cérémonie accomplie, il n'y a plus de raison de différer le couronnement du roi : au jour fixé, avant l'aube, le régent fait irruption, avec les deux « reines » et d'autres grands personnages, dans la case du roi pressenti, qui « feint de dormir » :

> « Ningomanhe saisit le candidat par la tête, Nimaunga par la ceinture et Tate par les pieds. Il fait semblant de s'éveiller et leur demande ce qu'ils veulent. Ils répondent : ' Nous et le peuple vous avons choisi pour être notre Roi [...] '. Il dit : ' Je ne suis pas capable de gouverner un si grand royaume, car je suis trop jeune (il s'agit souvent d'un homme âgé) et je ne sais même pas diriger ma maison ni ma famille. ' On lui réplique ' Que le monde reconnaît ses qualités, qu'il est apte à gouverner, etc. ' » [66]

Il finit par accepter et s'assied. Les deux « reines » se mettent alors à verser lentement sur sa tête le contenu d'une cruche de bière, en même temps qu'elles invoquent en alternance tous les rois précédents, pour les prier de donner à l'élu un esprit éclairé et la sagesse nécessaire pour bien gouverner le peuple. Ensuite, le Tate le prend sur ses épaules, court jusqu'à un lac proche et y plonge trois fois avec lui. Ceci fait, on lui frotte le corps avec de la lie de bière, on l'oint d'huile et on l'habille de pagnes somptueux. Il est conduit jusqu'au trône, nommé Quitte, une sorte de tabouret posé sur une peau de lion, ces deux objets constituant les insignes de la royauté. C'est d'abord le Tate qui prend place sur le Quitte, il explique au roi, assis par terre, qu'il lui faudra gouverner le peuple avec modération et patience. Ils changent alors de place ; le Tate sera bientôt entraîné près des tambours royaux afin d'y être mis à mort ; on les lave de son sang avant d'en jouer.

Le nouveau roi devra rester enfermé dans sa case pendant sept jours, où on lui amènera successivement les deux reines et cinq autres

66. João Julião da Silva, *op. cit.*

femmes de haut rang, auxquelles il lui faudra s'unir afin d'assurer la prospérité de son règne. Il ne les reverra jamais, et elles-mêmes ne devront connaître par la suite aucun autre homme, sous peine de mort [67].

En général, celui qui monte sur le trône s'arrange pour remplacer peu à peu les conseillers de son prédécesseur par des hommes à lui, appartenant à sa génération. Lorsque ces substitutions s'opèrent avec une sage lenteur, la stabilité de l'ordre politique est préservée [68], si c'est dans la précipitation, la voie est ouverte au changement et à l'innovation. C'est bien ainsi que procéda, selon António Gomes (1648), le successeur du Monomotapa Gace Lucere, Capranzine (1627-1629) :

> « ... il écarta les anciens du gouvernement de son père, pour les remplacer par des jeunes hommes de sa génération ; ceux-ci commencèrent à influencer le roi et, entre autres choses, lui mirent en tête de tuer tous les Portugais... » [69].

Malheureusement, nous n'avons pas pu trouver d'autres exemples prouvant que l'avènement d'un nouveau règne se signalait par un désir de continuité politique, ou au contraire de rénovation.

3. **La fiscalité**

Les prestations fournies au Monomotapa par ses sujets, pour l'entretien de sa cour et le paiement des agents de son administration, sont de deux sortes : tribut et corvée.

Le premier, s'il faut en croire Barros (1552), était insignifiant :

> « On peut disposer de la terre sans lui [au Monomotapa] payer d'autre tribut que les présents qu'on lui apporte quand on a affaire à lui. » [70]
>
> « Personne — dit Santos (1609) — ne vient parler au roi ou à sa femme sans lui apporter quelque chose. Les Portugais lui apportent des vêtements, les Noirs une vache, une chèvre ou des tissus. Quand ils sont si pauvres, qu'ils n'ont rien à donner, ils lui apportent un sac de terre en guise d'hommage et une botte de paille pour couvrir sa maison. » [71]

67. *Ibid.*
68. Un bel exemple en est donné, chez les Xhosa, par le Rév. H. H. Dugmore, dans l'ouvrage du Colonel Maclean, *A Compendium of Kafir Laws and Customs*, Cape Town, 1866, rééd. Prétoria, 1968, p. 28 (« Le gouvernement d'un jeune chef est donc, en fait, celui des vieux conseillers de la tribu. Mais la position relative des deux parties change peu à peu »).
69. António Gomes, « Viagem que fez... » (1648), *Studia* (3), 1959, pp. 189-190.
70. João de Barros, déc. I, liv. X, cap. I.
71. João dos Santos, *Ethiopia Oriental*, Evora, 1609, liv. II, cap. XV.

Cette pratique de la remise de dons a bien sûr une signification plus symbolique que proprement économique, mais elle relève tout de même, au début du XVIe siècle du moins, d'un système de redistribution non équilibré, où l'on distingue ce que Sahlins appelle la « réciprocité négative » [72].

> « Tous les jours on lui [au Monomotapa] apporte de très grands présents, que lui envoient les autres rois et les seigneurs, autant qu'il convient, et ces présents traversent la ville sur la tête de porteurs jusqu'à la maison où se tient le roi. Celui-ci regarde par une fenêtre et les fait prendre, mais on ne le voit pas, on l'entend seulement. Ensuite, il fait appeler discrètement celui qui lui a offert un présent et traite rapidement son affaire. » [73]

La présentation solennelle en public des dons remis au roi a pour but de rehausser le prestige de ce dernier, alors que la discrétion dont s'entoure l'audience accordée au donateur auquel on offre un cadeau en échange est destinée à masquer au peuple la stratégie de la redistribution, qui sera utilisée au mieux des intérêts du pouvoir : la valeur du cadeau remis à un vassal est calculée en fonction du but politique poursuivi.

En fait, les dons tributaires des vassaux du Monomotapa ne sont que peu de chose comparés aux coutumes, ou *curva*, que paient les Portugais [74]. Outre les coutumes, versées en principe aux pouvoirs africains, tous les trois ans au Monomotapa et chaque année au Quiteve [75]. João de Barros signale une sorte d'impôt dont devaient s'acquitter les marchands noirs et blancs, mais sur lequel le contrôle n'était pas très rigoureux :

> « ... dans les foires [...] les marchands prélèvent en sa faveur [du Monomotapa] une petite partie de leurs marchandises, mais sans que celui qui ne s'acquitte pas de ce paiement se voie infliger

72. Marshall Sahlins, *Stone Age Economics,* Chicago, 1972, chap. 6.
73. [Duarte Barbosa], « Descripção da Situação, Costumes, e Produtos de alguns lugares de Africa » (c. 1518), *in DPMAC,* vol. V, p. 360. Ce texte n'est pas tout à fait le même que la version publiée par G. M. Theal, *Records of South Eastern Africa,* vol. I, p. 89. Au lieu de « ...os quais presentes em sua quantidade » — autant qu'il convient —, le texte de Theal donne « ...cada hum em sua quantidade » — chacun donnant une certaine quantité ; et au lieu de « ...depois manda chamar devagar a pessoa que lhe o tal presente trouxe, e o despacha muito asinha » — ensuite, il fait appeler discrètement celui qui lui a offert un présent et traite rapidement son affaire —, nous lisons « ... depois elle mesmo Rei manda chamar ha pessoa que lhe ho tal presente trouxe, e ho manda logo muy bem despachada » — puis ce même Roi fait appeler la personne qui lui a apporté ce présent et la renvoie aussitôt bien satisfaite ». Nous serions plutôt enclin à adopter la première variante.
74. António da Conceição, « Tratado dos rios de Cuama » (1696), *in O Chronista de Tissuary,* Nova Goa, II (15), 1867, p. 66.
75. João dos Santos, *Ethiopia Oriental,* liv. II, cap. IX et liv. I, cap. XVIII.

> d'autre peine que l'interdiction de se présenter devant le Monomotapa, ce qu'ils considèrent comme un grand malheur » [76].

A la fin du XVIe siècle, c'est le facteur portugais à Masapa, le « capitaine des portes », qui perçoit pour le compte du Monomotapa un pagne sur chaque vingtaine vendue par les Portugais à l'intérieur de l'empire [77]. Il en va de même au Quiteve, sauf que les marchands noirs y sont imposés plus lourdement : trois pagnes pour chaque vingtaine [78].

Au XVIIe siècle, les prélèvements tributaires sur l'extraction minière s'opèrent selon une méthode relativement rationnelle, sauf là où les Portugais réussissent à ouvrir des mines à l'insu du Monomotapa. Selon un témoin de 1683, lors de l'ouverture d'une nouvelle mine, le Monomotapa envoyait ses *mutumes* prendre les dispositions nécessaires pour recevoir le tribut. On faisait d'abord construire une grande hutte, destinée à loger les *mutumes* et à emmagasiner le tribut, puis les mineurs descendaient dans la mine pour en extraire le minerai, qu'ils portaient à la surface et lavaient dans une source voisine. Le pouvoir prélevait le produit d'un des voyages quotidiens accomplis par chaque mineur entre la mine et l'eau.

> « Et comme chaque sac était une peau de chèvre, et qu'il y en avait autant que de Noirs, le Monomotapa amassait un trésor plus considérable et plus digne d'être montré que celui de Venise. » [79]

Des porteurs, désignés par les *mutumes*, étaient chargés de faire parvenir l'or jusqu'à la capitale du Monomotapa, qui s'en servait pour acheter aux Portugais des biens de prestige, pagnes et verroterie ; ceux-ci devenaient la monnaie d'échange sur laquelle il fondait sa stratégie de redistribution, et lui permettaient de défendre et d'accroître son pouvoir politique [80]. En fait, les Portugais s'arrangeaient pour lui vendre leurs marchandises à des prix exorbitants, comme l'admet l'auteur anonyme de 1683 [81], aussi ne tirait-il guère de profits de son or.

La prestation de travail apparaît, de même que dans l'empire Inca [82], comme le fondement même de la structure de redistribution ;

76. João de Barros, déc. I, liv. X, cap. I.
77. João dos Santos, *Ethiopia Oriental*, liv. II, cap. IX.
78. *Id.*, liv. I, cap. XVIII.
79. Anon., *Descripção dos Rios de Cuama* (1683), ms. Bibl. d'Ajuda, Lisbonne, Codex 51-VII-44, f. 479 (r).
80. António da Silveira avait noté, nous l'avons vu, dans une lettre du 18 juillet 1517, que le Monomotapa devait se procurer des pagnes pour payer ses soldats : « ...sans ce produit, le Menamotapa ne peut avoir des hommes ni faire la guerre ». *Cf. DPMAC*, vol. V, p. 568.
81. Anon., *Descripção...* (1683) ; *loc. cit.*
82. John V. Murra, « On Inca Political Structure », *in* Verne F. Ray, (éd.), *Systems of Political Control and Bureaucracy in Human Societies*, American Ethnological Society, University of Washington Press, Seattle et Londres, 1959, pp. 30-41.

on la retrouve partout en Afrique bantu, depuis le Loango jusque chez les Zulu. Voici ce qu'écrivait à ce propos João de Barros en 1552 :

> « ... tous les membres de sa cour [du Monomotapa] et les capitaines des guerriers, chacun avec tous les siens, étaient tenus de lui donner sept jours sur trente de travail dans ses champs ou ailleurs » [83].

Si l'on compare à ce qui se passait dans d'autres Etats africains, cette corvée de sept jours par mois paraît énorme. Au Loango, au XVIIe siècle, il est question de quatre jours par an [84] ; trois jours par an chez les Bemba [85] et chez les Basuto [86] de nos jours ; deux fois par an chez les Zulu au début du XIXe siècle [87]. Il est vrai qu'on a aussi parlé de trois fois par semaine, au XVIIe siècle, chez la reine Jinga de Matamba, mais c'est sûrement exagéré [88]. Il n'est toutefois pas impossible que l'on ait voulu, au Monomotapa, développer tout particulièrement l'agriculture royale ; c'est ce que laisse entendre António da Conceição, qui note, en 1696, qu'outre les cultures de ses femmes, le Monomotapa

> « ... fait cultiver par ses Noirs des champs à perte de vue [...]. Il récolte finalement assez de produits pour vivre en tout temps très largement, ainsi que ses femmes. » [89]

Au Quiteve, écrit Santos, il existe des champs du roi dans tous les villages, grands et petits :

> « Dans tous les villages et les hameaux du royaume de Quiteve, on cultive un grand champ de sorgho pour le roi ; tous les habitants du lieu sont tenus d'y travailler certains jours de l'année, fixés au préalable ; ainsi, les Noirs de chaque agglomération défrichent, creusent, sèment et récoltent ce champ pour le roi, et celui-ci fait engranger les produits par les commis qu'il a partout à cet effet. » [90]

Le phénomène est confirmé par l'ethnographe moderne Posselt (1935), qui précise que le champ du roi était appelé *zunde* :

83. João de Barros, déc. I, liv. X, cap. I.
84. O. Dapper, *Naukeurige Beschrijvinge,* Amsterdam, 1668, p. 542.
85. A. I. Richards, *Land Labour and Diet in Northern Rhodesia,* Londres, 1939, p. 257.
86. D. F. Ellenburger, *History of the Basuto,* Londres, 1912, rééd. New York 1969, p. 268.
87. Nathaniel Isaacs, *Travel and Adventure in South Eastern Africa,* Londres, 1836, p. 293.
88. Gio. Antonio Cavazzi, *Istorica Descrizione de' tre Regni, Congo, Matamba e Angola,* Milan, 1690, lib. VI, s 91.
89. António da Conceição, *op. cit., loc. cit.*
90. João dos Santos, *Ethiopia Oriental,* liv. I, cap. XVIII.

> « Les membres de la tribu étaient obligés de fournir du travail personnel en cultivant les terres du chef, en procédant aux récoltes et aussi en construisant sa résidence ; ce genre de tribut était connu sous le nom de *zunde* [...] En échange de ces services, ceux qui venaient rendre visite au chef chez lui pouvaient s'y restaurer, et les indigents étaient dispensés de lui verser quoi que ce soit. » [91]

Déjà au XVIIe siècle, António Bocarro avait remarqué cette sorte de service de bienfaisance. Il écrivait en 1635 que le Monomotapa « ... est très charitable avec les aveugles et les infirmes que l'on nomme les pauvres du roi : ils ont de la terre et une pension pour subsister » [92]. S'il assistait les malheureux, il ne semble pas s'être servi de ses greniers pour pallier les inconvénients de mauvaises récoltes. Un informateur de l'archéologue Robinson lui a bien affirmé que le chef de la cité de Khami possédait autrefois un grenier considérable [93], mais nul ne sait à quelles fins il l'utilisait.

On ne peut pas dire toutefois que l'exploitation par le pouvoir ait accablé les producteurs agricoles, ni que le roi en ait tiré de grands profits. Un témoin décrivant le Manica à la fin du XVIIIe siècle s'étonne de la modestie du train de vie du monarque de ce territoire, pour des yeux européens : « ... pour sa pompe royale, il n'a même pas l'équivalent de quelques cruzados... » [94].

On ne saurait donc parler d'une organisation économique oppressive, ni même de l'existence de véritables classes sociales.

91. F. W. T. Posselt, *Fact and Fiction*, Bulawayo, 1935, p. 49.
92. António Bocarro, « Déc. XIII », *in RSEA*, vol. III, p. 269.
93. K. R. Robinson, *Khami Ruins*, Cambridge, 1959, p. 161.
94. Anon., *Descripção Corográfica do Reino da Manica...* [1794].

CHAPITRE VII

La religion

1. « Dieu » est un ancêtre

De nombreuses sources signalent deux termes, qui tous deux auraient signifié « Dieu » : l'un, *Mulungu*, sur les terres maritimes [1], le long de la vallée du Zambèze [2] et au nord-est du plateau [3] ; l'autre, *Mwari*, au sud du plateau [4]. Alors que la première référence à *Mulungu* se trouve chez Monclaro dès 1569, il n'est pas question de *Mwari* dans les sources anciennes, le premier à en parler étant Carl Mauch en 1872. C'est d'ailleurs assez naturel, car les Portugais connaissaient mal la partie méridionale du plateau.

Une différence importante : d'après tous les textes anciens, il ne semble pas que l'on ait invoqué *Mulungu*, alors que ceux qui se réfèrent à *Mwari* paraissent indiquer que l'on s'adresse à lui, mais en précisant que c'est toujours par l'intermédiaire d'un prêtre. En 1609, Santos affirme qu' « ... ils ne le prient pas [*Mulungu*] ni ne se recommandent à lui » [5]. Par contre, en 1874, Mauch écrit que, lors d'une cérémonie qui a lieu régulièrement à Zimbabwe, « le grand prêtre [...] prie pour que Mali [= *Mwari*] veuille bien écarter des humains les

1. João dos Santos, *Ethiopia Oriental*, liv. I, cap. IX (« somente sabem confuzamente que ha Deus grande, a que chamam Molungo... ») (Quiteve) ; G. Liesegang, *Resposta das Questoens sobre os cafres*, p. 15 (« Dizem e confessão q ha Deus a q chamão Murungo, e q creou todas as couzas ») (Quiteve).
2. P^e Monclaro, « Relação... » (1569), *in RSEA*, vol. III, p. 181.
3. Francisco de Sousa, *O Oriente Conquistado*, Lisbonne, 1710, vol. I, p. 843 (« Os Mocarangas [...] conhecem hum só Deos, ao qual chamão Morungo Mocuro »). *Mukuru* = grand, important, *cf.* M. Hannan, *Standard Shona Dictionary*.
4. [Carl Mauch], *The Journal of Carl Mauch, 1869-1872*, Salisbury, 1969, p. 202 (« The Makalaka believe in a God called « Mali » who lodges « pa-tenga » in heaven »). *Cf.* C. Bullock, « The Religion of the Mashona », *South African Journal of Science* XXIX, 1927, p. 525 (« ... Mwari means begetter, or bearer, in our terminology, creator »).
5. João dos Santos, *Ethiopia Oriental*, liv. I, cap. IX.

maladies, et qu'il ne permette pas que les hommes sains tombent malades » [6].

Mais nous réservant de revenir par la suite sur la nature de *Mwari*, qui semble avoir subi des influences extra-africaines, nous nous attacherons tout d'abord à définir *Mulungu*.

Une notion est pour cela fondamentale : il faut se pénétrer de l'idée que le sentiment religieux est fixé, chez les Bantu, sur les ancêtres et non pas sur un dieu-être suprême, comme dans le judaïsme et le christianisme. Francisco de Sousa écrit (1710) : « Ils n'adorent point d'idoles, toute leur superstition se ramène à la vénération des *mozimos*. Les *mozimos* sont leurs saints, et leurs saints sont leurs morts... » [7] Pour les Bantu, l'ancêtre fondateur n'apparaît que comme un *deus otiosus* qui, après avoir façonné son œuvre, s'est retiré loin des hommes. Son intervention s'est bornée à donner forme à une matière pré-existante informe. Il n'est nulle part question d'une création *ex nihilo*. Ceux qui, comme Barros (1552) et un témoin anonyme du XVIIIe siècle, ont assimilé *muzimo* à « Dieu » [8] se sont trompés, et c'est Mauch qui a raison lorsqu'il écrit : « Le *motsimo* [...] est toujours l'esprit du membre défunt de la famille. » [9]

La vénération dont est entouré le *muzimo* correspond très exactement à son rang dans la hiérarchie familiale quand il était parmi les vivants, mais elle est aussi fonction de la position qu'il occupait dans la hiérarchie politique. En ce domaine, parenté, politique et religion ne font qu'un. Bocarro (1635) a bien compris le caractère politique des *muzimos* : « ... ils pensent que leurs rois vont au ciel, et quand ils y sont, on les appelle *muzimos*... » [10]. De même, António Pinto de Miranda (c. 1766) fait allusion « ... à leurs Vazimos [pl. de *muzimo*] qui sont les âmes des Empereurs défunts » [11]. Une confirmation est encore apportée par l'auteur anonyme de 1794 : « Ils adorent tous les Empereurs défunts, ce sont leurs Dieux, certains étant plus vénérés que d'autres. » [12]

Le concept de *muzimo* n'est certes pas simple, car il peut désigner non seulement les ancêtres de chacun, mais encore la réunion de tous

6. [Carl Mauch], « Carl Mauchs Reisen im Inneren von Süd Afrika, 1865-1875 », *Ergänzungsheft n° 37 zu Petermann's Geographischen Mitteilungen*, Gotha, 1874, p. 50.
7. Francisco de Sousa, *O Oriente Conquistado*, vol. I, p. 843.
8. João de Barros, déc. I, liv. X, cap. I (« ... porque crem em hũ só deos a que eles chamam Mozino [*sic*] ») ; Anon., « Descripção do Imperio Moanamotapa... » (1794), *in MDDPTMN*, p. 223.
9. [Carl Mauch], *The Journal of Carl Mauch*, p. 202.
10. António Bocarro, « Década XIII », *in RSEA*, vol. III, p. 269.
11. António Pinto de Miranda, « Monarchia Africana » (c. 1766), *in* A. A. Andrade, *Relações de Moçambique Setecentista*, Lisbonne, 1955, p. 309.
12. Anon., « Descripção do Imperio Moanamotapa... » (1794), *in MDDPTMN*, p. 223.

les ancêtres de la lignée, sans qu'on puisse pour autant parler de monothéisme :

> « ... le *mudzimu* familial n'est pas — dit Bullock — l'esprit du père ou du grand-père ; ce n'est pas une série d'esprits. Il est Un — c'est le même esprit que son père invoquait, auquel ses ancêtres offraient des sacrifices, et que ses fils après lui apaiseront et combleront de présents. » [13]

Mais venons-en maintenant à *Mulungu*. Dans une étude sur les Vandau (vivant entre Sofala et le Sabi), Franz Boas souligne très judicieusement la distinction établie, dans cette ethnie, entre le corps et l'esprit :

> « Tout homme vivant a un corps, *muvili* (pl. *mivili*) et le *bvuli* (pl. *mabvuli*, en zulu *isithundzi*). Le *bvuli* est, quant à lui, indestructible [...]. Après la mort de l'homme, le *bvuli* devient un *mulungu* (pl. *valungu*), synonyme *mudjimu* (pl. *vadjimu*) [...]. Le *mulungu* a l'aspect et le caractère du défunt. Après la mort, le *bvuli* devient *mulungu* [...]. Le *mulungu* est *immortel* [...]. Chaque famille vénère ses propres *valungu*. » [14]

Voici donc *Mulungu* assimilé à *muzimo*. MacDonald a pu faire la même observation dans une région voisine, le Malawi : « On dit que Mulungu est le grand esprit (*msimu*) de tous les hommes, un esprit formé par l'addition de tous les esprits disparus. » [15] Mais il ajoute : « Nous pensons que le sens donné par Bleek est plus exact, lorsqu'il pense qu'à l'origine cela signifiait ' grand ancêtre '. » [16]

On a parfois tenté de définir *Mulungu* en procédant à une analyse étymologique. C'est ainsi que Hetherwick aboutit à la conclusion suivante : « ... le mot est lié à la racine *Kalungwa*, qui apparaît dans tant de langues bantu sous la forme *kulu* ou *kuru*, et qui signifie ' grand ' ou ' ancien '. » [17]

Nous serions plutôt enclin, avec Damann, à adopter alors l'hypothèse de Meinhof, qui fait dériver *mulungu* de la racine *-lungu* = lignage, parenté, clan. Damann va même plus loin puisque, pour lui, *-lungu* correspondrait à une notion de lieu :

> « Il est probable — écrit-il — que *Mulungu* se trouvait à l'origine dans la 18e classe de noms des langues bantu et désignait

13. C. Bullock, « The Religion of the Mashona », *S. A. Journal of Science* XXIV, 1927, p. 527.
14. Franz Boas, « Der Seelenglaube der Vandau », *Zeitschrift für Ethnologie* 52, 1920/1921, pp. 1-2.
15. Rev. Duff MacDonald, *Africana, or the heart of heathen Africa*, Londres, 1882, vol. I, p. 66.
16. *Id.*, p. 67. Nous n'avons pu découvrir de référence exacte pour l'étude de Bleek.
17. Rev. Alexander Hetherwick, « Some animistic beliefs among the Yaos of British Central Africa », *Journal of the Royal Anthropological Institute* 32, 1902, p. 93.

> la demeure des esprits ancestraux. Il semble que le mot soit ensuite passé dans la troisième classe de noms, pour exprimer son pouvoir magique, ou parce qu'il avait les caractéristiques d'un esprit. Apparemment, il est entré dans la classe des êtres humains sous l'influence chrétienne et islamique. » [18]

Chez de nombreux peuples bantu, le séjour des morts se situe sous l'eau, que ce soit dans les cours d'eau ou dans l'océan, notamment l'Atlantique [19]. Dans la cosmologie bantu, comme dans la plupart des cosmologies archaïques, l'eau est assimilée au chaos qui entoure la création de toutes parts [20]. Chez les peuples du Katanga et de l'Angola, le séjour des morts, appelé Kalunga, correspond à l'océan [21]. Déjà, au XVIIe siècle, le missionnaire Cavazzi avait noté que « ... jadis les rois d'Angola adoraient un certain Kalunga qui signifie Mer ou Grand Seigneur » [22]. Sur la côte orientale, c'est *Mulungu* qui apparaît comme l'homologue de *Kalunga* [23], bien que Damann souligne que l'on n'a pas pu prouver un apparentement étymologique entre les deux mots [24]. Chez les Luba, peuple situé au cœur du foyer originel de l'expansion bantu, *Mulungu* signifie « courant fort de l'eau, thalweg, lit d'une rivière, bras d'une rivière » [25].

C'est de la mer que surgit l'homme blanc, désigné dans toute l'Afrique orientale par des mots formés à partir de la racine *-zungu, -rungu, -lungu* [26] : *muzungu* dans la vallée du Zambèze et dans toute

18. E. Damann, « A Tentative Philological Typology of some African High Deities », *Journal of Religion in Africa* II, 1969, pp. 87-88.
19. *Cf.* notre ouvrage, *L'ancien royaume du Congo des origines à la fin du XIXe siècle*, Paris-La Haye, 1969, pp. 88-89.
20. *Cf.* Otto Kaiser, *Die mythische Bedeutung des Meeres in Ägypten, Ugarit und Israel*, Berlin, 1959 ; St. Thomas d'Aquin, « Prima Pars Summa Theologicae », quaestio LXVIII, art. III, t. V, pp. 171-172, transcrit dans Youssouf Kamal, *Monumenta Cartographica Africae et Aegypti*, Le Caire, 1951, t. II, fasc. V, f. 1042 (v.). (« C'est à juste titre que l'on dit que le firmament sépare les eaux des eaux, en ce sens que par eaux on désigne la matière informe .»)
21. Sur *Kalunga, cf.* H. Baumann, *Schöpfung und Urzeit des Menschen im Mythus der Afrikanischen Völker*, Berlin, 1936, pp. 80 et suiv. ; E. van Avermaet, *Dictionnaire Kiluba-Français*, Tervuren, 1954 (*Kalunga* = mer, océan ; il semble que *Kalunga* sans plus désigne le lieu où sont les morts, parfois la mort elle-même, et aussi la tombe ») ; E. Damann, *art. cit.*, pp. 88-89.
22. G. A. Cavazzi da Montecuccolo, *Istorica Descrizione de' tre Regni, Congo, Matamba et Angola...*, Bologna, 1687, 2e éd. Milan, 1690, lib. II, s. 64.
23. H. Baumann, *op. cit.*, p. 90.
24. E. Damann, *art. cit., loc. cit.*
25. E. van Avermaet, *op. cit.* Notons au passage la coutume, chez les Luba, d'enterrer leurs chefs dans le lit d'une rivière, que l'on détourne au moment de l'inhumation. On lui rend ensuite son ancien lit pour qu'elle coule au-dessus de la sépulture ; *cf.* V. L. Cameron, *Across Africa*, Londres, 1877, vol. II, p. 110 ; W. F. P. Burton, *Luba Religion and Magic in Custom and Belief*, Tervuren, 1961, p. 43.
26. A. T. Bryant, *Olden Times in Zululand and Natal*, Londres, 1929, pp. 300-301. Bryant signale l' « universal belief among the bantu tribes [...] that the colourless human-like creature [l'homme blanc] was the offspring of the sea ».

l'aire linguistique suahili [27], *murungu* sur le plateau, entre le Zambèze et le Limpopo [28], *um-Lungu* en zulu et en xhosa [29]. Les Noirs du Mozambique donnaient aux descendants d'Arabes vivant le long de la côte le nom de *mulunguanas*, c'est-à-dire « petits *mulungu* » [30].

L'extraordinaire confusion entre les ancêtres et les hommes blancs, due à l'idée que la mer était le séjour des morts, a très certainement altéré le caractère originel de la religion africaine, et compromet aujourd'hui toute tentative visant à en retrouver les principes fondamentaux. Cette confusion, qui remonte à l'époque des premiers voyages des Arabes, explique l'accueil favorable des Bantu aux hommes blancs qui apparaissaient dans leur univers, et aux biens matériels que ceux-ci leur proposaient à des fins commerciales. En effet, le commerce sur les deux côtes d'Afrique se charge dès lors, pour les Bantu, d'une signification religieuse.

Si le mot *mulungu* semble avoir changé de sens, si l'on en croit Damann, en raison d'influences extra-africaines, c'est encore bien plus vrai pour l'autre terme désignant « Dieu » dans la région qui nous intéresse : *Mwari*. Les ethnologues modernes ont présenté *Mwari* comme un authentique Dieu Suprême [31] ; von Sicard, s'appuyant sur le texte de E. Mudau publié par van Warmelo, le compare même au Jahwe des Hébreux [32]. Pourtant *Mwari* est bien un « ancêtre » : Mauch, le premier témoin à relever le mot, parle de « Gott (*mali* oder *mambo* = Vater) » [33] — on retrouve donc dans le même contexte, comme nous l'avons déjà observé, la religion, la politique et la parenté. E. Mudau, qui renseigna N. J. van Warmelo, a relevé une tradition orale des Venda, peuple du Transvaal du Nord, mais qui aurait jadis, dit-on, vécu sur le plateau rhodésien [34] : il y est question de *Mwari* comme de l' « Ances-

27. António Gomes, « Viagem que fez... » (1648), *Studia* (3), 1959, p. 165 ; L. Krapf, *A Dictionary of the Swahili Language*, Londres, 1882, 2e éd., Londres, 1964.
28. M. Hannan, *Standard Shona Dictionary*.
29. A. T. Bryant, *Zulu-English Dictionary*, Pinetown, Natal, 1905 ; A. Kropf et L. Godfrey, *A Kafir-English Dictionary*, Lovedale, Afrique du Sud, 1915.
30. G. Liesegang, *Respostas das Questoens sobre os Cafres*, Lisbonne, 1966, p. 16.
31. H. von Sicard, « Mwari der Hochgott der Karanga », *Wiener Beiträge zur Kulturgeschichte und Linguistik* 6, 1944, pp. 133-191. Cette étude ne brille pas par l'esprit critique. *Cf.* également M. L. Daneel, *The God of the Motopo Hills : an essay on the Mwari cult of Rhodesia*, Mouton, Paris-La Haye, 1970 ; Daneel reprend les conclusions de von Sicard et ignore la possibilité d'influences historiques et acculturatives.
32. H. von Sicard, *Ngoma Lungundu, eine afrikanische Bundeslade*, Upsala, 1952 ; N. J. van Warmelo, *The Copper Miners of Musina and the early history of the Zoutpansberg*, Pretoria, 1940.
33. [Carl Mauch], « Carl Mauchs Reisen... », *in op. cit.*, p. 50.
34. G. P. Lestrade, « Some notes on the ethnic history of the Bavenda and their Rhodesian affinites », *S. A. Journal of Science*, XXIV, 1927, pp. 486-495.

tor God » [35] ; dans le texte venda, le mot pour « Ancestor God » est *mudzimu* [36]. Plus loin, Mudau affirme : « On donnait au roi le nom de *Mwali,* et le grand-prêtre était connu sous le titre de *Dzomo-la-Dzimu,* le porte-parole de Dieu. » [37] Si l'on se reporte au texte venda, on trouve : « Khosi iyo dzina lawe o vha a tshi pfi Mwali (vhanwe vhe Muhali), tshifhe ene a tshi pfi Dzomo-la-Dzimu, ndi uri Mulomo wa Mudzimu. » [38] Mwari s'identifie donc au roi, et Mudzimu, par un curieux artifice de traduction, devient « Dieu ». Mudau (toujours traduit par van Warmelo) ajoute : « Le roi avait vraiment un caractère sacré, au point qu'ils le traitaient comme un Dieu ou un esprit d'ancêtre. » [39] Ce qui, dans le texte venda, correspond à « god or ancestor spirit » (dieu ou esprit d'ancêtre), est *mudzimu* [40]. Il apparaît ainsi clairement que le « roi vivant » est assimilé à l' « ancêtre ».

D'où vient alors le mot Mwari ? S'agit-il, comme ailleurs, d'un ancêtre-fondateur des temps primordiaux ? Si l'on fait appel à différents dictionnaires des langues bantu, on trouve un certain nombre de sens :

Courtois : *muari* = nubile [41] ; Krapf : *Muári* = quelqu'un qui est circoncis, mais ne sait pas encore les chants de la circoncision, nombreux et de nature ridicule et obscène ; *Muáli* en liaison avec *manamuali* = une vierge [42] ; Sacleux : *MuAli* = (fille) à marier, nubile, pubère ; *Muari* = pucelle, demoiselle, on appelle encore *mwari* tout garçon pendant son séjour *kumbini* pour la circoncision [43]. Langworthy note que jadis, au Malawi, le Kalonga, roi d'un des anciens royaumes de ce pays, était tenu d' « épouser Mwali, qui occupait la position de femme perpétuelle du Kalonga » [44]. Bullock cite le Père Loubère, qui lui avait dit que les Noirs de Sena désignaient Dieu par le mot Mwari, qui était en même temps employé pour les filles ayant atteint l'âge nubile [45].

Serait-il possible, à partir de ces données linguistiques, de supposer une influence acculturative du christianisme sous son aspect marial, laquelle aurait été apportée par les Portugais de Manica dans les territoires du Changamira, lorsque, à la fin du XVIIe siècle, celui-ci les cap-

35. E. Mudau, « Ngoma-lungundu and the early invaders of Venda », *in* N. J. van Warmelo, *op. cit.,* p. 10.
36. *Id.,* p. 111.
37. *Id.,* p. 11.
38. *Id.,* p. 112.
39. *Id.,* p. 11.
40. *Id.,* p. 113.
41. V. J. Courtois, *Diccionário Cafre-Tetense-Portuguez,* Coimbra, 1900, p. 37.
42. L. Krapf, *A Dictionary of the Suahili Language,* Londres, 1882, 2e éd., Londres, 1964, p. 261 et p. 258.
43. Ch. Sacleux, *Dictionnaire Swahili-Français,* Paris, 2e éd., 1941, 2 vol.
44. H. W. Langworthy, « Chewa or Malawi Political Organization in the Precolonial era », *in* B. Pachai, *The Early History of Malawi,* Londres, 1972, p. 107.
45. C. Bullock, *The Mashona,* Cape Town, 1928, p. 121, n. 1.

tura et les ramena au Butua ? Bullock se demande si *Mwari* ne fut pas, à l'origine, une déesse [46] ; et Daneel note qu'aujourd'hui *Mwari* est à la fois mâle et femelle [47].

2. Le salut ou la finalité de la vie

Il n'existe, dans la religion des Bantu, rien qui ressemble, de près ou de loin, à l'espérance chrétienne d'une éternité bienheureuse pour l'âme de l'individu dans l'au-delà. Pour l'homme bantu, la vie humaine n'a d'autre but que d'assurer la survivance de sa lignée ici-bas ; il se console de devoir mourir en pensant qu'il vivra dans l'éternité à travers ses fils et les fils de ses fils.

Voici comment Bullock expose cette idée :

> « L'idée de la continuité de la vie de l'esprit a sa contrepartie dans la conception de la vie physique. C'est là-dessus que repose l'espoir de vie éternelle du Mashona. Si son fils se tient dans sa hutte et répond à l'appel de son nom, ce sera *lui-même*. Tout le monde l'acclamera comme tel ; la mort perd son pouvoir, car elle ne peut pas le réduire à néant, il continue à vivre. » [48]

L'abbé Kagame, d'origine bantu lui-même, né au Rwanda, explique de façon plus détaillée ce qui constitue, à nos yeux, la distinction fondamentale entre la religion chrétienne et celle des Bantu :

> « La procréation est le moyen nécessaire pour l'éviternisation de l'homme total [...]. Il fallait trouver une solution à l'éviternité du corps et assurer l'individu que son corps se perpétuera également parmi les « vivants ». Cette solution est donnée par la procréation, au moyen de laquelle les deux individus qui y concourent transmettent leurs propres corps à leurs enfants. Ainsi, d'une génération à l'autre, le même corps se perpétue parmi les vivants. Tandis que mourir sans laisser un descendant (peu importe la répartition en système patriarcal ou matriarcal), c'est être déraciné, éteint, c'est disparaître complètement de la terre des vivants. » [49]

Et plus loin :

> « L'individu n'est pas l'essentiel, ou ce n'est qu'un chaînon entre deux générations [...]. La fin ultime de l'homme est la procréation, un processus illimité [...]. Les vivants s'évertuent à assurer la

46. C. Bullock, *op. cit., loc. cit.*
47. M. Daneel, *op. cit.*, p. 16.
48. C. Bullock, « The Religion of the Mashona », *in op. cit.*, p. 527.
49. Alexis Kagame, « La place de Dieu et de l'homme dans la religion des bantou », *Cahiers des Religions africaines* 3 (5), 1969, p. 9. (« L'éviternisation = existence sans fin d'un être qui a commencé à exister. »)

> pérennité de la lignée [...]. Les trépassés n'ont d'autre chose à faire qu'à protéger leurs descendances respectives afin de partager l'éviternité. » [50]

Tel est le « projet » de la civilisation bantu, au sens que donnent à ce terme les biologistes [51] : la maximisation de la masse biologique des vivants, afin que survive le lignage ou, dans une perspective plus vaste, l'espèce.

Afin « d'assurer la pérennité de la lignée », les vivants attendent des ancêtres qu'ils interviennent pour que leur soit accordée la fécondité, humaine et agricole, les deux étant liées, car si la terre produit peu, la masse biologique humaine risque de régresser. Au Quiteve, selon Santos (1609), c'est le roi, premier personnage de l'édifice politique, qui sert d'intermédiaire pour faire appel aux ancêtres :

> « S'ils souffrent de disette, ou si la terre est stérile, ils recourent au roi, car ils croient fermement qu'il a le pouvoir de leur donner tout ce qu'ils désirent ou dont ils ont besoin, qu'il peut tout obtenir de ses ancêtres défunts... » [52]

Toujours au Quiteve, mais près de deux siècles plus tard, João Julião da Silva confirme le rôle du roi et des ancêtres dans l'obtention de la fécondité :

> « Ils croient aussi que ce ne sont pas seulement les rois régnants, mais ceux qui sont morts récemment qui, lorsqu'ils sont irrités, envoient aux populations pour les châtier les pluies, la sécheresse, la famine, etc. », et Silva ajoute doctoralement : « et bien d'autres superstitions extravagantes, normales chez des gens qui ne savent rien de la Nature et de ses effets. » [53]

Mais ce n'est pas seulement en influant sur les conditions agro-biologiques que « les trépassés protègent leurs descendances », il arrive aussi que l'on demande à ceux de sa propre lignée de nuire à une autre. Voici ce qu'écrivait en 1562 André Fernandes à propos des Noirs d'Inhambane : « ... Ils disent que les *Muzimos* des uns tuent, s'ils le leur demandent, la descendance des autres. » [54] Qu'il s'agisse de ruiner l'avenir d'un voisin, de prévenir les maladies, d'éloigner la guerre, de favoriser un accouchement heureux ou de faire tomber la pluie,

50. *Id.*, p. 10.
51. *Cf.* F. Jacob, *La logique du vivant*, Paris, 1970, p. 321 (« On ne peut plus faire de biologie sans se référer constamment au 'projet' des organismes, au 'sens' que donne leur existence même à leurs structures et à leurs fondations [...], on ne peut dissocier la structure de la signification... »).
52. João dos Santos, *Ethiopia Oriental*, liv. I, cap. IX.
53. João Julião da Silva, *Memoria sobre Sofalla...* 1844, AHU, Moçambique, Caixa 1, Diversos Doc. Imp. n° 196.
54. André Fernandes, lettre du 5 déc. 1562, *in RSEA*, vol. II, p. 135.

toutes les interventions des ancêtres n'ont qu'un seul objectif : assurer la durée et l'épanouissement de la lignée.

Ces ancêtres, qui représentent le passé et ont tant de pouvoir, exercent sur les vivants une autorité à laquelle nul ne songerait à se soustraire. Botelho observe en 1835 :

> « ... et s'il leur arrive de rêver de leurs morts, ils considèrent cela comme une apparition de ces *vaginos* (= *muzimos*) et ils exécutent rigoureusement tous leurs rêves, comme des ordres exprès que ceux-ci leur ont donnés » [55].

Le rêve est certes le moyen le plus simple qu'ont les ancêtres de communiquer avec les vivants, mais il en est un autre, qui inspire plus encore de respect et de crainte, c'est le médium en transe, dont nous allons maintenant nous occuper.

3. Le rôle du médium

Le médium en transe permet aux vivants, et plus particulièrement au roi, d'engager un véritable dialogue avec les ancêtres passés dans l'au-delà, mais il n'est pas question de leur parler d'égal à égal, le ton est celui d'un cadet s'adressant à ses aînés.

Chaque année, au mois de septembre, dit Santos (1609), le roi de Quiteve se rend au sommet d'une montagne proche de la ville, là où sont enterrés ses ancêtres, et commence une série de rites en leur honneur. Tout d'abord, avec ceux qui l'accompagnent, il les pleure pendant deux ou trois jours,

> « ... jusqu'au moment où le diable s'introduit dans un Noir du groupe, disant qu'il est l'âme du roi défunt, père du roi vivant qui est en train de célébrer ces funérailles, et qu'il vient parler à son fils. Le Noir possédé a toute l'apparence de quelqu'un qui a le diable dans le corps, étendu raide à terre, laid, maussade, et ayant perdu la raison ; ainsi, le diable parle par sa bouche toutes les langues étrangères des autres peuples de Noirs, que comprennent beaucoup de ceux qui assistent à la scène. En outre, il se met aussitôt à écumer et à parler comme parlait le roi défunt qu'il représente, si bien qu'on dirait que c'est lui, tant pour la voix que pour les gestes ; à ces signes, les Noirs savent que l'âme du roi défunt est revenue, comme ils le croient. » [56]

Le roi s'approche alors de l'endroit où se trouve le possédé et reste seul avec lui,

55. S. X. Botelho, *Memória estatistica...* p. 202.
56. João dos Santos, *Ethiopia Oriental,* liv. I, cap. VIII.

> « ... lui parlant aimablement, comme on parle à son père, qui est mort, et il lui demande s'il y aura des guerres, s'il y triomphera de ses ennemis, s'il y aura des famines ou des malheurs dans son royaume, enfin tout ce qu'il veut savoir de lui, et le diable répond à toutes ses questions et lui conseille ce qu'il doit faire... » [57].

Ces observations de Santos, concernant le Quiteve, sont les plus anciennes que l'on connaisse. Il faudra attendre la fin du XVIIIe siècle pour en trouver une du même genre se rapportant au Monomotapa :

> « Dans chacune de ces *Massanzas* [sépultures royales] il y a un Noir qui joue le rôle de l'Empereur défunt, et un autre qui le représente aussi et qui accompagne toujours l'Empereur qui lui a succédé. A la nouvelle lune, le Diable s'introduit dans son corps, il tombe à terre, pousse des hurlements, se livre à des extravagances, et dit bientôt qu'il est ledit Empereur défunt. Il fait savoir à celui qui gouverne [...] ce qu'il veut... » [58]

Bien entendu, les auteurs de ces deux textes ne peuvent interpréter autrement les faits auxquels ils ont assisté : il s'agit pour eux d'un phénomène de possession, dû à l'intervention du « diable » ; leurs témoignages n'en ont pas moins cet intérêt, que ne présentent pas les descriptions d'ethnologues modernes, de faire clairement ressortir les rapports du médium avec la vie politique. Le second texte fait état de deux médiums, jouissant chacun d'un statut bien défini, l'un auprès du roi défunt, l'autre auprès du roi vivant. Le rôle du médium se revêt d'un tel prestige, qu'il éclipse même celui du roi :

> « Ces Noirs — dit le témoin de 1794 — sont appelés *Pondoros*, ce qui veut dire Lions, et ce qu'ils disent, qu'il s'agisse d'ordonner à l'Empereur de faire ou non la guerre, d'aller ici ou là, de tuer ou de ne pas tuer quelqu'un, de piller ou de ne pas piller, tout cela est parole d'évangile pour l'Empereur, qui l'observe rigoureusement ; et s'il arrive que le dit Empereur fasse l'une de ces choses de son propre mouvement, il est aussitôt condamné par ledit Pondoro. » [59]

Il apparaît bien ici que le véritable détenteur du pouvoir n'est pas le roi, mais son ancêtre, autrement dit le médium. Et ceci pose le problème des rapports réels entre le roi et le médium. Quel est en fait le statut politique du médium, et comment devient-on médium ?

Parmi ceux qui ont tenté de répondre à ces questions, Garbett est le seul dont les analyses nous semblent sérieuses, encore cet auteur

57. *Id., op. cit., loc. cit.*
58. Anon., « Descripção do Imperio Moanamotapa... » (1794), *in MDDPTMN*, p. 223.
59. *Id. loc. cit.*

ne s'occupe-t-il du rôle du médium que lors des crises de succession [60]. Il note que l'on juge normal que le médium soit étranger à la société où s'exerce son action, mais il doit néanmoins faire preuve d'une profonde connaissance de son histoire et de ses généalogies. Sa qualité d'étranger constitue, aux yeux des Noirs, une garantie d'impartialité lorsqu'il est appelé à donner son avis au sujet d'un litige au sein de la société. La raison d'être du médium serait-elle alors de jouer, dans les conflits entre lignages, le rôle modérateur d'un arbitre neutre, sans lien avec le réseau de parenté du groupe dans lequel il vit ?

L'allusion de Santos à la faculté du médium de parler « des langues étrangères » s'explique par l'usage délibéré d'une forme archaïque de langage, le fait est confirmé par Posselt et, plus récemment, par Daneel [61].

Si les textes anciens évoquent le médium avec une tolérance nuancée de pitié, pour des sociétés si aveuglément vouées au diable, les témoins du XIXe siècle et même plus tard se montrent carrément méprisants à l'égard d'êtres assez crédules pour se laisser tromper de façon aussi grossière. Voici comment Pacheco (1861-1862) décrit le médium incarnant l'esprit du Monomotapa :

> « J'ai assisté aujourd'hui, dans le village où je suis venu camper, à la cérémonie par laquelle un charlatan représentant un lion, ou *pondoro*, décédé, dans lequel se trouve incarné l'esprit d'un *Monomotapa*, se fait passer pour le défunt ressuscité. J'avoue qu'à la vue de cette dégoûtante mascarade, en entendant les rugissements qu'il pousse pour contrefaire ceux du lion, les réponses inintelligibles qu'il fait aux questions que lui pose une foule nombreuse d'êtres stupides, en lui accordant la plus grande attention, et en faisant pleuvoir sur lui, de tous côtés, des présents tels que des verroteries, de l'ivoire, des étoffes, des boissons, le tout accompagné de danses folles, de vociférations et de la prière finale, adressée aux *Mesimos* [*sic*] pour que ceux-ci les préservent de

60. G. K. Garbett, « Religious aspects of Political Succession among the Valley Korekore », *in* E. Stokes et R. Brown (éds.), *The Zambezian Past*, Manchester, 1966, pp. 137-171 ; *Id.*, « Spirit Mediums as mediators in Korekore Society », *in* John Beattie et John Middleton, *Spirit Mediumship and Society in Africa*, Londres, 1969, pp. 104-127. L'analyse de D. P. Abraham, « The role of the *Chaminuka* and the Mondoro Cults in Shona Political History », dans le premier des volumes cités, nous a paru très décevante.

61. F. W. T. Posselt, *Fact and Fiction*, Bulawayo, 1935, p. 82 (« Les communications sont habituellement dans un langage de forme archaïque ») ; M. L. Daneel, *The God of the Matopo Hills*, p. 43 (Le médium parle en ChiRozwi, un dialecte ancien des rois rozwi.) Pour un exemple analogue à Cassange, en Angola, *cf.* A. R. Neves, *Memória da Expedição a Cassange*, Lisbonne, 1854, p. 114 (Le médium incarne l'esprit du premier chef de Cassange, Quingure : « .. il ne parle que le langage de ces temps reculés, que bien peu de gens comprennent... »).

> la guerre et autres calamités, j'eus envie de les faire houspiller un peu par mes soldats. » [62]

A en juger par les descriptions des ethnologues modernes, telles celles de Gelfand [63], leur impression devant les phénomènes de possession fut assez proche de celle de Pacheco — au pire, une façon pour les plus malins d'abuser les plus crédules, au mieux, une scène d'hystérie ou d'ivresse collective. Mais n'est-ce pas parce qu'ils ont assisté à un rite privé de son contenu, proprement émasculé par la colonisation ? Le rationalisme était passé par là, et la réaction des auteurs plus anciens, devant une scène qu'ils savent mal interpréter, est à tout prendre plus digne et plus respectueuse.

Plusieurs des textes cités ci-dessus font allusion au lion, dans lequel se réfugie l'esprit du défunt en attendant de se réincarner dans le médium de son choix. Si le médium est une institution culturelle répandue dans toute l'aire bantu, cette particularité du lion ne peut être observée que dans une aire allant du Nord-Ouest de la Zambie jusque chez les Venda, dans le Nord du Transvaal[64]. Au moment de l'inhumation d'un chef, la société observe les rites destinés à « aider » l'esprit du défunt à se transformer en lion. Voici la description qu'en donne Bullock :

> « Les Makorekore et les Watonga [...] placent le corps dans une hutte spéciale (*chiwumba*), et il est gardé jour et nuit par des sentinelles spéciales (*matumswi*), qui prennent bien soin de conserver le cadavre intact. Pour pouvoir supporter l'odeur, ils font cuire continuellement de la viande. Entre autres déplaisantes attributions, ils doivent recueillir sur le corps les vers, qui seront finalement enterrés avec lui, car ils pourraient contenir l'esprit *muzimu* du chef défunt [65].
>
> Lorsqu'on enterre le cadavre, la tombe n'est pas entièrement refermée, on laisse un petit orifice. La tombe est gardée, et chaque jour on voit sortir, puis rentrer, par ce trou un lionceau (*mondoro*). A mesure que le lion grandit, l'entrée s'élargit, et lorsqu'il atteint enfin la taille adulte, les gardiens profitent du

62. A. M. Pacheco, « Voyage de Tete à Zumbo », *in* Paul Guyot, *op. cit.*, p. 238.
63. Michael Gelfand, *Shona Religion*, Cape Town, 1962. L'auteur a publié de nombreux ouvrages sur la religion des Shona.
64. *Cf.* Frank H. Melland, *In Witch-Bound Africa*, Londres, 1923, p. 150 ; H. A. Stayt, *The Bavenda*, Londres, 1913, pp. 212-213.
65. Le thème du ver sorti du cadavre, portant l'esprit du défunt, se retrouve au Janjero, au sud de l'Ethiopie, ainsi que dans les royaumes interlacustres en Ankole et au Bunyoro. *Cf.* António Fernandes (1613-1614) *in* Manoel de Almeida, « História da Ethiopia a Alta ou Abassia (1628-1646) », *in* C. Becarri, *Rerum Aethiopicarum Scriptores*, Rome, 1907, vol. VI, p. 262; J. Roscoe, *The Banyankole*, Cambridge, 1923, p. 54 ; John Beattie, *The Nyoro State*, Oxford, Clarendon Press, 1971, p. 115.

> moment où il sort un matin pour clore l'ouverture. L'esprit du défunt s'abritera désormais dans le lion, jusqu'au jour où il se réincarnera dans un médium. » [66]

Bullock ajoute que ce lion n'a pas de crinière (*chitebkwe*) [67].

On voit souvent un seul et même mot — *mondoro* (*pondoro* dans les textes anciens) — désigner aussi bien l'esprit du mort que le lion ou le médium. Selon une terminologie plus correcte, il existe un mot distinct pour nommer le médium : *swikiro* [68].

Matope aurait été le premier Monomotapa à porter le titre de *Mondoro* ou *Pondoro*. S'il faut en croire Pacheco, « ... il avait déclaré que son esprit, étant immortel, se métamorphoserait en un lion et, sous cet état, continuerait à veiller et à travailler au bonheur de son peuple » [69]. Il est douteux que le mythe de l' « ancêtre-lion » ne remonte qu'à Matope. Il y a tout lieu de croire qu'il est bien plus ancien.

Le médium doit, nous l'avons vu, faire preuve de connaissances historiques approfondies:

> « Le savoir du médium consiste, dit Pacheco, dans la nomenclature de tous les Monomotapas, depuis Mutota jusque aujourd'hui, et dans la connaissance des événements les plus remarquables de chaque règne, ainsi que la possibilité de nommer les princes auxquels ont appartenu les insignes que l'on conserve dans ce but. » [70]

De quels insignes s'agit-il ? Ce sont sans doute des objets analogues à ceux que l'on trouve chez les Venda, et qu'ils nomment *mapfumo* (sagaies) ou *malemba* (houes). Ces objets sacrés constituent une sorte de registre des ancêtres, chacun n'en représentant qu'un seul. « Ils constituent — dit van Warmelo — une représentation tangible des ancêtres, pour empêcher qu'on ne les oublie. » [71]

Déjà, en 1648, António Gomes avait relevé l'existence d'un collier du souvenir porté par le Monomotapa lui-même :

> « ... j'ai vu — dit-il — quand nous sommes arrivés, de grosses chaînes avec des diablotins (*diabretes*) d'or que l'on porte dans le Zimbaoé du Monomotapa, et qui représentaient ses ancêtres ;

66. C. Bullock, *Mashonaland Laws and Customs*, Salisbury, 1913, p. 45. *Cf.* également F. W. T. Posselt, *Fact and Fiction*, p. 82.
67. C. Bullock, *op. cit.*, p. 67.
68. F. W. T. Posselt, *op. cit.*, p. 82, et G. K. Garbett, « Religious aspects... », *in op. cit.*, pp. 146-150.
69. A. M. Pacheco, « Voyage de Tete a Zumbo », *in* Paul Guyot, *op. cit.*, p. 256.
70. *Id.*, p. 285.
71. N. J. van Warmela, *Contributions towards Venda History, Religion and Tribal Ritual*, Pretoria, 1960, p. 185.

> les jours de fête, lorsque le Monomotapa apparaissait en public, il portait ces diablotins au cou »[72].

Ce souci constant de conserver présents à l'esprit tous les noms des ancêtres et leur place dans la généalogie remontant au fondateur montre à quel point les Noirs sont convaincus qu'il n'est point de salut pour les vivants sans fidélité au souvenir des morts. S'ils ne parviennent à s'assurer leur bienveillance et leur protection, les vivants sont voués à la mort ; et inversement, si les morts ne peuvent survivre dans l'esprit et le souvenir des vivants, c'est pour eux la mort définitive.

Ainsi, la religion des Bantu apparaît essentiellement conservatrice, destinée avant tout à assurer la reproduction de chaque génération dans les suivantes, de façon régulière et identique. Elle ne comporte aucun message pour l'individu, mais uniquement pour le lignage, et on n'y trouve pas trace d'un mythe prométhéen du progrès linéaire. Nul, pas même le roi, n'ose introduire des innovations, si la société dans son ensemble n'y est pas favorable. Et c'est le médium qui s'efforce de discerner et d'exprimer le consensus de l'opinion publique, alors qu'il est censé interpréter la volonté des ancêtres.

Si le geste innovateur du roi donne de bons résultats, il restera dans la mémoire de ses sujets comme un héros exceptionnel qui a « dépassé » ses aïeux ; si, par malheur, il échoue, on l'accusera de crime contre la tradition ancestrale.

La société bantu n'est pas opposée au changement, mais elle ne l'admet que par à-coups, sous l'effet d'une contrainte, ce ne peut être une évolution continue, une expérience normale, souhaitée et salutaire.

En dépit d'influences extra-africaines probables, mais qu'il est difficile de cerner avec précision, sur le caractère du *Mulungu* et du *Mwari*, les longs siècles de contact avec l'Islam et avec le christianisme n'ont amené aucune transformation acculturative profonde de la religion karanga. Ce n'est qu'au XXe siècle, dans les années vingt, qu'apparaissent les premiers millénarismes[73].

72. António Gomes, « Viagem que fez... » (1648), *Studia* (3), 1959, p. 189.
73. T. O. Ranger, *Revolt in Southern Rhodesia, 1896-1897*, Londres, 1967, p. 380.

CHAPITRE VIII

Le commerce

1. Les produits exportés et importés

Parmi les produits d'exportation, il n'en est certes pas d'aussi important que l'or. On ne dispose malheureusement que de très peu de données sur le volume exporté et elles ne peuvent inspirer qu'une confiance relative. Il y a tout lieu de penser, par exemple, que les estimations fournies par les marchands arabes, tout au début du XVIe siècle, sont exagérées. Voici quelques chiffres :

Période arabe fin du XVe siècle	Thomé Lopes, 1502 (Sofala)	2 000 000 de *miticals*	=	8 500	kg (1)
	Diogo de Alcáçova, 1506 (Sofala et Angoche)	1 800 000 de *miticals*	=	7 650	kg (2)
1591	João dos Santos	200 000 de *cruzados*	=	716	kg (3)
1610	Diogo do Couto	200 000 de *miticals*	=	850	kg (4)
1667	Manoel Barretto	3 500 de *pastas*	=	1 487,5	kg (5)
1750	Francisco de Mello e Castro (du Butua seulement)	5 à 600 de *pastas*	=	212,5 à 255	kg (6)

1. Thomé Lopes, « Navigationi verso le Indie Orientali » (1502), *in* G. B. Ramusio, *Delle Navigationi e Viaggi*, vol. I, Venise, 1550, f. 144 (r). Le *mitical* pèse 4,25 gr ; *cf.* V. M. Godinho, *L'économie de l'empire portugais aux XVe et XVIe siècles*, Paris, 1969, p. 271, n. 1 .
2. Diogo de Alcáçova au roi de Portugal, 20 novembre 1506, *in DPMAC*, vol. I, p. 394.
3. João dos Santos, *Ethiopia Oriental*, Evora, 1609, liv. II, cap. XII. *Le cruzado* vaut 3,58 g d'or ; *cf.* V. M. Godinho, *op. cit., loc. cit.*
4. Diogo do Couto, *Diálogo do Soldado Prático* (1610), éd. Rodrigues Lapa, Lisbonne, 1937, p. 238.
5. Manoel Barretto, « Informação do Estado e Conquista dos Rios de Cuama » (1667), *in RSEA*, vol. III, p. 450. *La pasta* = 100 *miticals* ; *cf.* E. Axelson, *Portuguese in South East Africa, 1600-1700*, Johannesburg, 1960, p. 210.
6. Francisco de Mello e Castro, « *Rios de Sena...* » (1750), *in Annaes do Conselho Ultramarino* (parte não oficial), série II (1859-1861), Lisbonne, 1867, p. 113.

1758	Ignacio Caetano Xavier	1 000 *pastas*	=	425	kg [7]
1762	Anon.	700 *pastas*	=	297,5	kg [8]
1806	A. N. de Barbosa de Villas Boas Truão	120 *pastas*	=	51	kg [9]
1806	Anon. (Quelimane seulement)	6 786 *miticals*	=	28,84	kg [10]
1820	José Francisco Alves Barbosa (Quelimane seulement)	2 585 *miticals*	=	10,98	kg [11]

L'augmentation progressive des exportations, de la fin du XVIe siècle jusqu'au dernier tiers du XVIIe, correspond parfaitement à ce que l'on sait de l'expansion portugaise dans la région ; la baisse constatée au XVIIIe siècle est une conséquence des guerres du Changamira ; la chute très nette au début du XIXe siècle reflète le déclin de la présence portugaise dans la vallée du Zambèze. Les chiffres donnés par Francisco de Mello e Castro et l'auteur anonyme de 1762 sont officiels, aussi ne tiennent-ils pas compte de la fraude, contrairement à l'estimation avancée par Ignacio Caetano Xavier. En outre, au XVIIIe siècle, une partie de l'or exporté provient de territoires situés immédiatement au nord du Zambèze, le plateau n'en est plus la seule source.

Il est intéressant d'observer que le volume des exportations indiqué pendant la période portugaise ne s'écarte pas tellement des calculs faits par R. Summers, à partir de données purement archéologiques : la production annuelle aurait été, selon lui, avant la colonisation britannique, d'environ 500 kg par an en moyenne [12].

Si l'or se place sans conteste au premier rang des produits exportés, le second revient à l'ivoire. Les Noirs, déclare Barros en 1552, font tuer jusqu'à cinq mille éléphants par an [13]. L'ivoire provenant du Quiteve et du Manica représente, en 1667, la principale exportation de Sofala [14]. Nous ne disposons pas de chiffres concernant la période antérieure au XVIIIe siècle, en voici quelques-uns se rapportant à cette époque :

7. Ignacio Caetano Xavier, « Relação do Estado presente de Moçambique... » (1758), *in Anais,* vol. IX, t. I (1954), p. 211.
8. Anon., « Memorias da Costa da Africa Oriental », *in ibid.,* p. 242.
9. A. N. de Barbosa de Villas Boas Truão, « Plano para um Regimento ou nova constituição económica e política da capitania de Rios de Sena... » (1806), *in Annaes do Conselho Ultramarino* (parte não oficial), série I, (1854-1858), Lisbonne, 1867, p. 412.
10. Anon., *Memórias sobre o Rio de Senna* (1810), Biblioteca da Academia das Ciências, ms azul 648 n° 16 (chiffres pour l'année 1806).
11. José Francisco Alves Barbosa, *Analyse Statistica, Topographica e Politica da Capitania de Rios de Senna...* (1821), Biblioteca da Ajuda, 54-XIII-3, p. 38 (chiffres pour l'année 1820).
12. R. Summers, *Ancient Mining in Rhodesia,* Salisbury, 1969, p. 188.
13. João de Barros, déc. I, liv. X, cap. I.
14. Manoel Barretto, « Informação do Estado e Conquista dos Rios de Cuama » (1667), *in RSEA,* vol. III, p. 450.

1758	(Sofala) 100 *bares*	=	23 500 kg [15]
1762	6 à 700 *bares*	=	141 000 à 164,500 kg [16]
1806	200 *bares*	=	47 000 kg [17]

Pour ce qui est du cuivre, nous n'avons trouvé qu'une seule évaluation des exportations, pour l'année 1762 : 100 *candils*, soit 46 000 kg [18], ce qui n'est pas une quantité négligeable, si l'on tient compte des méthodes primitives d'extraction.

Quant aux importations, elles étaient surtout constituées, avant l'arrivée des Portugais, par des soieries, des cotonnades et des perles de verre venant de l'Inde, les dernières étant les plus importantes [19]. Au début du XVIe siècle, les Portugais apportèrent d'Europe des tissus de lin, de laine et des perles de verre de Venise [20], mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il serait plus avantageux de reprendre à leur compte les échanges complémentaires développés par les Arabes entre l'Inde et l'Afrique orientale. C'est pourquoi il ne parvenait à Lisbonne qu'une quantité infime de l'or exporté de Sofala [21].

2. Premier projet des thalassiens : intégrer les échanges interrégionaux au commerce maritime

Par « thalassiens », nous désignons tous les peuples maritimes, qu'ils soient arabes, portugais ou autres. Au temps des Arabes, avant le XVIe siècle, ces deux types de commerce étaient encore bien distincts. Le commerce maritime était aux mains des Arabes du royaume de Kilwa, de Mombasa, et du royaume de Cambay, aux Indes ; celui de l'intérieur était assuré par des Arabes métissés de Sofala, qui parlaient entre eux la langue du pays plutôt que l'arabe, et faisaient un bénéfice d'environ 100/1 sur les échanges qu'ils contrôlaient [22].

Dans la seconde moitié du XVIe siècle, les Portugais, qui avaient réussi dès leur arrivée dans les parages à s'emparer du commerce de l'océan Indien, feront entrer dans le circuit le commerce des deux rives du Zambèze et du Nord-Est du plateau.

15. Ignacio Caetano Xavier, « Relação do Estado presente de Moçambique » (1758), *in ibid.*, p. 186.
16. Anon., « Memorias da Costa da Africa Oriental » (1762), *in Anais*, vol. IX, t. I (1954), p. 242. *Le bar* = 235 kg ; *cf.* F. Hoppe, *Portugiesische-Ostafrika in der Zeit des Marques de Pombal*, Berlin, 1965, p. 212.
17. A. N. de Barbosa de Villas-Boas Truão, *op. cit., loc. cit.*
18. Anon., « Memorias da Costa da Africa Oriental » (1762), *in ibid.*, p. 242. 1 *candil* = c. 460 kg ; *cf.* F. Hoppe, *op. cit.*, p. 212.
19. Gaspar Correia, « Lendas da India », *in RSEA*, vol. II, p. 2 (allusion au voyage à Sofala de Sancho de Toar de 1501) ; [Duarte Barbosa], c. 1518, *in DPMAC*, vol. V, p. 356.
20. A. Lobato, *A Expansão Portuguesa em Moçambique*, vol. III, Lisbonne, 1960, pp. 50-51.
21. *Id.*, p. 391.
22. [Duarte Barbosa], « Descripção da Situação, Costumes e Produtos de alguns lugares de Africa » (c. 1518), *in DPMAC*, vol. V, p. 356.

Voici comment le Père Monclaro décrit l'organisation des échanges de l'intérieur, fondée sur le contrôle des voies fluviales, grâce à des relais successifs : avec de la verroterie achetée à Chaul, dans l'Inde, les Portugais achetaient sur la rive gauche du Zambèze des *machiras* (pagnes de coton du pays), qu'ils revendaient aux Batonga de la rive droite contre de l'or. Ces opérations, somme toute assez simples, rapportaient aux Portugais environ 30/1 [23]. Il en était toujours de même près d'un siècle plus tard, si l'on en croit le témoignage d'António Gomes en 1648 [24].

Dès cette époque et pendant tout le XVIIe siècle, les Portugais créèrent des foires (*feiras*), ou plutôt des comptoirs, dans le Nord-Est du plateau, étendant ainsi leur hégémonie commerciale jusqu'à la rivière Umniati ou à l'Umfuli. Selon António Gomes, de nombreux Noirs venaient du Butua jusqu'à « um fermozo rio muy caldelozo » (une belle rivière très abondante), qui peut être l'une ou l'autre, acheter avec de l'or des pagnes, et surtout de la verroterie qu'ils appréciaient tout particulièrement [25]. Les guerres du Changamira, à la fin du XVIIe siècle, empêchèrent les Portugais de poursuivre la réalisation de ce projet, réduisant leur espace commercial au comptoir de Sofala et à la vallée du Zambèze, de l'embouchure jusqu'à Zumbo.

De la période arabe jusqu'à ce moment, les profits des thalassiens n'ont cessé de diminuer : 100/1 avant l'arrivée des Portugais ; 30/1 en 1569 ; 2/1 en 1616 [26]. Cette tendance est sans doute moins due à une baisse de rentabilité qu'à une diminution du risque ; les échanges devenant plus réguliers, les produits sont moins rares et leur prix moins élevé. Au XVIIIe siècle, en revanche, on assistera à un net fléchissement de l'activité économique, en raison du déclin de la présence portugaise dans l'océan Indien.

3. Deuxième projet des thalassiens : développer la consommation de prestige dans une économie de subsistance

Compte tenu des difficultés de transport en ce temps-là, il fallait absolument pouvoir proposer aux Noirs, en échange de l'or et de l'ivoire du plateau, des marchandises ayant à leurs yeux une valeur suffisante, pour un volume réduit. En effet, le commerce dans les deux sens ne concernait que des biens de prestige ; il ne s'agissait jamais d'articles susceptibles de développer la production.

Dans la société traditionnelle noire, surtout si elle était restée à

23. P[e] Monclaro, « Relação... » (1569), *in RSEA*, vol. III, p. 185.
24. António Gomes, « Viagem que fez... » (1648), *Studia* (3) 1959, p. 203.
25. *Id.*, p. 196.
26. Diogo do Couto, « Décadas da Asia », déc. IX, cap. XXII *in RSEA* vol. VI, p. 317.

l'écart du commerce lointain, le rang de l'individu était moins déterminé par la possession de biens que par ses liens de parenté ou par son âge. António Gomes écrit en 1648 que les Anciens, membres des conseils des villages, « sont chez eux très respectés, qu'ils soient ou non bien vêtus, on les estime toujours autant, de même que quiconque est ou a été grand parmi eux » [27].

Cette hiérarchie, fondée sur des valeurs inhérentes à toute société essentiellement agraire, Arabes et Portugais vont s'employer à la remplacer par une autre, fondée sur les signes extérieurs de richesse, obtenus de l'étranger. Leur principal but va être d'inspirer aux Noirs le désir d'acquérir des biens, destinés à leur assurer un prestige auquel ils n'auraient pas eu droit normalement. Les Noirs se montrent-ils contents de leur sort, n'ont-ils pas la moindre envie de se procurer les biens étrangers ? Les thalassiens les accusent de paresse. L'humaniste João de Barros (1552) est le seul à ne pas fustiger cette paresse, c'est tout juste s'il ne voit pas une qualité dans cette absence de cupidité : « ... ces gens sont paresseux pour aller l'extraire [l'or], ou pour mieux dire si dépourvus de cupidité, qu'il faut qu'un de ces Noirs soit bien affamé pour aller creuser [la mine] » [28].

Pour éveiller en eux le désir de posséder les marchandises, les Arabes, dit Barros, pressent les Noirs d'accepter pagnes et verroterie, car ils savent bien que, dans les sociétés traditionnelles, un cadeau en appelle un autre ; ils font crédit, en quelque sorte, ne doutant pas de recevoir tôt ou tard le paiement en or :

> « ... ils les couvrent, ainsi que leurs femmes, de pagnes, de perles de verre, de bijoux qui leur plaisent, et quand ils sont satisfaits, [les marchands] leur font crédit et leur disent d'aller extraire de l'or, que plus tard ils paieront les objets ; ainsi, en leur faisant crédit, ils les obligent à travailler, et [les Noirs] sont si loyaux qu'ils tiennent parole. » [29]

Au XVIIe siècle (1635), António Bocarro sera sans indulgence pour « la paresse » de ces Noirs que seul le « besoin » pousse à extraire de l'or :

> « ... ils sont si paresseux et aiment tant ne rien faire qu'ils ne se mettent à chercher de l'or que forcés par le besoin de vêtements ou de nourriture ; celle-ci ne manque pas dans le pays, qui en produit en abondance... » [30].

Contrairement à Barros, Bocarro semble placer au premier rang des besoins, le tissu pour s'habiller.

La pratique des ventes à crédit, déjà utilisée par les Arabes et

27. António Gomes, « Viagem que fez... » (1648), *Studia* (3), 1959, p. 204.
28. João de Barros, déc. I, liv. X, cap. I.
29. João de Barros, *loc. cit.*
30. António Bocarro, « Década XIII », *in RSEA*, vol. III, pp. 265-266.

reprise par les Portugais, conduit, au XVIIe siècle, à des pressions abusives et à un « commerce forcé », que dénonce António Gomes (1648). Les Noirs se laissent tenter par les marchandises qui leur sont proposées avec insistance puis, dans l'incapacité de les payer, finissent par devenir esclaves pour régler leur dette.

> « Une autre faute [...] des Portugais — dit Gomes — est de donner aux Noirs les tissus à crédit, car le Noir ne se soucie pas de l'avenir, il ne pense qu'au présent, et tant qu'il a ce qu'il lui faut, il reste chez lui ; au moment de payer, il en est incapable ; le marchand lui envoie alors 20 ou 30 Noirs, et s'il lui restait encore quelque chose, la maison est vide après leur visite. Il se présente alors devant le marchand, lui dit qu'il n'a pas de quoi payer, qu'il sera son captif ; et tout simplement il va chercher sa femme et ses enfants et revient se constituer captif... » [31]

Les mêmes procédés sont employés en Angola à la même époque, et on n'hésite pas à faire appel à la violence pour imposer le commerce forcé [32].

Manoel Barretto (1667), lui, avait conçu un moyen d'une merveilleuse simplicité pour contraindre les Noirs à travailler la mine : il suffisait — projet illusoire s'il en fut — de rendre le port du pagne obligatoire :

> « Puisque les Portugais sont maîtres de cette Grande Ethiopie [l'Afrique orientale], s'ils obligent tous les Noirs à porter un pagne (et non des peaux de bêtes ou des écorces d'arbres, comme beaucoup le font encore dans nos territoires), tout le tissu que peut produire l'Inde ne suffira pas à assurer les besoins de la moitié seulement des Noirs. Mais comme cela ils extrairont de l'or pour acheter des pagnes ; on aura ainsi énormément d'or, et ils absorberont d'innombrables chargements de cotonnades et autres produits qu'ils convoitent. » [33]

Comme Barros l'avait déjà fait au XVIe siècle, Pedro Barretto de Rezende insistera, en 1635, sur la très grande probité des Noirs, et lorsqu'il compare la façon d'agir des agents noirs des Portugais à celle des ressortissants de pays dits civilisés, ce n'est pas à l'avantage de ces derniers :

> « ... tout le commerce que font les Portugais dans ces contrées si vastes est dans les mains de Noirs, esclaves ou gens de confiance. On leur remet une grande quantité de marchandises [...] qu'ils emportent très loin dans l'intérieur des terres, où ils les échangent contre de l'or

31. António Gomes, « Viagem que fez... » (1648), *Studia* (3), 1959, pp. 192-193.
32. *Cf.* notre ouvrage, *L'ancien royaume du Congo des origines à la fin du XIXe siècle,* Paris-La Haye, 1968, pp. 216-217.
33. Manoel Barretto, « Informação do Estado e Conquista dos rios de Cuama » (1667), *in RSEA*, vol. III, p. 461.

> ou de l'ivoire, qu'ils rapportent fidèlement. Si l'on considère qu'un Noir, démuni de tout, nu à l'exception des parties honteuses, revient à plus de cent lieues à la région où il est né [...] il y a bien de quoi faire honte aux pays les plus estimés du Monde, qui ne cessent de s'attaquer, de se voler, de se massacrer les uns les autres par cupidité. » [34]

Cette loyauté exemplaire à l'égard des maîtres fait partie des mœurs d'une société, où tous les rapports entre ses membres sont essentiellement fondés sur la parenté ; elle n'en est que plus remarquable transférée à un patron blanc, avec lequel il ne peut y avoir aucun lien réel de cet ordre.

Au XVIIIe siècle, cette morale rigoureuse se relâche, par la faute des Blancs qui donnent de mauvais exemples. En 1750, Francisco de Mello e Castro, décrivant le commerce entre les Portugais de Zumbo et le Butua des Changamiras, dénoncera la fâcheuse tendance des *mossambazes*, agents noirs au service des Portugais, à disparaître avec les marchandises qui leur avaient été confiées.

> « ... le plus grand [risque] est que ces *mossambazes* détournent les marchandises qu'on leur a remises, et disparaissent, comme cela s'est souvent produit et se produit communément. C'est ce qu'on appelle là-bas *panducar*, c'est-à-dire s'absenter. » [35]

Panduka signifie en réalité, selon Hannan, « montrer de l'inimitié, se rebeller » [36].

Les tissus vendus par les thalassiens servaient avant tout à signaler à tous le rang social de ceux qui les portaient. Selon Barros (1552), les gens du commun portaient des tissus de fabrication locale, tandis que les nobles s'habillaient de soieries « com vivos de ouro » (bordées d'or) importées des Indes [37]. João dos Santos, qui connaissait mieux l'Afrique du Sud-Est que Barros, puisqu'il y avait vécu, note que le roi et les chefs sont vêtus de tissus de coton ou de soie, mais que les pauvres, « presque tous, sont nus, hommes et femmes, et n'en éprouvent ni étonnement ni honte... » [38].

Au milieu du XVIIe siècle, António Gomes (1648) a trouvé assez luxueuse la cour du Monomotapa, mais la masse du peuple est toujours aussi peu vêtue. Sur le plateau, dans l'intérieur, les hommes se couvrent encore de peaux de bêtes ou d'écorces d'arbres, les femmes « d'une petite plaque de perles de couleur, tissées, et n'ont rien d'autre

34. Pedro Barretto de Rezende, « Livro do Estado da India » (1635), *in RSEA*, vol. II, p. 394.
35. Francisco de Mello e Castro, « Rios de Sena, sua descripção... » (1750), *in Annaes do Conselho Ultramarino* (parte não oficial), série II (1859-1861), Lisbonne, 1867, p. 113.
36. M. Hannan, *Standard Shona Dictionary*.
37. João de Barros, déc. I, liv. X, cap. I.
38. João dos Santos, *Ethiopia Oriental*, liv. I, cap. XII.

sur elles » [39]. Cependant l'expansion du commerce portugais à cette époque permet à des Noirs de plus en plus nombreux de se procurer des tissus, même à ceux qui, n'ayant pas un rang social assez élevé, n'auraient pas dû avoir de beaux vêtements. António Gomes cite le cas d'un chef dont l'autorité avait été minée par la facilité avec laquelle ses sujets pouvaient acquérir des biens de prestige, des tissus en l'occurrence. Il reprochait aux Portugais de ruiner le pays :

> « ... que s'ils voulaient donner des tissus aux Noirs, c'est à lui qu'il fallait les remettre, qu'il les ferait ensuite distribuer à ceux qui devaient être payés. Autrement certains s'enfuyaient et en entraînaient d'autres, si bien que les terres se dépeuplaient » [40].

Ceux qui fuyaient ainsi pour échapper à l'autorité de leurs chefs avaient sans doute le dessein de commander à leur tour, dans une autre région.

Les effets destructeurs du commerce européen sur l'ordre politique seront encore relevés, au début du XIXe siècle, par João Julião da Silva au Quiteve :

> « ... dans l'ancien temps, le Roi avait tout le pouvoir et c'était lui qui recevait toutes les marchandises du commerce ; il les distribuait aux princes et aux grands du royaume, en paiement de l'or qu'ils faisaient laver par leurs femmes et leurs esclaves, pour le lui remettre aussitôt. Ainsi le commerce se faisait régulièrement. Mais l'ambition des commerçants eux-mêmes a tout bouleversé, car ils se sont mis à donner certaines quantités de tissus aux princes ; ceux-ci s'en sont servi pour grouper des partisans, guerroyer contre les rois et les chasser de leur cour. Chacun d'eux aspirait à régner. » [41]

Dès lors que le commerce européen pénétrait dans les couches inférieures de la société, celle-ci s'émiettait peu à peu, inéluctablement, car le contrôle des échanges échappait aux pouvoirs africains. Le processus a été sensiblement le même au Loango, au XVIIIe siècle [42].

En somme, on peut dire que si le commerce européen parvint ainsi à saper les structures politiques traditionnelles, il ne pénétra pas très avant à l'intérieur du plateau. Le second projet des thalassiens — développer la consommation des tissus en propageant le commerce — ne put être réalisé qu'en partie : s'ils ont assez bien réussi au nord-est du plateau et sur la côte, il ne semble pas que, dans les autres contrées, les cotonnades aient supplanté les vêtements traditionnels de peaux de bêtes et d'écorce d'arbre.

39. António Gomes, « Viagem que fez... » (1648), *Studia* (3), 1959, p. 209.
40. *Id.*, p. 193.
41. [João Julião da Silva], *Memória respectiva a Villa de Sofalla...* (1836-1847), AHU, Moçambique, Caixa 2, Diversos, Doc. Imp. 367/52.
42. Phyllis M. Martin, *The External Trade of the Loango Coast, 1576-1870*, Londres, 1972, chap. VIII.

4. Troisième projet des thalassiens : une fois acquis le contrôle économique sur les échanges, arracher au pouvoir des Noirs le contrôle politique de la production de l'or

Tout au long des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, tous les efforts du pouvoir central des Noirs tendent vers un seul but : contrôler l'activité minière à son profit, d'une part, en interdisant d'extraire de l'or à tous ceux qui pourraient convoiter une promotion sociale et devenir des rivaux politiques, de l'autre, en l'encourageant chez les gens du commun afin d'obtenir de quoi acheter des biens de prestige étrangers.

Contrairement à une idée assez répandue, l'or en lui-même n'intéressait guère la population noire [43]. Ils appréciaient bien plus le bétail, dont la viande leur permettait de se nourrir somptueusement. Quant aux tissus, ils n'attiraient que ceux qui avaient déjà assez à manger. Luís Fróis notait, en 1561, que les bovins « valent, dans ce pays, autant que l'or lui-même » [44].

La même année, parlant des vassaux du Monomotapa, Balthasar da Costa écrivait que « ... pour une certaine portion de vache on lui donne [au Monomotapa] une portion égale d'or » [45].

Le bétail sert donc, en quelque sorte, à payer l'or extrait pour le compte du pouvoir. En 1552, Barros écrit que le Monomotapa

> « ... quand il veut obtenir quelque chose, envoie [ses gens] vers les mines où l'on extrait de l'or, et fait distribuer une ou deux vaches, selon le nombre des mineurs, en signe de bienveillance ; pour le remercier de cet envoi, chacune donne un peu d'or, jusqu'à cinq cent réaux » (soit environ 4 g). [46]

C'est également ce qu'a observé le Père Monclaro (1569) : « Lorsque le Monomotapa veut de l'or, il envoie de la viande à ses sujets qui l'extraient ; et elle est distribuée aux mineurs selon leur travail. » [47]

On ne peut extraire de l'or sans autorisation du roi, sous peine de mort. Alcáçova écrivait dès 1506 : « ... et aucun homme ne peut en extraire [de l'or] sans la permission du roi, sous peine de mort » [48]. Il en est toujours ainsi en 1609, selon João dos Santos : « Tout Noir

43. António Lobo da Silva (1658) observait que les Noirs n'hésitaient pas à vendre leur or non seulement contre de la viande, mais même pour de la bière de sorgho. « Ils ne l'amassent pas, s'étonne Silva, n'en font pas de bijoux, on dirait que c'est Dieu qui le veut ainsi. » António Lobo da Silva, lettre du Zimbaué, datée du 22 juin 1658, AHU, Caixa Moçambique.
44. Luís Fróis, lettre du 15 décembre 1561, *in RSEA*, vol. II, p. 108.
45. Cité par A. P. Paiva e Pona, *Dos Primeiros Trabalhos dos Portugueses no Monomotapa*, Lisbonne, 1892, p. 62.
46. João de Barros, déc. I, liv. X, cap. I.
47. P^e^ Monclaro, « Relação... » (1569), *in RSEA*, vol. III, p. 184.
48. Diogo de Alcáçova, lettre du 20 novembre 1506, *in DPMAC*, vol. I, p. 390.

qui découvre une mine importante et en tire de l'or est condamné à mort, et les biens acquis sont confisqués au profit du roi... » [49] António Gomes (1648) ajoute que, selon la coutume, le roi ou le chef doit recevoir une partie de l'or extrait : « Un Noir qui veut ouvrir une mine doit demander l'autorisation du roi ou du chef local et lui donner, en compensation, une partie du premier [or] recueilli... » [50]

Ce pourcentage revenant au pouvoir semble avoir baissé du XVIe au XVIIe siècle. Au début du XVIe siècle, selon Veloso (1512), le mineur payait, dans les chefferies d'Amçoçe (près du Manica) et de Mazofe (Mazoe), la moitié du produit de son travail [51] ; à la fin du XVIIe siècle (1683), il ne remettait plus que la valeur d'un changement sur le total journalier des voyages entre la mine et la source où l'on lavait le minerai [52].

Les Noirs avaient fort bien compris qu'ils avaient intérêt à limiter la production, afin de maintenir le pouvoir d'achat de l'or, et surtout d'empêcher les Portugais de s'emparer de leurs terres :

> « Si un Noir — dit Santos — découvre, par hasard, en creusant, une mine importante, il doit le crier bien haut, pour appeler quelque autre Noir, qui pourra témoigner qu'il a trouvé par hasard en creusant un gros filon, et qu'il l'a laissé sans rien emporter [...]. Si le Monomotapa est si sévère, c'est qu'il ne veut pas que les Portugais sachent qu'il y a de si riches mines d'or sur ses terres, afin d'éviter qu'ils ne lui fassent la guerre, par convoitise de cet or et aussi du royaume. » [53]

António Gomes signale, en 1648, une façon de procéder analogue. Les Noirs expliquaient la retenue avec laquelle ils exploitaient une mine qui s'était révélée riche par un dicton : « ... si vous prenez la mère, il n'y aura pas d'enfants » [54], mais là encore la vraie raison était sans doute la crainte de voir les Portugais envahir les terres. C'est bien ce qu'en pense Manoel Barretto (1667) : « [Les Noirs] ne veulent pas que l'on extraie plus d'or qu'il n'est nécessaire, afin d'éviter que les Portugais ne convoitent leurs terres et ne s'en emparent. » [55]

Malgré la résistance passive des Noirs, conscients que le développement des mines ne pouvait que détruire leur société, ils ne pourront empêcher la présence portugaise de progresser constamment sur le plateau pendant la seconde moitié du XVIIe siècle. Non contents d'exploi-

49. João dos Santos, *Ethiopia Oriental,* liv. II, cap. XIII.
50. António Gomes, « Viagem que fez... » (1648), *Studia* (3), 1959, p. 187.
51. Gaspar Veloso, lettre de 1512, *in DPMAC,* vol. III, p. 182.
52. Anon., *Descripção dos Rios de Cuama* (1683), ms. Bibl. d'Ajuda, Lisbonne, Codex 51-VII-44, f. 479 (r).
53. João dos Santos, *op. cit., loc. cit.*
54. António Gomes, *op. cit.,* p. 185.
55. Manoel Barretto, « Informação do Estado e Conquista dos Rios de Cuama » (1667), *in RSEA,* vol. III, p. 454.

ter les mines, avec l'autorisation du roi et en faisant appel à une main-d'œuvre esclave, les Portugais commencent à acheter des terres aurifères au Monomotapa, parfois des étendues considérables, et deviennent de véritables chefs, avec leur propre clientèle noire. Les anciens propriétaires de ces terres se voient dépouillés de leur patrimoine et ramenés au niveau le plus bas de la population. Les Portugais et leurs acolytes métis possèdent, d'après Manoel Barretto

> « ... de grands territoires ou des provinces, qu'ils ont achetés et achètent encore chaque jour au roi de Mocaranga [le Monomotapa] [...] les *encozes* [chefs] ne veulent plus qu'on extraie de l'or de leurs terres, car aussitôt que les Portugais l'apprennent, ils vont les acheter au roi, comme cela est arrivé si souvent. Et eux, les *encozes*, qui sont de grands seigneurs, des comtes, des ducs, des marquis, une fois dépouillés de leurs terres, ne sont plus que de pauvres *Caporros*, autant dire des ouvriers [captifs]. » [56]

António da Conceição signale encore en 1696 la vente de terres aux Portugais par le Monomotapa, pratique absolument contraire à la tradition bantu, qui veut que la terre soit inaliénable [57].

Certains Portugais, écrit un témoin de 1683, ne se soucient même plus de demander l'autorisation du roi avant d'exploiter une nouvelle mine, ni de payer un impôt sur son produit. Cette même année, le Monomotapa avait tenté de freiner le processus ainsi déclenché en lançant une interdiction totale de toute activité minière ; il espérait contraindre les Portugais à respecter son autorité [58]. Il fut vite détrompé et de nouvelles mines s'ouvrirent : à Ongoe en 1691, à Quitomburize vers 1693 [59]. Le Monomotapa voit peu à peu diminuer son pouvoir, mais ce qu'il lui en reste dépend toujours du revenu qu'il tire de l'extraction de l'or. Le témoin, déjà cité, de 1683 estime que le Monomotapa ne peut se passer des mines,

> « parce qu'il n'a rien d'autre qui ait de la valeur. S'il se contentait comme autrefois de lainages et de cotonnades, il ne lui faudrait pas plus. Mais maintenant que ces rois sont habitués aux toiles et aux brocards, il est trop dur de revenir en arrière. » [60]

Ainsi, le commerce européen était devenu, pour le Monomotapa et ses sujets, une nécessité. Le point de rupture de cette crise approchait : ce sera, à la fin du XVIIe siècle, l'invasion de Changamira. La souveraineté africaine se trouvera alors rétablie, mais ce sera au prix de l'indépendance de l'Etat du Monomotapa.

56. Manoel Barretto, *op. cit.*, p. 453.
57. António da Conceição, « Tratado dos rios de Cuama » (1696), *O Chronista de Tissuary*, Nova Goa, II (15), 1867, p. 66.
58. Anon., *Descripção dos Rios de Cuama* (1683), ms. Bibl. d'Ajuda, Lisbonne, Codex, 51-VII-44, f. 479 (v).
59. António da Conceição, *op. cit.*, p. 68.
60. Anon., *Descripção dos Rios de Cuama*, f. 480 (r).

Le Changamira II coupera court au projet des thalassiens de parvenir au contrôle politique de la production de l'or. Après la conquête du Nord-Est du plateau en 1693, les Changamiras surveilleront l'extraction minière avec beaucoup plus de rigueur que les Monomotapas du XVIe siècle. Francisco de Mello e Castro écrit en 1750 que : « Les vassaux du Changamira ne peuvent pas posséder d'or, sous peine de mort, et tout ce qui est éclat, feuille ou pépite est pour le roi... » [61]

Le commerce de l'or avait-il au moins entraîné le développement des institutions économiques des Noirs ? Les foires *(feiras)* existaient déjà du temps des Arabes, António de Saldanha le signale en 1511. Il y avait en amont du Zambèze, au-delà des gorges de Lupata, un village situé près d'une montagne appelée Otonga, où, rapporte-t-il, « ... accourent tous les Noirs qui font du commerce, et tous les Maures qui se trouvent dans le pays : ils y vendent leurs produits et organisent un marché » [62]. Il s'agissait bien en effet de marchés, puisque, selon Veloso (1511), ces *feiras* se tenaient à intervalles rapprochés et qu'on y vendait des vivres. Voici ce qu'il dit à propos des terres d'Ynhacouee :

> « ... les foires se tiennent tous les lundis, on les appelle foires de Sembaza. Les Maures y vendent toutes leurs marchandises, et il y vient aussi des Noirs de partout, avec des produits de la terre, qui sont abondants. On dit que cette foire est aussi importante que celle de *Virtudes,* et la seule monnaie qui y ait cours est l'or au poids. » [63]

Sembaza correspond au verbe shona *shambadza* = échanger, troquer [64]. La foire des *Virtudes* était célèbre au Portugal.

Rien ne prouve que dans ces foires, pas plus que dans celles des Portugais, les prix aient varié en fonction de la loi de l'offre et de la demande. Lorsqu'ils changent, c'est de loin en loin, et sans raison apparente. Manoel Barretto, qui est le premier à parler de la notion de prix chez les Noirs, en donne un exemple : en 1667, deux chefs du Maravi « ... augmentèrent les *motengos*, ou prix des marchandises vendues aux Portugais » [65]. Ici c'est par la volonté du pouvoir, et non en fonction du marché, que l'augmentation s'est produite. Et lorsque S. X. Botelho écrit, en 1835, que « jadis les prix des produits du pays restaient stables, mais aujourd'hui les Noirs les augmentent » [66], il ne faut pas voir là l'avènement d'une économie de marché, mais plutôt l'effet de la détérioration des termes d'échanges, dont étaient victi-

61. Francisco de Mello e Castro, « Rios de Sena, sua Descripção... » (1750), *in Annaes do Conselho Ultramarino* (parte não oficial), série II (1859-1861), Lisbonne, 1867, p. 113.
62. António de Saldanha (1511), *in DPMAC,* vol. III, p. 15.
63. Gaspar Veloso (1511), *in DPMAC,* vol. III, p. 15.
64. M. Hannan, *Standard Shona Dictionary.*
65. Manoel Barretto, *op. cit.,* p. 446.
66. S. X. Botelho, *Memória estatística...,* Lisbonne, 1835, p. 189.

mes les Portugais à cette époque. Il ne semble pas que, durant toute cette période, les prix aient jamais eu la moindre influence sur la production.

Même au XXe siècle, le commerce entre les Noirs reste peu développé. A. E. Neuparth, décrivant le Barué en 1907, observait que « ... en général les indigènes ne commercent pas entre eux, mais à Mungari [chef-lieu du Barué], il y a une sorte de marché où l'on échange des houes, des anneaux de fer, du tabac, des cuillers de bois, etc. » [67]. En 1925, A. A. Pereira Cabral notait que « ... il n'y a pas de foires ou de marchés fixes, sauf dans les chefs-lieux de districts, où l'on trouve des marchés que les indigènes nomment *bazars* » [68].

A aucun moment de son histoire, le Monomotapa n'avait connu de monnaie unique. L'or servait, bien sûr, de monnaie d'échange, mais aussi les croisettes de cuivre, les lingots d'étain, la verroterie et les pagnes, selon Santos (1609) [69]. Pedro Barretto de Rezende (1635) y ajoute des houes de fer, qui ont peu de valeur [70]. Aucun contrôle n'était donc possible sur les moyens de paiement, et par conséquent sur l'organisation du commerce.

Et l'artisanat local, comment résista-t-il à l'expansion commerciale des thalassiens ? Au début du XVIe siècle, nous l'avons vu, les Portugais parvinrent à dominer le commerce de l'océan Indien, en même temps qu'ils s'installaient à Sofala dès 1505. Les Arabes se virent donc obligés de développer la production locale de coton. Ce coton, ils le filaient et le tissaient pour leur propre compte, mais ne connaissant pas l'art de la teinture, ils effilaient les cotonnades qu'ils parvenaient encore à importer des Indes à l'insu des Portugais, pour en mélanger les fils au coton produit par eux, sur les métiers. Cette ruse leur permettait, dit Duarte Barbosa (c. 1518), de gagner « de grandes quantités d'or » [71].

Au XVIIe siècle, le tissage local semble s'être considérablement développé, chez les Noirs eux-mêmes. António Gomes notait en 1648 que certains Portugais se plaignaient de la concurrence des métiers à tisser locaux, et du tort ainsi fait au commerce des tissus [72]. S'il faut en croire Gomes, les Noirs étaient aussi devenus très habiles en matière de couture. Les grands de la cour du Monomotapa, écrit-il,

> « ... portent des pagnes somptueux de soieries diverses, damas, satin, tissus d'or et de soie. Il s'agit de trois lés de satin d'une lar-

67. A. E. Neuparth, « Zambezia e Barue », *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa* 25, 1907, p. 121.
68. A. A. Pereira Cabral, *Raças, Usos e Costumes dos Indígenas de Moçambique*, Lourenço Marques, 1925, p. 63.
69. João dos Santos, *Ethiopia Oriental*, liv. II, cap. VIII.
70. Pedro Barretto de Rezende, « Livro do Estado da India » (1635), *in RSEA*, vol. III, p. 387.
71. [Duarte Barbosa], « Descripção da situação costumes e produtos de alguns lugares de Africa », *in DPMAC*, vol. V, p. 359.
72. António Gomes, « Viagem que fez... » (1648), *in op. cit.*, p. 222.

> geur de quatre *covados* (2,64 m), cousus les uns aux autres avec des entre-deux de dentelle d'or, ou sans, bordés des deux côtés, comme un tapis, par des franges d'or et de soie, tenues par un galon de deux doigts, de fils d'or et de soie tressés. C'est du très beau travail, fait par les Noirs eux-mêmes. » [73]

Au XVIIIe siècle, selon Francisco de Mello de Castro (1750), l'industrie textile était devenue assez florissante pour concurrencer efficacement les tissus importés, notamment dans la région de Sena, où l'on fabriquait des *machiras*, pagnes de coton grossièrement tissés, dont se vêtaient hommes et femmes et qui leur servaient de lit.

> « Ces tissus — dit-il — ont fait beaucoup de tort à toutes les étoffes teintes des Indes, et développé considérablement la culture du coton, que l'on trouve maintenant en grande quantité. » [74]

Les autorités portugaises avaient pris des mesures très sévères pour empêcher la culture du coton, mais sans grand résultat.

Ce n'est que dans le dernier tiers du XIXe siècle, avec l'introduction des cotonnades industrielles, européennes et américaines, que cet artisanat finira par disparaître complètement. En 1861-1862, A. M. Pacheco rapporte que la plupart des Noirs au Chedima portent des cotonnades d'Europe, d'Amérique et d'Asie [75]. Au XXe siècle, Posselt (1935) observe que sur le plateau, si « les étoffes tissées à partir de fibres d'écorce d'arbre ou de coton sauvage étaient très employées, elles ont été presque entièrement remplacées par des cotonnades importées » [76].

Ce n'est pas seulement le tissage qui a dû s'effacer devant la concurrence de la production européenne, mais aussi la métallurgie indigène du fer. Plutôt que de réduire le minerai eux-mêmes, les Noirs préféraient acheter, à meilleur prix, de la ferraille aux Blancs. Dans la vallée du Zambèze, Neuparth observait en 1907 que « les forgerons se servaient de cercles de tonneaux ou d'autres sortes de ferraille pour fabriquer des houes »[77]. Une vingtaine d'années plus tard, Posselt constate que, sur le plateau, le fer importé a remplacé le fer fabriqué dans les fourneaux africains [78].

L'artisanat noir avait donc été plutôt stimulé, aux XVIIe et XVIIIe siècles, par le contact avec les thalassiens. Mais il ne put résister à l'invasion de produits fournis à très bas prix, au siècle suivant, par les pays industriels.

73. *Id., op. cit.*, p. 209
74. Francisco de Mello e Castro, « Rios de Sena.. » (1750), *in Annaes do Conselho Ultramarino* (parte não oficial), série II (1859-1861), Lisbonne, 1867, p. 107.
75. A. M. Pacheco, « Voyage de Tete à Zumbo », *in* Paul Guyot, *op. cit.*, p. 271.
76. F. W. T. Posselt, *Fact and Fiction*, Bulawayo, 1935, pp. 103 et 127.
77. A. E. Neuparth, « Zambezia e Barue », *in op. cit.*, p. 114.
78. F. W. T. Posselt, *op. cit.*, p. 103.

Conclusion

A partir du moment où apparurent, sur la côte orientale de l'Afrique, les premiers hommes de la mer, ceux que nous appelons les « thalassiens », le plateau et les terres maritimes adjacentes devinrent le théâtre d'une compétition permanente entre thalassiens, à vocation mercantile, et ceux que nous nommerons « agrariens », les peuples bantu à vocation agro-bionomique.

L'attitude de ces derniers, régie par leur idéal religieux, tend à la multiplication de l'espèce, à l'amélioration de la fécondité humaine et agricole, dans le but de perpétuer la lignée ici-bas. Les plantes vivrières et les animaux domestiques, qu'ils emportent lors de leurs migrations vers le sud du continent, sont pour eux des « convertisseurs bio-énergétiques » au sens de Cottrell [1]. Toute leur organisation sociale, politique et religieuse ne vise qu'à maintenir et accroître le rendement de ces convertisseurs, autrement efficaces que les « convertisseurs naturels » (plantes sauvages et gibier) de leurs prédécesseurs, les chasseurs-ramasseurs.

C'est ce qui explique que la densité démographique ait été plus forte sur les hautes terres du plateau, où l'absence de mouche tsé-tsé permettait le développement du convertisseur représenté par l'espèce bovine, que dans les basses terres maritimes infestées de tsé-tsé.

Séparés de l'océan et de la vallée du Zambèze par une ceinture de terres insalubres et faiblement peuplées, au-delà de laquelle, en outre, les voies fluviales ne sont plus navigables, les agrariens du plateau, très nombreux, auraient pu, semble-t-il, être préservés, comme les royaumes interlacustres, de l'incursion des thalassiens et connaître par rapport à la mer un destin autarcique, au moins jusqu'au XIXe siècle. Peut-être en eût-il été ainsi, n'eût été l'or contenu dans le sous-sol du plateau. C'est lui qui attira les thalassiens cupides et amena les populations locales à nouer avec eux des relations plus étroites et plus précoces que dans le reste de l'Afrique bantu.

Par ailleurs, la cosmologie religieuse même des agrariens les ren-

1. F. Cottrell, *Energy and Society*, New York, 1955, chap. 2.

dait réceptifs et vulnérables : l'Océan (royaume des thalassiens) était pour eux le séjour des morts. C'était donc un lieu sacré, et tout ce qui en venait ne pouvait que l'être aussi. Du reste, depuis des temps très reculés, les coquillages étaient considérés, en Afrique bantu, comme des biens de prestige.

Les thalassiens ne se firent pas faute d'utiliser cette estime acquise aux choses de la mer. Tantôt par la ruse, tantôt par la persuasion, ils s'efforcèrent de développer le goût de l'ostentation, le désir d'une richesse susceptible d'améliorer le statut social. Bientôt pagnes et verroteries sont proposés en remplacement des biens de prestige traditionnels : coquillages et bétail. Comme il n'y a rien là qui puisse contribuer à la croissance agricole ou biologique de la société ni transformer le système de production, la pyramide sociale ne fait que s'étirer vers le haut, sans que la base s'élargisse en proportion. A la prolifération des êtres, qui était jusqu'alors le but suprême, se substitue une émulation galopante, qui envahit toutes les couches de la société, sans égard pour les hiérarchies traditionnelles. Tout le projet agro-bionomique bantu s'en trouve faussé.

D'après les données éparses qui nous sont parvenues, nous pouvons retracer les phases probables de ces échanges. Le roi, ou les grands chefs, propriétaires de bétail reçu en tribut, donnent une ou deux bêtes en paiement aux mineurs qui extraient de l'or. Avec l'or qu'ils obtiennent ainsi, ou celui qui leur est versé en tribut, ils achètent aux thalassiens des tissus, qui leur permettront d'acquérir d'autres têtes de bétail. Leur pouvoir politique repose donc sur ces échanges, et il leur faut, pour le conserver, continuer à servir d'intermédiaires ; autrement dit, ils doivent, d'une part, empêcher les thalassiens d'acheter avec des tissus du bétail, qu'ils proposeront directement aux mineurs contre de l'or [2], et, d'autre part contrôler l'extraction de l'or, pour éviter que leurs sujets ne s'en servent pour se procurer des tissus. Tout dépend, en définitive, de la force militaire dont ils disposent pour faire respecter leur autorité, or les thalassiens étant pourvus d'armes à feu, la lutte était inégale.

Au XVe siècle, avec la fondation de l'empire du Monomotapa, l'ensemble du plateau semble avoir été groupé sous une seule autorité noire. Au début du XVIe siècle, les Portugais s'implantent à Sofala et dans la vallée du Zambèze, en même temps que surgissent des tensions internes, qui vont entraîner l'éclatement de l'empire en plusieurs petits royaumes, auxquels les Portugais, alors en position de vassaux, paieront

2. António Lobo da Silva confirme, en 1658, que les Portugais achetaient de l'or avec du bétail ou de la viande, ou même avec de la bière de sorgho. *Cf.* António da Silva, lettre datée du Zimbaué, le 22 juin 1658, AHU Caixa Moçambique.

des coutumes. Au cours du XVIIe siècle, les rapports sont inversés, et c'est chacun des royaumes qui devient le vassal du pouvoir portugais. Bientôt les Portugais étendent leur domination politique à tout le Nord-Est du plateau, en outre ils ne cessent d'acheter des terres aux rois et aux chefs noirs ; la société bantu se trouve ainsi menacée dans ses structures mêmes et la population s'enfuit vers l'intérieur, afin d'éviter les violences et les désordres suscités par la présence des Blancs. Cette crise se dénouera en 1693 avec les guerres de Changamira, qui rétablissent la souveraineté africaine sur le plateau. Il reste à évaluer, ce qui sera certainement malaisé, la part revenant, dans ce phénomène, à une possible résurgence du pouvoir africain aux causes mal définies, ou à un fléchissement de la conjoncture économique dans l'océan Indien, défavorable aux Portugais.

On connaît très mal le XVIIIe siècle, mais il semble que l'on ait alors assisté à une africanisation de la présence thalassienne dans la vallée du Zambèze. Des métis ayant du sang noir, portugais, hindou, font marcher au ralenti un commerce exsangue.

Le XIXe siècle verra déferler à travers le plateau les invasions *nguni*, laissant derrière elles les ruines des vieilles civilisations du Monomotapa et du Butua. C'est là que viendront s'implanter les hommes de Cecil Rhodes pour y édifier la Rhodésie actuelle.

Les thalassiens avaient bien réussi à intégrer le commerce de la vallée du Zambèze et du Nord-Est du plateau dans le commerce maritime de l'océan Indien, puis à développer chez les Noirs l'appétit de consommation, mais ils étaient toujours impuissants à astreindre ceux-ci au travail minier. La conquête militaire, avec l'expédition de Barretto, avait tourné à l'échec ; l'achat de terres et la constitution de « chefferies blanches » n'était qu'une solution imparfaite, car les Noirs fuyaient vers l'intérieur, et les Portugais n'avaient aucun moyen de les en empêcher. Pour arriver à mobiliser la main-d'œuvre autochtone, il fallut la conquête britannique de l'ensemble du plateau, à l'aide d'une arme redoutable : la mitrailleuse, puis le découpage du pays en vastes zones d'occupation blanche, les Noirs étant parqués dans des réserves exiguës.

Durant toute la longue période qui s'étend entre le XVIe et le XIXe siècle, les agrariens ne firent que très peu d'emprunts techniques aux thalassiens. Le plus ancien et le plus important fut, dès le XIe siècle, l'art du tissage. Le commerce extérieur stimula son expansion et provoqua sa perte. Les plantes américaines, qui devaient révolutionner l'agriculture dans l'ancien Congo dès le XVIIe siècle, ne furent adoptées qu'après le milieu du XIXe. Autrement, aucune transformation de la production agricole n'intervient pendant cette période, et il ne semble pas qu'on ait essayé les cultures d'exportation (cash crops).

La démographie subit deux reculs, du fait de maladies épidémiques

introduites par les Européens, d'abord en 1658 [3], puis en 1715 [4], mais ce n'est que peu de chose en comparaison avec les ravages causés par les invasions *nguni*.

Dans le domaine de la religion, il est probable qu'une influence acculturative s'exerça, en ce qui concerne les représentations des « dieux » *Mulungu* et *Mwari*, mais on ne saurait l'affirmer. Malgré une action missionnaire prolongée, les Portugais ne parvinrent jamais à christianiser de façon durable la société karanga.

Jusqu'au XIXe siècle, rien dans l'expérience historique de cette région de l'Afrique n'est comparable aux profondes mutations que connut l'ancien royaume du Congo. Avant l'industrialistion de l'extraction minière et la mobilisation de la main-d'œuvre noire par le processus contraignant de la colonisation britannique, l'or du sous-sol ne contribua aucunement au développement économique et social.

3. António Lobo da Silva, lettre du 22 juin 1658, AHU, Caixa Moçambique. Il s'agit de la variole, de la rougeole et de la peste.
4. Lettre du vice-roi au roi de Portugal, du 3 janv. 1715, *in Arquivo Português Oriental* (Nova Edição), éd. A. B. de Bragança Pereira, Bastorá (1936-1940), t. I, vol. III, pt II, pp. 149-150. Il est question de 200 000 morts.

Bibliographie

Abréviations et indications générales

Sigles désignant les archives et bibliothèques où se trouvent les manuscrits et ouvrages mentionnés :

AHU	Arquivo Histórico Ultramarino, Lisbonne
ANTT	Arquivo Nacional da Torre do Tombo, Lisbonne
BAOM	Bibliothèque d'Afrique et d'Outre-Mer, Paris
BM	British Museum, Londres
BNL	Bibliothèque nationale, Lisbonne
BNP	Bibliothèque nationale, Paris

Abréviations des titres d'ouvrages et revues souvent cités :

Anais : Luis Fernando de Carvalho Dias, « Fontes para a História, Geografia e Comércio de Moçambique (Séc. XVIII) », *in Anais,* vol. IX, t. I (1954), Lisbonne, Junta de Investigações do Ultramar.

DPMAC : *Documentos sobre os Portugueses em Moçambique e na Africa Central, 1497-1840,* National Archives of Rhodesia and Nyasaland Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, Lisbonne (publication en cours, 7 vol., 1962-1972).

MDDPTMN : *Memórias e Documentos acerca dos Direitos de Portugal aos Territórios de Machona e Nyassa,* Lisbonne, 1890.

RSEA : George McCall Theal, *Records of South Eastern Africa,* 9 vol., Le Cap, 1898-1903. Réédité en fac-similé, Le Cap, 1964.

1. Guides d'archives

Anon. « Inventário do Fundo do Século XVIII, Arquivo Histórico do Moçambique », *Moçambique,* Lourenço Marques (72-92), 1953-1957.

Anon. « Inventário do Fundo do Século XIX », *Moçambique* (93), 1958.

AXELSON, E. Report on the Archives and Libraries of Portugal in so far as they concern the History of South East Africa, *in Idem. South East Africa, 1488-1530,* Londres, 1940, pp. 184-285.

BAXTER, T. W. (éd.). *Guide to the Public Archives of Rhodesia,* vol. I (1890-1923), National Archives of Rhodesia, Salisbury, 1969.

BAXTER, T. W. et BURKE, E. E. *Guide to the Historical Manuscripts of the National Archives of Rhodesia,* National Archives of Rhodesia, Salisbury, 1969.

SANTANA, Francisco. *Documentação avulsa Moçambicana do Arquivo Histórico Ultramarino, Sumariaçâo,* 2 vol., Lisbonne, 1964 et 1967, 1307 p. et 1240 p.

Ne couvre que la première moitié du XIXe siècle.

SCHURHAMMER, Georg. *Die Zeitgenössischen Quellen zur Geschichte Portugiesischer Asiens und seiner Nachbarländer (Ostafrika, Abessinien, Arabien, Persien, Vorder- und Hinterindien, Malaischer Archipel, Philippinen, China und Japan) zur Zeit des Hl. Franz Xavier, 1538-1552,* 6080 Registen und 30 Tafeln, Leipzig, 1932.

2. Manuscrits

Anon. *Descripção Corográfica do Reino da Manica, seus Custumes e Leis,* s.d.n.l. [1794], AHU, Moçambique, Caixa 17.

Document riche en données ethnographiques.

Anon. *Descripção dos Rios de Cuama,* 1683, ms. Bibliothèque d'Ajuda, Lisbonne (2 copies), 51-VII-43 et 51-7-44.

Eléments utiles sur la crise à la veille des invasions de Changamira.

Anon. *Memórias para a História Ecclesiástica do Arcebispado de Goa e seus Suffraganos... Continuam as notícias do Arcebispado de Goa,* s.d.n.l. (milieu du XVIIIe siècle environ), BNL, A-4-44.

Données sur le Monomotapa au début du XVIIIe siècle.

Anon. *Memórias sobre o Rio de Senna* (1810), Biblioteca da Academia das Ciências de Lisboa, ms. azul. 648, n° 16.

Données sur l'exportation de l'or de Quelimane pour l'année 1806.

Anon. *Relação dos serviços que fazem a Deos e a sua Mag^de^ os Religiosos de São Domingos nos Rios de Cuama* [c. 1660], BNL, B-6-17 [= F.G. 465].

Evoque la rivalité entre Capranzine et Mavura.

ASSUMPÇÃO, Pe Frey Phelipe da. *Breue informação dos rios de Cuama que dá o P^e^ Frey Phelipe da Assumpção por andar nas ditas terras quatorze annos e estado em todas as feiras e ter larga noticia dos Uzos e costumes dellas* (1698), Bibliothèque d'Ajuda, Lisbonne, 51-VII-34.

On trouve le texte imprimé *in Boletim do Governo do Estado da India* (47), 1865, pp. 294-296.

BARBOSA, José Francisco Alves. *Analyse Statistica, Topographica e Politica da Capitania de Rios de Senna...* (1821), Biblioteca da Ajuda, 54-XIII-3[3].

Données sur l'exportation de l'or de Quelimane en 1820.

MONOMOTAPA. *Copia da Carta del Rey Manamotapa ao Sr V. Rey e Capitam Geral da India,* 22 juin 1658, BNL, Colecção Pombalina, 525.

L'écriture est portugaise.

MONOMOTAPA. Lettre du Monomotapa João V au roi de Portugal, 1er mai 1735 : *Serenissimo Snor e Irmão meu...,* BNL, Caixa 71.N.1.

Il n'y est rien dit qui ne soit banal.

PURIFICAÇÃO, Manoel da. *Proposta que o Rey Monomotapa offerece ao V. Rey da India pelo seu procurador o P^e Frey Manoel da Purificação,* 12 avril 1645, ANTT, Livro das Monções, vol. LX, ffs 233 (r) à 234 (v).

Ce texte est un vigoureux réquisitoire contre les agissements des Portugais au Monomotapa.

SANTOS, Manuel Martins dos. *O que sei sobre os abusos e alguns ritos Cafraes he o seguinte...,* 8 juin 1735, BNL, B-16-16 [= Codex 866].

Pas grand-chose d'intéressant.

SILVA, Antonio Lobo da. Lettre du 22 juin 1678 (du Zimbaoé du Monomotapa), AHU, Caixa Moçambique.

Données sur des épidémies.

SILVA, João Julião da. *Acressentimento á Memória sobre a doação do Território de Bandire nas épocas de seu abandono,* 1er juin 1831, AHU, Moçambique, Maço 21.

Eléments sur Changamira.

— *Memória sobre Soffala offerecida ao Illmo e Exmo Sn^r Rodrigo Luciano de Abreu de Lima, Governador Geral da Provincia de Moçambique, por seu author João Julião da Silva,* Sofala, 8 de Agosto de 1844, AHU, Diversos de Moçambique, Caixa 1, Doc. Imp. n° 196.

Document très riche en informations ethnologiques et ethno-historiques.

[SILVA, João Julião da]. *Memória respectiva a Villa de Sofala, seo continente e antiguidades mais notaveis, que para lembrança se tirão de huns antigos fragmentos que quazi corruptos existirão no Arquivo do Governo da mesma no anno de 1790 e de que adqueri das indagações por mim feitas em muitas viagens nestes sertões,* s.d.n.l. [entre 1836 et 1847], AHU, Diversos de Moçambique, Caixa 2, Doc. Imp. 367/52.

Document très riche en informations ethnologiques et ethno-historiques. Le texte suit d'assez près celui du document précédent, mais présente d'importantes différences. Il est attribué à João Julião da Silva par Gerhard Liesegang, *Beiträge zur Geschichte des Reiches der Gaza Nguni im südlichen Mozambique, 1820-1895,* Cologne, 1968, p. 282.

THOMAS, Simão de Santo. Lettre à *Sempre Illustre e Catholica Pessoa de V. Em^a C. de Deos,* Senna, 10 juin 1735, ms. BNL, Codex B-16-16.

Peu d'éléments importants du point de vue ethno-historique. L'œuvre de Santo Thomas est analysée par le père Paul Schebesta, *Portugals Konquista Mission in Südost-Afrika,* Saint-Augustin, 1966, pp. 204-211.

3. Bibliographies

COSTA, Mário. *Bibliografia Geral de Moçambique,* Lisbonne, 1946.

EÇA, Felipe Gastão de Almeida de. *Achegas para a Bibliographia de Moçambique,* edição da Agencia Geral das Colónias, Lisbonne, 1949, p. 134.

— *Subsídios para uma Bibliografia Missionária Moçambicana* (Católica), Lisbonne, Livraria Petrony, 1969, 157 p.

RITA-FERREIRA, António. *Bibliografia Etnológica de Moçambique (das origens a 1954),* Lisbonne, 1962.

STEVENS, P. M. *Zimbabwe Culture Bibliography,* University of Cape Town, School of Librarianship, 1950, 47 pages ronéotypées.

STREIT, Robert et DINDINGER, Johannes. *Bibliotheca Missionum,* Freiburg (1951-1952).

Surtout tomes XV (1053-1599), XVI (1600-1699) et XVII (1700-1879).

4. Recueils de documents et de textes

ANDRADE, A. A. *Relações de Moçambique Setecentista,* Lisbonne, 1955, 637 p.
Textes importants sur le XVIIIe siècle, dont beaucoup ont été également publiés dans *Anais.*

Anon. *Memória e Documentos acerca dos direitos de Portugal aos territórios de Machona e Nyassa,* Lisbonne, 1890, 523 p., BNL, HG 7074 azul.
N'existe pas à la BNP. Sources importantes non publiées *in RSEA.* Cet ouvrage est cité sous le sigle *MDDPTMN.*

DIAS, Luiz Fernando de Carvalho. *Fontes para a História, Geografia e Comércio de Moçambique, Séc. XVIII.* Estudos de História da Geografia da Expansão Portuguesa, *in Anais,* vol. IX, t. I, Lisbonne, 1954.
L'ouvrage est désigné par le sigle : *Anais.* Beaucoup de ces textes sont également publiés par A. A. ANDRADE dans *Relações de Moçambique Setecentista,* Lisbonne, 1955.

PEREIRA, A. B. de Bragança. *Arquivo Português Oriental* (nova ed.), Bastorá-Goa, 11 vol., 1936-1940.
L'ouvrage, qui n'existe pas dans les bibliothèques de Paris, fournit des données sur le Monomotapa à la fin du XVIIe siècle.

PISSURLENCAR, Panduronga. *Assentos do Conselho do Estado da India,* Bastorá-Goa, 5 vol., 1953-1958. Bibliothèque universitaire de la Sorbonne pour les quatre premiers volumes : Z 955 (3, 4, 5, 6) 8°. Vol. I : 1618-1633 ; vol. II : 1634-1643 ; vol. III : 1644-1648 ; vol. IV : 1659-1956.
On trouve, dans le vol. IV, des éléments sur le Monomotapa au moment des invasions de Changamira.

RIVARA, J. H. Cunha. *Archivo Portuguez Oriental,* Goa, 8 vol., 1857-1876.
N'existe pas dans les bibliothèques de Paris.

THEAL, G. M. (éd.). *Records of South Eastern Africa,* 9 vol., Le Cap, 1898-1903. Réédité en fac-similé, Le Cap, C. Struik (Pty) Ltd., 1964.
Source capitale.

WELCH, S. R. *Some unpublished manuscripts relating to the history of South and East Africa,* Pretoria, 1933.
N'existe pas dans les bibliothèques de Paris et de Lisbonne. Non consulté.

5. Ouvrages et sources publiés ou composés avant 1880

ALMEIDA, D. Manuel António de. « Memorial sobre a Terra do Luabo, 1762 », *in* A. A. ANDRADE, *Relações de Moçambique Setecentista,* pp. 225-229.

ANDRADE, Jerónimo José Nogueira de. « Descripção do Estado em que ficavão os negócios de Mossambique nos fins de Novembro do Ano de 1789, com algumas observações e reflecções sobre a causa da decadência do commércio dos Estabelecimentos Portugueses na Costa Oriental da Africa, Escrita no anno 1790 », *in Arquivos das Colónias,* vol. I : n° 2, 1917, pp. 75-98 ; n° 3, pp. 115-134 ; n° 4, pp. 166-184 ; n° 5, pp. 213-235 ; n° 6, pp. 275-288 ; vol. II, n° 1, pp. 32-45.

Anon. « Proposta que fizerão os moradores dos Rios de Cuama ao Senhor Rey », 27 juin 1698, *Boletim do Governo do Estado da India* (51), 1865, pp. 318-319.
On n'y trouve rien de très important.

Anon. « Relação dos Moradores Portugueses que assistem em Moçambique e seus Distritos » (1757), *in Anais,* pp. 151-170.

Anon. « Memórias da Costa d'Africa Oriental e algumas reflexões úteis para estabelecer melhor e fazer mais florente o seu commercio, Sena, 21 Mayo » (1762), *in* A. A. ANDRADE, *Relações de Moçambique Setecentista,* Lisbonne, 1955, pp. 189-224 ; et *in Anais,* vol. IX, t. I, pp. 217-249.

Anon. « Descripção da Capitania de Moçambique, suas povoações e produções » (1788), *in* A. A. ANDRADE, *Relações de Moçambique Setecentista,* pp. 375-405.

Anon. « Descripção do Império Moanamotapa daquem do Rio Zambeze » [1794], *in MDDPTMN,* pp. 222-229.
Eléments importants.

Anon. *Termos de Vassalagem nos Territórios de Machona, Zambezia e Nyassa, 1858-1889,* Lisbonne, Imprensa Nacional, 1890.

Anon. *Lettere annue d'Ethiopia, Malabar, Brasil, e Goa, Dall'Anno 1620, fin'al 1624,* Rome, 1627, BNP, O³ c 41, pp. 321-335.
Eléments sur le Monomotapa.

Anon. *Histoire de ce qui s'est passé en Ethiopie, Malabar, Brésil et ès Indes orientales, tirée des lettres [jésuites] escrites ès années 1620 jusques à 1624,* Paris, 1628. BNP, O³ c 42.
C'est la traduction française de l'ouvrage précédent ; pp. 415-438 : éléments sur le Monomotapa.

ASSUMPÇÃO, Fr. Felipe da. « Breve Informação dos rios de Cuama, escrita no anno de 1698 », *Boletim do Governo do Estado da India* (47), 1865, pp. 294-296.

AVELLAR, Francisco de. « Relação das Minas de Prata da Ethiopia oriental do Imperio do Monomotapa... » (1617), *in* Jerónimo Alcântara GUERREIRO e José de Oliveira BOLÉO, « As Minas de Prata da Chicova », *Moçambique* (39), 1944, pp. 61-77.

BAINES, Thomas. *The Gold Regions of South East Africa,* Londres, 1877. Rééd. Bulawayo, 1968.
Récit de voyage.

— *Northern Gold Fields Diaries, 1871-1872,* éd. J. P. R. Wallis, Londres, 1946, 3 vol. Oppenheimer Series, n° 3.
Voyage à travers le plateau.

BARRETTO, Manoel. « Informação do Estado e Conquista dos Rios de Cuama (1667), *in RSEA,* vol. III, pp. 436-463.
Eléments importants.

BARROS, João de. *Décadas da Ásia,* Lisbonne, 1552 ; Lisbonne, 1778.
Seule la première décade intéresse l'Afrique, et sa meilleure édition moderne est celle d'António Baião, Coimbra, 1932. Il est question du Monomotapa dans la déc. I, liv. X, cap. I. Sur ce grand historien portugais, *cf.* C. R. BOXER, *Three Portuguese historians, Barros, Couto and Bocarro,* brochure publiée par la Imprensa Nacional, Macau, 1948 ; I. S. REVAH, « João de Barros », *Revista do Livro,* São Paulo (9), 1958,

pp. 61-71 ; António José SARAIVA, « A Concepção Planetária da História em João de Barros », *in Para a História da Cultura em Portugal,* Lisbonne, 1961, vol. II, pp. 329-355.

BOCARRO, António. Voir REZENDE, Pedro Barretto de.

— *Década XIII da História da Índia,* Lisbonne, 1876.
L'ouvrage, terminé vers 1636, couvre la période 1612-1617. Des extraits concernant le Sud-Est africain sont publiés dans *RSEA,* vol. III, pp. 254-342 (trad. anglaise pp. 342-435).

BORDALO, Francisco Maria. *Possessões Portuguesas,* Lisbonne, 1862 (t. IV sur le Mozambique), BNP : Oy 175.

BOTELER, Thomas. *Narrative of a Voyage of discovery to Africa and Arabia performed from 1821 to 1826,* Londres, 1835.
Vol. I, p. 350, passage sur les hasards de la navigation aux abords de Sofala.

BERJEAU, J.-Ph. (trad.). *Çalcoen : le second voyage de Vasco de Gama à Calicut,* Paris, 1881.
Il s'agit d'une plaquette, publiée à Anvers en 1504. On y trouve une description de Sofala.

BOTELHO, Sebastião Xavier. *Memória estatística sobre os domínios portugueses na Africa Oriental,* Lisbonne, 1835.
Source importante sur le XIXe siècle. A la bibliothèque du Centre culturel portugais de la Fondation Gulbenkian, 51, avenue d'Iéna, Paris 16e.

BOXER, C. R., « A Dominican Account of the Zambesi in 1744 », *Boletim da Sociedade de Estudos de Moçambique,* XXIX (125), 1960, pp. 1-14.

CACEGAS, Luís de. *História de São Domingos,* 4 vol., Lisbonne, 1623-1678.
Seuls trois volumes se trouvent à la BNP : H 1704-1706. Le volume IV renferme des éléments sur le Monomotapa, dont des extraits ont été publiés *in RSEA,* vol. I.

CARDOSO, Cândido José da Costa, FIGUEIRA, Paschoal de Menezes da Guarda e et GAMA, Pedro do Rozario e. « Tete. Minas d'este Districto, Tete, 18.3.1858 », *in Annaes do Conselho Ultramarino* (parte não oficial), série II, 1859-1861, Lisbonne, 1867.
Donne de nombreux toponymes.

CARNEIRO, António. « Auto que o Senhor Governador Francisco Barreto mandou fazer a requerimento do Reverendo Padre Francisco de Monclaro sobre os costumes de Manamotapa e outros Reis e Senhores Cafres, 3.3.1573 », *Studia* (6), 1960, pp. 12-18.
Voir aussi à GUERREIRO, P^e^ J. de Alcântara, « Inquérito em Moçambique em 1573 ».

CASTRO, Dionízio de Mello e. « Notícia do Império Marave e dos Rios de Sena, 1763 », *in Anais,* vol. IX, t. I, 1954, pp. 118-149.

CHUMOVSKY, T. A. *Três Roteiros desconhecidos de Ahmad Ibn-Madjid, o piloto árabe de Vasco da Gama,* Lisbonne, 1960.
Traduction portugaise de la traduction russe. L'édition originale, texte arabe en fac-similé avec traduction russe, se trouve à la BNP, Cabinet oriental : 4° Imp. or. 2062.

CONCEIÇÃO, António da. « Tratado dos rios de Cuama, 1696 », *O Chronista de Tissuary,* II (14), pp. 39-45 ; (15), pp. 63-69 ; (16), pp. 84-92 ; (17), pp. 105-111. Nova Goa, 1867.

Se trouve à la BNL : J. 133 B. Source importante sur les guerres de Changamira.

COUTINHO, Joseph da Fonseca. Carta ao V. Rey, Sena 29 juin 1698, *Boletim do Governo do Estado da India* (50), 1865, p. 314.

Sur le Monomotapa, après l'invasion du Changamira.

COUTO, Diogo do. *Diálogo do Soldado Prático (1610)*, éd. de Rodrigues Lapa, Lisbonne, 1937.

A la page 238 figurent les chiffres de l'exportation d'or du Mozambique.

ELTON, Frederick. « Journal of an Exploration of the Limpopo River », *Journal of the Royal Geographical Society* (42), 1872, pp. 1-49.

ENCARNAÇÃO, Fr. António da. *Relações Summárias de alguns serviços que fizeram a Deos e a estes Reynos os Religiosos Dominicanos na parte da India Oriental nestes annos proximos passados,* Em Lisboa, Anno 1635.

L'ouvrage, qui n'existe pas à la BNP, se trouve à la BNL : H. 2590. Dans les pages sur le Monomotapa — ff 2 (r) à 5 (v) — il n'y a rien de plus que dans *RSEA*.

ERSKINE, St. Vincent W. « Journey of exploration to the mouth of the Limpopo », *Journal of the Royal Geographical Society* (39), 1869, pp. 233-276.

— « Journey to Umzila's South East Africa in 1871-1872 », *ibid.* (45), 1875, pp. 45-128.

— « Third and fourth Journeys in Gaza, 1873-1875 », *ibid.* (48), 1878, pp. 25-56.

FERRAND, G. *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turcs relatifs à l'Extrême-Orient du VIIIe au XVIIIe siècle,* Paris, 1913, t. I, BNP : 8° Lk^{10} 57.

Texte d'al-Idrīsī sur Sofala.

FIGUEROA, Martín Fernandes de. *Conquista de las Indias de Persia que hizo la armada del rey don Manuel de Portugal...,* Salamanca, 1512. Réédité en fac-similé avec la traduction anglaise par James B. MCKENNA, *A Spaniard in the Portuguese Indies,* Harvard University Press, Harvard, Mass., 1967.

A l'Institut d'Etudes luso-brésiliennes de la Sorbonne. Quelques données sur Sofala, dont les prix des vivres.

GAMA, J. V. da. *Almanach civil, ecclesiástico, histórico-administrativo da Província de Moçambique,* Moçambique, Imprensa Nacional, 1859.

N'existe pas dans les bibliothèques de Paris.

GAMITO, A. C. P. « Algumas superstições dos Rios de Sena », *Archivo Pittoresco* I, 1857-1858.

— « Memória sobre um systema para as colónias portuguesas », *in Annaes do Conselho Ultramarino* (parte não oficial), série I, 1854-1858, Lisbonne, 1867, pp. 45-76.

Sur la succession des rois du Barué.

GAMITO, A. C. P. *O Muata Cazembe,* Lisbonne, 1854, 2° éd., Agência Geral das Colónias, Lisbonne, 1937, 2 vol.

Quelques données sur les peuples de la vallée du Zambèze.

— « Povos Munhaes do Monomotapa », *Archivo Pittoresco* I, 1857-1858, pp. 89-91.

— « Successão e Acclamação dos Reis de Barué », *Archivo Pittoresco* I, 1857-1858, pp. 28-29.

GODINHO, P^e Nicolau S.J. *Vita Gonzali Silveriae, Societatis Iesu Sociedotis in Urbe Monomotapa Martyrium Passi,* Lyon, 1612. BNP : 8° O²172.
Il existe une traduction italienne du père Francesco Maria de Amatis (Rome, 1615) et une traduction espagnole de Bernardo de Cienfuegos (Madrid, 1614). Ni l'une ni l'autre ne se trouvent à la BNP.

GUERREIRO, P^e J. de Alcântara. « Inquérito em Moçambique em 1573 », *Studia* (6), 1960, pp. 7-18.
Voir aussi à CARNEIRO, António.

— « As Minas de prata de Chicoa em um relatório do século XVII », *Moçambique* (39), 1944, pp. 7-91.

HOMEM, Vasco Fernandes. Carta a Luys da Silva, 15 février 1576. Bibliothèque d'Ajuda, 51-VIII-40, fls. 212-215.
Reproduite *in* E. AXELSON. *South East Africa, 1488-1530,* pp. 268-274 ; et *in* B. LEITE, *D. Gonçalo da Silveira,* pp. 385-392.

— Carta a El-Rei [c. 1576-1577].
Reproduite par Rosalina Silva CUNHA et Alice ESTORNINHO, « Vasco Fernandes Homem e a expedição ao Monomotapa », *in Congresso Internacional de História dos Descobrimentos, Actas,* Lisbonne, 1965, vol. V, pt I, pp. 93-103.

IBN MADJID, Ahmad. Voir CHUMOVSKY, T. A.

LAGO, Balthazar Manuel Pereira do. « Instrucção que o Illmo e Exmo Sr Governador e Capitão General Balthazar Manuel Pereira do Lago deu a quem lhe succeder neste governo », 20 août 1768, *in* A. A. ANDRADE, *Relações de Moçambique Setecentista,* pp. 317-338.

LE BLANC, Vincent. *Les Voyages fameux de Vincent Le Blanc,* Paris, 1648. Rééditions : 1649, 1658. Traduction hollandaise : Amsterdam, 1654. Traduction anglaise : Londres, 1660.
2e partie, chap. VI, p. 71 : description imaginaire du Monomotapa.

LIESEGANG, Gerhard Julius (éd.). *Resposta das Questoens sobre os Cafres ou Notícias etnográficas sobre Sofala do fim do século XVIII,* Centro de Estudos de Antropologia Cultural, Estudos de Antropologia Cultural, 2, Lisbonne, 1966, Junta de Investigações do Ultramar, 38 p.

LOPES, Thomé. « Navigationi verso le Indie Orientali » [1502], *in* Giovambattista Ramusio, *Delle Navigationi e Viaggi,* Venise, 1550, vol. I.
Description de Sofala.

MCKENNA, James B. Voir FIGUEIROA, Martín Fernandes de.

MARTYRES, D. Frei Bartholomeu dos. *Memória Chorografica da Capitania de Moçambique na Costa d'Africa Oriental, Ano 1822,* ms. de l'Arquivo da Casa de Cadaval.
Une partie de ce manuscrit a été publiée *in Boletim Oficial da Província de Moçambique* (47 à 54), 1882. Des extraits ont été publiés par le professeur Virgínia RAU, « Aspectos éthnico-culturais da ilha de Moçambique em 1822 », *Studia* (11), 1963, pp. 125-160. Le professeur Alexandre Lobato, de l'Université de Mozambique, Lourenço Marques, possède un exemplaire complet de ce document, copié par Mme V. Rau aux Archives de la Casa de Cadaval.

MAUCH, Carl. « Carl Mauchs Reisen im Innern von Süd Afrika » [1867], *Mitteilungen aus Justus Perthes' Geographischer Anstalt* 16, 1870.

— « Carl Mauchs Reisen im Innern von Süd Afrika, 1865-1872 », *Mitteilungen aus Justus Perthes' Geographischer Anstalt...* Ergänzungsband,

VIII (1873-1874), Gotha (37), 1874.
Description des ruines de Zimbabwe.

— *The Journals of Carl Mauch,* traduction anglaise de F. O. Bernhard, présentation de E. E. Burke, Salisbury, National Archives of Rhodesia, 1969.

— *Karl Mauch, African Explorer,* traduction anglaise de F. O. Bernhard, Le Cap, 1971, C. Struik.
Réunion des textes publiés dans *Petermann's Mitteilungen.*

MIRANDA, António Pinto de. « Memória sobre a costa de Africa » (c. 1766), *in* A. A. ANDRADE, *Relações de Moçambique Setecentista,* pp. 231-302.

— « Monarchia Africana » (c. 1766), *in* A. A. ANDRADE, *Relações de Moçambique Setecentista,* pp. 303-312 ; et *in Anais,* vol. IX, t. I, p. 43-117.

MOCQUET, Jean. *Voyages en Afrique,* Paris, 1614.
L'auteur évoque un séjour au Mozambique (livre IV, p. 260).

MONCLARO, P^e^ Francisco. « Relação da Viagem q fizeram os P^es^ da Companhia de Jesus com Fran^co^ Barretto na Conquista de Monomotapa no anno de 1569 », *in RSEA,* vol. III, pp. 157-201.
Source très importante.

MONOMOTAPA. *Epistola Imperatoris Manamotapae ad Reverendum Patrem Magistrum F. Dionysium de Lancastro Ordinis Praedicatorum in Regno Lusitaniae Provincialem... Zimbaoé, 14 août 1652.* s.l.n.d. BNP : O^3^ r 1.
Le document ne renferme rien d'important.

MONTAURY, João Baptista de. « Moçambique, Ilhas Querimbas, Rio de Sena, Villa de Zumbo, Manica, Villa de Luabo, Inhambane » (c. 1778), *in* A. A. ANDRADE, *Relações de Moçambique Setecentista,* pp. 339-373.

MONTEZ, Caetano. » Documentos para a história de Moçambique. Coroação de um rei de Bárue em 1811 », *Moçambique* (27), 1941.

OWEN, W. F. W. *Narrative of voyages to explore the shores of Africa,* Londres, 1833. Réédité en fac-similé : Londres, 1968.
Description de la côte du Mozambique.

PACHECO, A. M. « Reoccupação da feira do Zumbo no distrito de Tete », 2 mai 1862, *in Annaes do Conselho Ultramarino* (parte não oficial), série IV, 1863, Lisbonne, 1867, pp. 99-101.

PEREIRA, Izidoro Correia. « Minas do Distrito de Sena », 30 juillet 1857, *in Annaes do Conselho Ultramarino* (parte não oficial), série II, 1859-1861, Lisbonne, 1867, pp. 186-187.
Première allusion à Mzilikazi *(Mezircaze)* dans un texte portugais.

REZENDE, Pedro Barretto de, et BOCARRO, António. *Livro do Estado da India,* BM, ms. Sloane 197.
La partie concernant l'Afrique du Sud-Est est reproduite *in RSEA,* vol. II, pp. 378-426. L'ouvrage, commencé par Bocarro, fut terminé et corrigé par Rezende, *cf.* C. R. BOXER, « António Bocarro and the ' Livro do Estado da India Oriental ' », *Garcia de Orta,* numéro spécial, 1956.

RIBEIRO, Joaquim António. *Memória sobre e estado de decadencia a que se acha reduzida a provincia de Moçambique,* Lisbonne, 1822, 18 p., BNL, Hg 10276p (6).

RODRIGUES, António [?]. « Treslado da provizão do ordenado q ão daver os minadores e mestre das minas de Manamotapa, R^da^ no L° XII, fol. 87 », s.d.n.l., *Arquivo das Colónias,* I (4), 1917, pp. 158-159.

— « Treslado do regimento q. leva fran^co^ barreto sobre a repartição do ouro das minas de manamotapa. Reg^do^ no L° XII, fol. 87 », s.d.n.l., *Arquivo das Colónias* I (4), 1917, pp. 160-161.

SÁ, Caetano Piedade e. « A Mina de Inhaoxe » (mars 1858), *in Annaes do Conselho Ultramarino* (parte não oficial), série II, 1859-1861, Lisbonne, 1867, pp. 193-196.

SANTOS, João dos. *Ethiopia Oriental,* Evora, 1609. BNP : 4° O^3^a 19. Rééd. Lisbonne, 1891, 2 vol., BNP : 8° Z 18931.

L'ouvrage de ce prêtre, qui séjourna en Afrique du Sud-Est de 1586 à 1597, est une source capitale pour l'histoire du Monomotapa. Des extraits en ont été publiés dans *RSEA,* vol. II. La traduction française de Gaetan Charpy — Paris, 1684, 1688 — n'est qu'un abrégé du texte et n'a aucune valeur pour l'historien ou l'ethnologue.

SILVA, Manoel Galvão da. « Diário ou Relação das Viagens Philosophicas, que por ordem de Sua Majestade Fidelissima tem feito nas terras da Jurisdição da Vila de Tette, e em algumas dos Maraves, Sena, 4.7.1788 », *in Anais,* vol. IX, t. I, pp. 313-319.

Traduction française *in* Paul Guyot, *Voyage au Zambèze,* Paris, 1895, pp. 217-224.

SOARES, Augusto Estanislau Xavier. *Descripção da Villa de Sofalla, dos seus principais edifícios, populações, agricultura, comércio, etc.,* Nova Goa, 1857.

Introuvable dans les bibliothèques de Paris et de Lisbonne.

SOUSA, Custódio de Almeida e. « Resumo breve de algumas notícias do Estado dos rios de Senna e Sofalla por... escrito no anno de 1698 », *Boletim do Governo do Estado da India* (48), 1865.

Rien de très important.

SOUSA, Francisco de. *O Oriente Conquistado,* Lisbonne, 1710, 2 vol., BNP : fol. O ^2^ 561.

Vol. I, pp. 833-845, sur le Monomotapa.

THOMANN, Mauriz. *Reise und Lebensbeschreibung,* Augsburg, 1788. BNP : G. 29719.

Passage sur le Monomotapa, pp. 110-111.

THOMAS, Frei Manoel de Santo. « Resposta dada pelo Reverendissimo Administrador episcopal de Mossambique e Rios, o mestre Fr. Manoel de Santo Thomas, de sagrada ordem dos pregadores ás diligências, que S. Majestade que deos guarde, mande se fação nestes rios de Senna para se inquirir a verdade das matérias contheudas nos capitulos abaixo. Senna, 19-6-1723 », *O Chronista de Tissuary* 3 (38), pp. 43-46 et 61-66.

Eléments sur la localisation du Zimbaoé du Monomotapa avant les invasions de Changamira, ainsi que sur son emplacement à l'époque où écrit l'auteur.

TRUÃO, A. N. de Barbosa de Villas-Boas, *Estatística de capitania dos rios de Sena no anno 1806,* Lisbonne, 1889, BNL.

— « Plano para um Regimento ou nova constituição económica e política da capitania de Rios de Senna, com todas as observações e informações necessárias para o referido fim : organisado pelo governador da mesma colónia António Noberto de Villas-Boas Truão, no anno de 1806 », *in Annaes do Conselho Ultramarino* (parte não oficial), série I, 1854-1858, Lisbonne, 1867, pp. 407-417.

VELHO, Álvaro. *Roteiro da primeira viagem de Vasco da Gama (1497-1499),* Agência Geral das Colónias, Lisbonne, 1960.

VOGEL, Charles. *Le Portugal et ses colonies,* Paris, 1860.
Renferme de nombreuses statistiques.

XAVIER, Ignacio Caetano. « Notícias dos Dominios Portugueses na costa da Africa Oriental », daté de Moçambique, le 26 décembre 1758, *in* A. A. ANDRADE, *Relações de Moçambique Setecentista,* pp. 139-188 ; et *in Anais,* vol. IX, t. I, pp. 171-215.

6. Ouvrages et sources publiés ou composés après 1880

ALBERTO, M. Simões et TOSCANO, Francisco A. *O Oriente Africano Português. Síntese cronológica da história de Moçambique*, Lourenço Marques, 1942.

ANDERSON, Andrew A. *Twenty Five Years in a Wagon*, London, 1888 (1re éd. 1887).
Voyage à travers le plateau.

ANDRADA, J. P. Paiva de. *Relatório de uma viagem ás terras do Changamira*, Lisbonne, 1885.
N'existe pas dans les bibliothèques de Paris.

ANDRADE, Joaquim Carlos Paiva de. « No caminho de Mussurise », 26 septembre 1885, *Boletim do Sociedade de Geografia de Lisboa* 7, 1887, pp. 356-358.

Anon. *Africa Pilot vol. III, comprising the southern and eastern coasts of Africa from Table Bay to Ras Hafun*, 11e éd., Londres, 1954, BNP, Dpt. des cartes et plans : Ge FF 36 VIII (iii).

Anon. « Apontamentos sobre Zumbo » *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa* 25, 1907, pp. 247-257, 274-287, 319-327, 340-356, 382-391, 436-456.

Anon. *Historians in Tropical Africa. Proceedings of the Leverhulme Inter-collegiate History Conference, Salisbury, 1960.* Salisbury, Southern Rhodesia, 1962 (ronéotypé).

ATMORE, Anthony, CHIRENJE, J. M. et MUDENGE, S. I. « Firearms in South Central Africa », *Journal of African History* XII (4), 1971, pp. 545-556.

AXELSON, Eric. « The Barreto Expedition, a note », *in Congresso do Mundo Português*, Lisbonne, 1940, vol. III, t. I, 1ª Secção, pp. 314-323.

— « Portuguese Settlement in the interior of Africa in the seventeenth century », *in Congresso Internacional de História dos Descobrimentos, Actas,* Lisbonne, 1961, vol. V, pt II, pp. 1-17.

— *Portuguese in South East Africa 1600-1700,* Witwatersrand University Press, Johannesburg, 1960.

— *South East Africa 1488-1530,* Londres, 1940. Rééd. en fac-similé en 1972.

BALSAN, François. « Ancient Gold Routes of the Monomotapa Kingdom », *Geographical Journal* 136, pt 2, juin 1970, pp. 240-246, cartes.
L'ouvrage n'a guère de valeur scientifique, mais l'auteur a tout vu de près, car il a parcouru les routes à pied.

— *L'or du Monomotapa,* Paris, La Palatine, 1967. BNP, Dpt des cartes et plans, Soc. de Géog. : 8° 13072.
Récit de voyage.

BARRADAS, Lereno. « Sobre o roteiro de Sofala do Piloto árabe Hamad Ibn-Madjid », *Studia* (32), 1971, pp. 7-50.

— « O Sul de Moçambique no roteiro de Sofala do piloto Ahmed Ibn-Madjid », *in Trabalhos do Instituto de Investigações Científicas de Moçambique* (13). Egalement *Revista da Universidade de Coimbra* XXII, 1967.

BOLÉO, José Oliveira. « As Minas de Prata da Chicoa em um relatório do Século XVII », *Moçambique* (39) 1944, pp. 7-91.

— « Novas achegas para a história da exploração das minas do Monomotapa », *Garcia de Orta* II (1), 1954, pp. 71-89 .
Six documents inédits.

BOSAZZA, V. L. « The Geology and development of the bays and coastline of the Sul do Save of Moçambique », *Boletim da Sociedade de Estudos de Moçambique* (98), 1956, pp. 19-28, 3 figs.

BOTELHO, J.J.T. *História Militar e Política dos Portugueses em Moçambique da Descoberta a 1833,* Lisboa, 1934.
N'existe pas dans les bibliothèques de Paris.

BOXER, C. R. « António Bocarro and the " Livro do Estado da India Oriental " », *Garcia de Orta,* n° spécial, 1956, pp. 203-219.

— « Sisnando Dias Bayão, conquistador da " Mãe de Ouro " », *in I Congresso da História da Expansão Portuguesa no Mundo,* 4ª Secção, III, Lisbonne, 1938, pp. 99-115.

BRUCE-MILLER, F. V. « A few historical notes on Zumbo », *Journal of the African Society* IX, 1910, pp. 416-423.
N'apporte que peu de chose.

CAPELLO H. et IVENS R. *Quelques notes sur l'établissement et les travaux des Portugais au Monomotapa,* Lisbonne, 1889.
N'existe pas dans les bibliothèques de Paris.

CARDOSO, António Maria. « Expedição às terras do Muzilla », 16 mai 1882, *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa* 7 (3) 1887, pp. 153-189.

CIRNE, M. S. de Vasconcellos. *Memória sobre a Província de Moçambique (Documentos para a história das colónias portuguesas),* Lisbonne, 1890.

COILLARD, François. *On the threshold of Central Africa,* trad. anglaise de de C. W. Mackintosh, Londres, 1897.
L'auteur a traversé le plateau.

COSTA, A. Fontoura da. « La lieue marine des Portugais aux XVe et XVIe siècles », *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa,* 56e sér. (2), 1938, pp. 9-10.

COURTOIS, Victor. *Notes sur les anciennes missions catholiques au Zambèze,* Lisbonne, Imprimerie Franco-Portugaise, 1889.
N'existe pas dans les bibliothèques de Paris.

COUTINHO, João de Azevedo. « Notícia histórica sobre o Barue », *Portugal em Africa* X, 1903, pp. 396-405.

— « Relatório da Campanha do Barue, 1902 », Lisbonne, 1903.
N'existe pas dans les bibliothèques de Paris.

DE LAESSOE, H. « The Lundi and Sabi rivers », *Proceedings of the Rhodesian Scientific Society* II, 1906, pp. 118-138.

DEVIC, L. M. *Le Pays de Zendj d'après les écrivains arabes,* Paris, 1883.
Petit livre remarquable, et qui n'a pas vieilli.

DICKINSON, R. W. « António Fernandes, a Reassessment », *Rhodesiana* (25), 1971, pp. 45-52.

— « Sofala and the South East African Iron Age », *Rhodesiana* (22), 1970, pp. 20-27.

ECKERSLEY, W. A. « Notes on Eastern Mashonaland », *Geographical Journal* 5, 1895, pp. 27-46.
Etude utile.

FERREIRA, José Joaquim. *Recordações da Expedição da Zambezia em 1869*, Elvas, 1884, 111 p.

FERRERI, Alfredo Brandão Cró de et LAPA, Joaquim José. *Elementos para um Diccionário Chorográfico da Província de Moçambique*, Lisbonne, 1889, 149 p. BNP, Dpt. des cartes et plans, Soc. Géog. : D 11/94 8°.

GODINHO, Vitorino Magalhães. *L'économie de l'empire portugais aux* XVe *et* XVIe *siècles*, Paris, 1969.
Chapitre IV sur l'or du Monomotapa et d'Extrême-Orient.

GODLONTON, W. A. « The Journeys of Antonio Fernandes. The first known European to find the Monomotapa and to enter Southern Rhodesia », *Transactions of the Rhodesia Scientific Association* XL, 1945, pp. 71-103.

— « The Journeys of Antonio Fernandes. Some Amendments », *ibid.* XLVIII, 1960, pp. 44-48.

GRAY, R. « Portuguese Musketeers on the Zambezi », *Journal of African History* XII (4), 1971, pp. 531-533.

GUERREIRO, J. de Alcântara. « Quadros da História do Moçambique », *Moçambique* (63), 1950 ; (65), 1951 ; (66), 1951 ; (67), 1951 ; (68), 1951 ; (73, 1953.

HOPPE, Fritz. *Portugiesische-Ostafrika in der Zeit des Marquês de Pombal (1750-1777)*, Bibliotheca Ibero-Americana, Colloquim Verlag, Berlin, 355 p. Au Centre de Recherches Africaines de la Sorbonne.

IGNACIO, Luiz. « O Zumbo antes dos últimos tratados. Relatório do Governador do Distrito do Zumbo referido ao anno de 1890 », *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa*, 10e sér., 1891, pp. 297-321.
Carte de la région de l'ancienne capitale du Monomotapa.

ISAACMAN, Alan. « The Prazos da Coroa 1752-1830. A Functional Analysis of the Political System », *Studia* (26), 1969, pp. 149-178.

— *Mozambique. The Africanization of a European Institution, the Zambezi Prazos, 1750-1902*. University of Wisconsin Press, 1972.

KAMAL, Youssouf. *Monumenta Cartographica Africae et Aegypti*, Le Caire, 1926-1951, 5 tomes en 16 vol. BNP, Dpt des cartes et plans.

KUSS, M. H. « Notes sur la géographie de quelques régions voisines du Zambèze », *Bulletin de la Société de Géographie* III, 1882, pp. 365-383.

LEITE, Berthe. *D. Gonçalo da Silveira*, Agência Geral das Colónias, Lisbonne, 1956, 429 p.
Documents inédits, pp. 225-401.

LIESEGANG, G. J. *Beiträge zur Geschichte des Reiches der Gaza Nguni im südlichen Moçambique, 1820-1895*, Cologne, 1968. Au Centre d'Etudes Africaines, 20, rue de la Baume, Paris 8e.

— « Nguni migrations between Delagoa Bay and the Zambezi 1821-1839 », *African Historical Studies* III (2), 1970, pp. 317-337.

LOBATO, Alexandre. *Colonização senhorial da Zambezia e outros estudos,* Lisbonne, 1962.
Utile, bien qu'un peu hâtif.

— *Evolução administrativa e económica de Moçambique, 1752-1763,* Lisbonne, 1957.

— *A expansão portuguesa em Moçambique de 1498 a 1530,* Lisbonne, 3 vol., 1954-1960.
Ouvrage utile.

MACDONALD, Rev. Duff. *Africana or the heart heathen Africa,* Londres, 1882, 2 vol. BNP : 8° 0³557.

MARTINS, António Coimbra. « Sobre as Décadas que Diogo do Couto deixou inéditas », *in Arquivos do Centro Cultural Português,* Fundação Calouste Gulbenkian, Paris, vol. III, 1971, pp. 272-356.

MASON, Philip. *The Birth of a Dilemma : the Conquest and Settlement of Rhodesia,* Londres, 1958.

MAUND, E. A. « On Matabele and Mashonalands » *Proceedings of the Royal Geographical Society* XIII, 1891, pp. 1-18.
Très bonne carte du plateau.

MUDENGE, S. I. *The Rozwi Empire and the Feira of Zumbo, c. 1680-1890.*
A paraître.

NEUPARTH, A. E. « Zambezia e Barué », *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa* 25, 1907, pp. 97-125.

NEWITT, M.D.D. « The Portuguese on the Zambesi : an historical interpretation of the Prazo system », *Journal of African History* X (1), 1969, pp. 67-85.

— *Portuguese Settlement on the Zambezi,* Ibadan History Series, Londres, 1972.

OMER COOPER, J. D. *The Zulu Aftermath. A Nineteenth Century Revolulution in Bantu Africa,* Londres, 1966.

PACHECO, Albino Manuel. *Uma Viagem de Tete a Zumbo,* Moçambique, 1883. Trad. française *in* Paul GUYOT, *Voyage au Zambèze,* Paris, 1895, pp. 225-326. Au Centre de Recherches Africaines de la Sorbonne.
Source très importante sur les origines du Monomotapa.

PAPAGNO, Giuseppe. *Colonialismo e Feudalismo. La questione dei Prazos da Coroa nel Mozambico alla fine del secolo XIX,* Piccola Biblioteca Einaudi, Milan, 1972.

PEREIRA, Manuel César. « Discurso sobre a conquista de Monomotapa, Descripção da terra », ms cod. 105/2-7, Bibl. Publ. d'Evora, *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa* 8, 1888-1889, pp. 539-543.

PETERS, Carl. *Im Goldland des Altertums. Forschungen zwischen Zambesi u. Sabi,* Munich, 1902. Bibl. Univ. de la Sorbonne.
La trad. anglaise : *The Eldorado of the Ancients,* Londres, 1902, n'existe pas dans les bibliothèques de Paris.

PHIPSON-WYBRANTS, T. L. « The delta and lower course of the Sabi river », *Proceedings of the Royal Geographical Society* V, 1883, pp. 271-274.

PONA, A. P. de Paiva e. « Os Campos de Ouro », *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa* 7, 1890, pp. 335-362.

— *Dos Primeiros Trabalhos dos Portugueses no Monomotapa. O Padre D. Gonçalo da Silveira, 1560,* Lisbonne, 1892.

RANDLES, W.G.L. « L'Afrique du Sud et la région du Zambèze », chap. XIII, *in* H. DESCHAMPS, *Histoire de l'Afrique noire,* Paris, 1970-1971, t. I (des origines à 1800), pp. 451-464.

— « L'Afrique du Sud et la région du Zambèze » (1800-1880), chap. X, *in ibid.*, t. II (1800 à nos jours), pp. 247-259.

— *L'image du Sud-Est africain dans la littérature européenne au* XVIe *siècle,* Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, Lisbonne, 1959, 232 p.

— « Matériaux pour une histoire du Sud-Est africain jusqu'au XVIIIe siècle », *Annales : Economies, Sociétés, Civilisations* (5) 1963, pp. 956-980.

— « South East Africa as shown on selected printed maps of the 16th century », *Studia* (2), 1958, pp. 103-163.
17 reproductions de cartes.

RANGER, T. O. *Revolt in Southern Rhodesia, 1896-1897,* Londres, 1967, 403 pp.

RODRIGUES, Francisco, S.J. « Os Jesuitas Portugueses na África Oriental, 1560-1759 », *Brotéria* III, 1926, pp. 118-126.

SAMKANGE, S. *Origins of Rhodesia,* Londres, 1968.

SCHEBESTA, Paul. *Portugals Konquistamission in Südost Afrika : Missionsgeschichte Zambesiens und des Monomotapareiches (1560-1920),* Studi Instituti Missiologici Societatis Verbi Divini, 7, Steyler Verlag, St. Augustin, Sieburg (Allemagne), 1967, 497 p.
Utile pour le XVIIIe siècle.

SCHOFIELD, J. F. « The Journeys of Antonio Fernandes — some footnotes », *Transactions of Rhodesia Scientific Association* XLII, 1949, pp. 84-95.

SELOUS, F. C. *A Hunter's Wanderings in Africa,* Londres, 1881. BNP.

— *Sunshine and Storm,* Londres, 1896. BNP.

— *Travel and Adventure in South East Africa,* Londres, 1893. BNP.

— « Twenty Years in Zambezia », *Geographical Journal* I (1), 1893, pp. 289-324.
Tous les ouvrages de Selous sont utiles pour la connaissance du plateau à la veille de la colonisation.

SILVA, A. da. *Mentalidade missiológica dos Jesuitas em Moçambique antes de 1759, esboço ideológico a partir do nucleo documental,* Lisbonne, Junta de Investigações do Ultramar, 1967, 2 vol.

SILVA, Pedro Augusto de Sousa e. *Distrito de Tete,* Lisbonne, 1927.
Quelques notes historiques utiles.

STOKES, E. et BROWN, R. (éds.). *The Zambesian Past,* Manchester University Press, 1966.

SUMMERS, R. et PAGDEN, C. *The Warriors. The Story of the Matabele Army,* Le Cap, 1970, 260 p.

SUTHERLAND-HARRIS, Nicola. « Trade with the Rozwi Mambo », *in* R. GRAY et D. BIRMINGHAM, *Pre-Colonial African Trade,* Londres, 1970, pp. 242-264.

— « Zambian Trade with Zumbo in the 18th century », *in ibid.*, pp. 231-242.

TABLER, E. C. *The Far Interior. Chronicles of Pioneering in the Matabele and Mashona Countries,* Le Cap-Amsterdam, A. A. Balkema, 1955, 443 p.
Très utile.

— *Zambezia and Matabeleland in the Seventies,* Londres, 1960.
Contient les journaux de Frederic Hugh Barber (1875, 1877-1878) et de Richard Frewen (1877-1878). Au Musée de l'Homme.

TORRES, José. « Esboço de Estudo da penetração portuguesa na África Oriental no século XVI », *in I Congresso de História da Expansão Portuguesa no Mundo,* 4ª Secção, Lisbonne, 1938, pp. 167-249.

TRACEY, H. A. *António Fernandes, Descobridor do Monomotapa 1514-1515,* traduction portugaise et annotations de Caetano Montez, Lourenço Marques, 1940.

— « António Fernandes, Rhodesia's First Pioneer », *Rhodesiana* (19), 1968, pp. 1-26.
Texte anglais original de la traduction portugaise publiée en 1940.

VAMBE, Lawrence. *An Ill-fated people, Zimbabwe before and after Rhodes,* Londres, 1971.
Au Centre de Recherches Africaines de la Sorbonne.

VILHENA, E. Joaquim. « A Influência islámica na costa oriental da África », *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa* 24 (5), 1906, pp. 113-146 ; (6), pp. 166-180 ; (7), pp. 197-218.

WIESE, Carlos. « Expedição Portuguesa e Mpesene », *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa* 10 (6 et 7), 1891, pp. 235-273, 331-412, 415-430.

WILMOT, A. *Monomotapa (Rhodesia). Its Monuments and its History from the most ancient times to the present century,* Londres, 1896.
A la fin, on trouve la traduction de quelques documents du Vatican.

7. Ouvrages et articles sur l'ethnographie et l'archéologie

ABRAHAM, D. P. « The early political history of the kingdom of Mwene Mutapa, 850-1589 », *in Historians in Tropical Africa,* Leverhulme Intercollegiate History Conference, Salisbury, 1960 ; Salisbury, 1962, pp. 61-90.
Les références sur lesquelles l'auteur appuie ses affirmations ne sont pas toujours de toute confiance.

— « Ethno-history of the Empire of Mutapa. Problems and Methods », *in* VANSINA J., MAUNY R., et THOMAS L. V., *The Historian in Tropical Africa,* Londres, 1964.

— « Maramuca : an exercise in the combined use of Portuguese records and oral tradition », *Journal of African History* II (2), 1961, pp. 211-225.
C'est le meilleur travail de l'auteur.

— « The Monomotapa Dynasty », *NADA* (36), 1959, pp. 59-84.

— « Porcelain from Khami Hill », *S.A. Archaeological Bulletin* XVII (65), pp. 32-34.

— « The roles of ' Chaminuka ' and the Mhondoro cults in Shona Political history », *in* STOKES, E. et BROWN, R., *The Zambesian Past,* Manchester University Press, Manchester, 1966, pp. 28-46.
Ne vaut pas les travaux de G. K. Garbett.

ALBERTO, Manuel Simões. « Os Angones, os últimos povos invasores da Angónia Portuguesa », *Moçambique* (27), 1941, pp. 79-103.
Etude utile.

— « Old Portuguese Ruins in Southern Rhodesia », *Proceedings and Transactions of the Rhodesia Scientific Association*, XLIV, 1950, pp. 1-4.

ALPERS, E. A. « Dynasties of the Mutapa-Rozwi Complex », *Journal of African History* IX (2), 1970, pp. 203-220.

ARKELL, A. J. « Cambay and the Bead Trade », *Antiquity* 10, 1936, pp. 292-305.

BAUMANN, H. *Schöpfung und Urzeit des Menschen im Mythus der Afrikanischen Völker,* Berlin, 1936. Réédité en fac-similé en 1964.

BEATTIE, John et MIDDLETON, John. *Spirit Mediumship and Society in Africa,* Londres, 1969.

BENT, Th. *The Ruined Cities of Mashonaland,* Londres, 1893.

BERNARDI, B. *The social structure of the kraal among the Zezuru,* Communications of the School of African Studies, University of Cape Town, 60, 1950, pp. 1-60.
Au Musée de l'Homme.

BLAKE-THOMPSON, J. et SUMMERS, R. « Mlimo and Mwari », *NADA* (33), 1956, pp. 53-58.

— « The Oriental ancestry of the Aulaya-Nyungwe », *S. A. Journal of Science* XXXVI, 1939, pp. 464-467.

BOAS, Franz. « Der Seelenglaube der Vandau », *Zeitschrift für Ethnologie* 52-53, 1920-1921, pp. 1-5.
Travail important, très précis.

— « Die Verwandschaftssysteme der Vandau », *Zeitschrift für Ethnologie* 54, 1922, pp. 41-51.

BULLOCK, Charles. *The Mashona,* Le Cap, 1928. Réédité en fac-similé, Negro Universities Press, 1970.
Sur les Shona, il vaut mieux consulter cet ouvrage que *The Mashona and the Matabele,* du même auteur, Le Cap, 1950.

— *Mashonaland Laws and Customs,* s.d.n.l. [Rhodésie, 1913].
Aux Archives nationales de Rhodésie, à Salisbury.

— « The origin and nature of totemism among the Mashona », *S. A. Journal of Science* 47, 1950.

— « The Religion of the Mashona », *S. A. Journal of Science* XXIV, 1927, pp. 525-529.
Etude utile.

BRUWER, A. J. *Zimbabwe : Rhodesia's Ancient Greatness,* Le Cap, 1965.
L'auteur s'efforce de démontrer que le Zimbabwe fut construit par un peuple non bantu.

CABRAL, António Augusto Pereira. *Raças, Usos e Costumes dos Indígenas da Província de Moçambique,* Lourenço Marques, 1925.

CATON-THOMPSON, G. *The Zimbabwe Culture, Ruins and Reactions,* Oxford, 1931.

COTA, Gonçalves. *Mitologia e Direito Consuetudinário dos Indígenas de Moçambique,* Lourenço Marques, Imprensa Nacional, 1944.

CURSON, H. H. et THORNTON, R. W. « A Contribution to the study of African Native Cattle », *Onderstepoort Journal of Veterinary Science and Animal Husbandry* 7 (2), 1936, pp. 613-739.

DAMANN, E. « Erwägungen zur Bezeichnung des Höchsten Wesens in einigen Bantusprachen », *Anthropos* 57, 1962, pp. 444-453.
Article utile.

— « A Tentative Philological Typology of some African High Deities », *Journal of Religion in Africa* III (2), 1969, pp. 81-95.
Article utile.

DANEEL, M. L. *The God of the Matopo Hills : an essay on the Mwari cult in Rhodesia,* La Haye, 1970, 95 p.
Ce petit ouvrage est utile, dans la mesure où l'auteur n'accepte pas sans réserves les conclusions discutables de ses prédécesseurs, tels von Sicard et Abraham.

DORNAN, S. S. « Rhodesian Ruins and Native Tradition », *S. A. Journal of Science,* 1916, pp. 502-516.

— « The Tati Bushmen (Masarwas) and their language », *S. A. Journal of Science* 47, 1917, pp. 37-112.

EARTHY, E. D. « Sundry notes on the Vandau », *Bantu Studies* 4, 1930, pp. 95-107.

— « The Vandau of Sofala », *Africa* 4, 1931, pp. 223-230.

EBERHARDT, Jacqueline Roumeguère. *Pensée et société africaines,* Paris, 1963, 90 p.

FAGAN, B. M. « The Griefswald Sequence », *Journal of African History* 4 (3), 1966, pp. 337-361.
Compte rendu sévère de l'ouvrage de Guy A. GARDNER, *Mapungubwe,* vol. II, Pretoria, 1963.

— *Southern Africa during the Iron Age,* Londres, 1965.
Archéologie.

FAGAN, B. M. et coll. *Iron Age Cultures of Zambia,* Londres, 1969.

FOUCHÉ, L. (éd.). *Mapungubwe, Ancient Bantu Civilization on the Limpopo,* Cambridge, 1937, vol. I.
Le 2e vol., de Guy A. Gardner, parut à Pretoria en 1963.

FROBENIUS, L. *Erythräa. Im Land des Heiligen Königsmord,* Berlin, 1932.
Sur la Rhodésie.

GARBETT, G. K. « Religious Aspects of Political Succession among the Valley Korekore. N. Shona », *in* E. STOKES et R. BROWN, *The Zambesian Past,* Manchester, 1966, pp. 137-171.

— « Spirit Mediums as mediators in Korekore society », *in* J. BEATTIE et J. MIDDLETON, *Spirit Mediumship and Society in Africa,* Londres, 1969, pp. 104-127.

GARDNER, Guy A. *Mapungbwe,* vol. II, « Report on Excavations at Mapungubwe and Bambandyanalo in the Northern Transvaal from 1935 to 1940 », Pretoria, 1963.
Cf. compte rendu sévère de B. M. FAGAN, « The Griefswald Sequence », *Journal of African History* 4 (3), 1966, pp. 337-361.

GARLAKE, P. S. « Excavations at the seventeenth century Portuguese site of Dambarare, Rhodesia », *Proceedings and Transactions of the Rhodesia Scientific Association* 54, pt. 1, 1969, pp. 23-61.

— *A Guide to the antiquities of Inyanga,* Salisbury, Historical Monuments Commission, 1966, rééd. 1972.

— « Iron Age sites in the Urungwe district of Rhodesia », *S. A. Archaeological Bulletin XXV* (97), 1970, pp. 25-44.

— « Rhodesian Ruins : A Preliminary Assessment of their styles and chronology », *Journal of African History* XI (4), 1970, pp. 495-513.

— « Rhodesian Ruins re-examined », *Rhodesian History* I, 1970, pp. 157-170.

— « Seventeenth Century Portuguese Earthworks in Rhodesia », *S. A. Archaeological Bulletin* XXI, pt. IV (84), 1967, pp. 157-170.

— « The value of imported ceramics in the dating and interpretation of the Rhodesian Iron Age », *Journal of African History* IX (1), 1968, pp. 13-33.

GELFAND, M. *An African Background : The traditional Culture of the Shona,* Le Cap, 1965.

— *An African's Religion : The Spirit of Nyajena,* Le Cap, 1966.

— *Medicine and Magic of the Mashona,* Le Cap, 1956.

— *Shona Religion,* Le Cap, 1962.

— *Shona Ritual,* Le Cap, 1959.

— *Witch Doctor,* Londres, 1954.

Tous les ouvrages de Gelfand sont décevants et témoignent d'un défaut de sens critique.

GOTTSCHLING, E. « The Bawenda. A Sketch of their history and customs », *Journal of the Royal Anthropological Institute* 35, 1905, pp. 365-386.

GRILO, Victor Hugo Velez. « A Localização do Zimbabwe de Mbire Nhantekwe », *Monumenta,* Lourenço Marques, (4), 1968, pp. 15-19.

L'article ne tient pas la promesse de son titre et, s'il décrit l'expédition destinée à découvrir le Zimbabwe, il n'en situe pas l'emplacement exact. Aucune description précise des objets trouvés, qui sont déposés au Musée historique de Lourenço Marques.

HALL, R. N. et NEAL, W. G. *The Ancient Ruins of Rhodesia. Monomotapae Imperium,* Londres, 1902. BNP : 8° N^{t} 2743.

HALL, R. N. *Great Zimbabwe (Mashonaland Rhodesia),* Londres, 1905. BNP : 8° O^{3} r 18.

— *Prehistoric Rhodesia,* Londres, 1909. BNP : 8° O^{3} r 24.

HEINTZ, Beatrix. « Der süd-rhodesische dziva Komplex », *Anthropos* 62 (3/4), 1967, pp. 337-368.

HETHERWICK, Rev. Alexander. « Some animistic beliefs among the Yaos of British Central Africa », *Journal of the Royal Anthropological Institute* 32, 1902, pp. 89-95.

Article très utile.

HOLLEMAN, J. F. « Accomodating the Spirit amongst some North Eastern Shona Tribes », *in Rhodes-Livingstone Papers,* 22, Londres, 1953.

— *Shona Customary Law,* Londres, 1952.

— « Some ' Shona ' Tribes of Southern Rhodesia », *in* E. COLSON et Max GLUCKMAN, *Seven Tribes of Central Africa,* Oxford University Press, 1951, pp. 354-395.

HUFFMAN, T.N. « Excavations at Leopards Kopje Kraal : a preliminary report », *S. A. Archaeological Bulletin* (101 et 102), 1971, pp. 85-89.

— « The Rise and Fall of Zimbabwe », *Journal of African History* XIII (3), 197?, pp. 353-366.

JAFFEY, A. J. E. « A Reappraisal of the history of the Rhodesian Iron Age up to the fifteenth century », *Journal of African History* VII (2), 1966. pp. 189-195.

JEFFREYS, M.D.W. « The Batwa : who are they ? «, *Africa* 23 (1), 1953, pp. 45-54.

JUNOD, H. A. « The Balemba of the Zoutpansberg », *Folklore* 19, 1908,

— « A Contribution to the study of Ndau Demography, Totemism and History », *Bantu Studies* 8, 1934, pp. 17-37.

— « The Ethnological Situation in Portuguese East Africa », *Bantu Studies* 10, 1936, pp. 293-312.
Très utile.

— « Os indígenas de Moçambique no século XVI e começo do XVII », *Moçambique* (17, 18, 19), 1934.

— « The magic conception of nature among the Bantu », *South African Journal of Science* XVII, 1920, pp. 76-86.

— « Some features of the Religion of the Bavenda », *ibid.*, XVII, 1920, pp. 207-220.

KAGAME, Alexis. *La philosophie bantu-rwandaise de l'Etre,* Mémoire, Académie royale des sciences coloniales, Bruxelles, Cl. Mem. Sc. Mor. et Pol., t. XII, fasc. 1, 1956.

— « La place de Dieu et de l'homme dans la religion des Bantous », *Cahiers des Religions africaines* 3 (5), 1969, pp. 5-11.

KUPER, Hilda. *The Shona,* Ethnographical Surveys of Africa, Daryll Forde (éd.), part IV, Londres, International African Institute, 1955.

LAIDLER, P. W. « Beads in Africa south of the Zambesi », *Proceedings of the Rhodesia Scientific Association* XXXIV, pt. I, 1934, pp. 3-27 ; et XXXV, pt. I, 1937, pp. 35-45.

LANCASTER, D. G. « Tentative chronology of the Ngoni, Genealogy of their chiefs and Notes », *Journal of the Royal Anthropological Institute* LXVII, 1937, pp. 77-90.

LATHAM, C. J.K. « Munhumutapa : Oral Traditions », *NADA* X (4), 1972, pp. 77-82.

LESTRADE, G. P. « Some notes on the Ethnic History of the Bavenda and their Rhodesian affinities », *South African Journal of Science* 24, 1927, pp. 486-495.

— « Some notes on the Political Organization of the Venda-Speaking Tribes », *Africa* 3, 1930 ; pp. 306-322.
Ces articles sont tous deux très utiles.

LINDBLOM, K. G. *Wiredrawing in Africa,* Stockholm, 1939. Musée de l'Homme.

LOPES, Gustavo de Bivar Pinto. *Respostas ao Questionário Etnografico,* Beira, 1928.
L'ouvrage n'existe pas dans les bibliothèques de Paris. On le trouve à la Sociedade de Geografia de Lisbonne.

MCADAMS, L. J. B. et HOWMAN, R. « Notes on the hand spinning and weaving of cotton », *NADA* 17, 1940, pp. 96-100.

MACIVER, David Randall. *Medieval Rhodesia,* Londres, 1906. Réédité en fac-similé en 1971.

MARCONNES, Francisque, S.J. « The Rozwis or Destroyers », *NADA* (11), 1933, pp. 72-90.

MONTEZ, Caetano. « Os indígenas de Moçambique. Estudos sobre os documentos portugueses dos séculos XVI e XVII », *Moçambique* (20), 1939, pp. 5-31.

— « As invasões dos Mangunis e dos Machanganas », *Moçambique* 10, 1937, pp. 25-55.
Fondé en grande partie sur des sources anglaises.

— « As raças indígenas de Moçambique », *Moçambique* (22), 1940, pp. 67-90 ; (23), 1940, pp. 53-66 ; (25), 1941, pp. 5-29.

MUDAU, E. « Ngoma Lungundu and the early invaders of Venda », *in* N. J. van Warmelo, *The Copper Miners of Musina and the early history of the Zoutpansberg,* Union of South Africa, Department of Native Affairs, Ethnological Publications, vol. VIII, Pretoria, 1940.
Tradition orale. Etude remarquable.

MULLAN, James E. *The Arab Builders of Zimbabwe,* publié par l'auteur, Salisbury [1969], 168 p.
Met en évidence le rôle des Lemba. Défaut de sens critique.

MURPHREE, Marshall W. *Christianity and the Shona,* Londres, 1969, 200 p.

PETTERSSON, Olof. *Chiefs and Gods : Religious and Social Elements in South Eastern Bantu Kingship,* Studia Theologica Lundensia, 3, Lund (Suède), 1953.
La thèse de l'auteur est que les « dieux », en Afrique du Sud-Est, sont en réalité des ancêtres.

POSSELT, F. W. T. *Fact and Fiction,* Bulawayo, 1935.
C'est la meilleure étude ethnographique sur la Rhodésie.

— « Some Notes on the religious ideas of the natives of Southern Rhodesia », *in South African Journal of Science* XXIV, 1927, pp. 530-536.

RICHARDS, A. I. « Keeping the King Divine », *Proceedings of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland for 1968,* Londres, pp. 23-35.
Bonne mise au point sur le problème de la royauté sacrée.

RITA-FERREIRA, António. *Agrupamento e caracterização étnica dos indígenas de Moçambique,* Lisbonne, Junta de Investigações do Ultramar, 1958.

— « Os ' Azimba ', monografia etnográfica », *Boletim da Sociedade de Estudos de Moçambique* (84), 1954, pp. 47-140 ; (85), 1954, pp. 5-116.

ROBINSON, K. R. « The Archaeology of the Rozwi », *in* E. STOKES et R. BROWN, *The Zambesian Past,* Manchester, 1966, pp. 3-27.

— « An early Iron Age site in the Chibi District, S. Rhodesia », *S. A. Archaeological Bulletin* XV (63), 1961.

— *Khami Ruins,* Cambridge, 1959.

— « The Leopard's Kopje Culture : a preliminary report on recent work », *Arnoldia* I (25), 1965, pp. 1-7.

— « The Leopard's Kopje Culture, its position in the Iron Age of Southern Rhodesia », *S. A. Archaeological Bulletin* XXI, pt. I (81), 1966, p. 5-51.

— « A Note on the Iron Age Sites in the Zambezi Valley and on the escarpment of the Sipolilo District, Southern Rhodesia », *Arnoldia* I (27), 1965, pp. 1-12.

SACADURA, Fernando de. « Usos e costumes do Quiteve, Território de Manica e Sofala », *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa,* 46ª série, (3-4), 1928, pp. 54-74 ; (5-6), 1928, pp. 148-162 ; (9-10), 1928, pp. 363-385 ; (11-12), 1928, pp. 401-435.

SCHEBESTA, P. « Religiöse Anschauungen der Asena : Mulungu und seine Verehrung », *Bibliotheca Africana* 3 (1), 1929, pp. 1-10.
Introuvable dans les bibliothèques de Paris et de Lisbonne. Non consulté.

— « Die Zimbabwe Kultur in Africa », *Anthropos* XXI, 1926, pp. 484-522.
Article remarquable, qui n'a pas vieilli.

— « Zur Ethnographie der Asena », *Bibliotheca Africana* 2 (1), 1926, pp. 201-208 et (2), pp. 322-334.
Introuvable dans les bibliothèques de Paris et de Lisbonne. Non consulté.

SCHOFIELD, J. F. *Primitive Pottery. An Introduction to South African Ceramics, Prehistoric and Protohistoric,* The South African Archaeological Society Handbook Series, III, Le Cap, 1948.
Cet ouvrage fournit les bases d'une typologie historique de la céramique bantu, dont on se sert toujours.

SICARD, H. von. « The Ancient Sabi-Zimbabwe Trade Route », *NADA* (40), 1963, pp. 6-16.

— « The Bird in Zimbabwe Culture », *Ethnos* 8 (3), 1943, pp. 104-114.

— « The Brother-Sister Marriage in the South Erythraen Culture », *Ethnos* XIII, 1948, pp. 27-35.

— « The derivation of the Name Mashona », *African Studies* 9 (3), 1950, pp. 138-143.

— « Drei grundlegende Wörter der süd-erythräischen Kultur », *Anthropos,* 1940-1941, pp. 561-585.

— « Karanga Stars », *NADA* IX (3), 1966, pp. 635-663.

— « Das Land der Frauen und seine Königin », *Paideuma* 6, 1954, pp. 6-13.

— « Lemba Clans », *NADA* (39), 1962, pp. 68-80.

— « Mambo Dyambewu », *Proceedings of the Rhodesia Scientific Association* XLIII, 1951, 38 p.

— « Mwari der Hochgott der Karanga », *Weiner Beiträge zur Kulturgeschichte und Linguistik* 6, 1944, pp. 133-191.

— *Ngoma Lungundu eine Afrikanische Bundeslade,* Studia Ethnographica Upsaliensia, V, Uppsala, 1952.

— « Ostafrikanische Amazonen », *Paideuma* 4, 1950, pp. 279-285.

— « Quiticui », *Boletim da Sociedade de Estudos de Moçambique* (103), 1957, pp. 95-106.

— « Das Reich Butwa-Torwa », *Paideuma* 13, 1967, pp. 180-189.

— « Reiche und Königstum der Rozwi vom Ende des 17ten bis zum Anfang des 19ten Jahrhunderts », *Festschrift für A. E. Jensen,* vol. II, Munich, 1964, pp. 653-663.

— « The Tree Cult in the Zimbabwe Culture », *African Studies* 5, 1946, pp. 257-267.

— « Zur Frage der Ambar », *Ethnos,* 1950, pp. 183-194.
Le principal intérêt des travaux de cet auteur est la bibliographie, richissime. Ses conclusions, le plus souvent hâtives, sont à examiner avec prudence.

SMITH, H. Stanford. « Monomotapas », *NADA* 35, 1958, pp. 84-86.
Tradition orale.

STANNUS, H. S. « Notes on Some Tribes of British Central Africa », *Journal of the Royal Anthropological Institute* XL, 1910, pp. 285-335.
Sur Mulungu.

STAYT, H. A. *The Bavenda,* Londres, 1931.

SUMMERS, R. *Ancient Mining in Rhodesia,* Museum Memoir, 3, Salisbury, National Museums of Rhodesia, 1969, 236 p.
Etude minutieuse sur l'activité minière pré-coloniale.

— *Ancient Ruins and Vanished Civilizations of Southern Africa,* Le Cap, 1971.
Synthèse générale avec de très nombreuses illustrations.

— Archaeological Distribution of the Tsetse Infestation in Rhodesia and the Northern Transvaal », *Arnoldia* 5 (31), 1967, pp. 1-18.

— « Environment and Culture in Southern Rhodesia : a study in the personality of a land-locked country », *Proceedings of the American Philosophical Society* 104 (3), 1960, pp. 266-292.
Etude remarquable sur l'écologie humaine.

— *Inyanga,* Cambridge, 1958.

— « Iron Age Cultures in Southern Rhodesia », *Current Anthropology* VII (4), 1966, pp. 463-469.

— « Proto-historic Cultures of Rhodesia and South Africa », *in* J. D. CLARK et W. W. BISHOP, *Background to Evolution in Africa,* Chicago, 1967, pp. 687-700.

— « The Southern Rhodesian Iron Age », *Journal of African History* II (1), 1961, pp. 1-13.

— « Was Zimbabwe civilized ? » et « Notes on the Economic Bases of S. Rhodesian Iron Age Cultures », *in Conference on the History of the Central African Peoples,* 17th Conference of the Rhodes-Livingstone Institute for Social Research, Lusaka, 1963 (ronéotypé).
Au Centre de Recherches africaines de la Sorbonne.

— *Zimbabwe. A Rhodesian Mystery,* Le Cap, 1963, 120 p. Traduction française *Zimbabwe, mystère rhodésien,* Paris, Planète, 1971.

SUMMERS, R. ; ROBINSON, K. R. et WHITTY, A. *Zimbabwe Excavations 1958,* Occasional Papers of the National Museums of Rhodesia, vol. I, n° 23A, Cambridge, 1961.

THOMPSON, L. C. « The Balemba of Southern Rhodesia », *NADA* (19), 1942, pp. 76-86.

VAN DER MERWE, W. V. « The Shona Idea of God », *NADA* (34), 1957, pp. 39-63.

VAN WARMELO, N. J. *The Copper Miners of Musina and the early history of the Zoutpansberg.* Union of South Africa Department of Native Affairs, Ethnological Publications, VIII, Pretoria, 1940.

— *Contributions towards Venda History, Religion and Tribal Ritual,* Union of South Africa, Department of Native Affairs, Ethnological Publications, 3, Pretoria, 1932. Nouvelle édition révisée, 1960.

WALTON, James. « Some features of the Monomotapa Culture », *in Proceedings of the 3rd Panafrican Congress on Prehistory, Livingstone, 1955,* Londres, 1957, pp. 336-356.

WERNER, Alice. *The Natives of British Central Africa,* Londres, 1906.
Sur Mulungu.

WHITE, Franklin. « Notes on the Great Zimbabwe Elliptical Ruin », *Journal of the Royal Anthropological Institute* 35, 1905, pp. 39-47.

WHITTY, A. « The Origins of the Stone Architecture of Zimbawe », *in Proceedings of the 3rd Panafrican Congress on Prehistory, Livingstone 1955,* Londres, 1957, pp. 366-377.

— « Zimbawe and Inyanga », *in* UCKO, P.J., TRINGHAM, R. et DIMBLEBY, G. W., *Man, Settlement and Urbanism,* Londres, 1972, pp. 899-902.

WIESCHOFF, H. A. *The Zimbabwe-Monomotapa Culture,* General Anthropological Series, Menasha Wisconsin, 1941.
Fait le point sur la question du régicide sacré.

8. Cartes et atlas

ALBERNÁS João Teixeira II, Carte manuscrite de l'Afrique Orientale, BNP Soc. Géog. Og. 21.

Anon. *African Tribes and Languages of the Federation of Rhodesia and Nyasaland,* 1 : 2 500 000. Federal Government Printer, 1964.

Anon. *Atlas de Moçambique,* Lourenço Marques, 1962.

Anon. *Carta de Moçambique,* 1889. Gravada e Impressa por Erhard Frères, 35 bis rue Denfert-Rochereau, Paris.
Ne se trouve pas à la BNP, mais au BM.

Anon. *Provisional Geological Map of Southern Rhodesia,* 1 : 1 000 000. Geological Survey Office, Salisbury, Rhodesia, 1961.

Anon. [Atlas of] *Rhodesia : Its Natural Resources and Economic Development,* Publié par M. O. Collins (Pty) Ltd, P.O. Box 3094, Salisbury, Rhodesia, 1965.

Anon. *Rhodesia. Relief (layered),* 1 : 1 000 000. Government of Rhodesia, 6e éd., 1967.

Anon. *Vegetation Map of the Federation of Rhodesia and Nyasaland,* 1 : 2 500 000. Federation of Rhodesia and Nyasaland, 1960. Director of Federal Survey, Salisbury.

BANDEIRA, Sá de. *Zambezia e Paizes adjacentes.* 1re éd., Lisbonne, 1861 (BNP : Ge D 8383). 2e éd., Lisbonne, 1867 (BM : 66125) (67).

LACERDA, Augusto et IGNACIO, Luiz. « Mappa dos Prazos do Distrito do Zumbo... », *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa* 10, 1891.

9. Dictionnaires et travaux sur la linguistique bantu

ALVES, Emílio. *Dicionário Português-Chisena,* Lisbonne, 1930.
N'existe pas dans les bibliothèques de Paris. Non consulté.

Anon. *Dicionário Cinyanja-Português,* Lisbonne, 1963.

Anon. *Dicionário Português-Cinyanja,* Lisbonne, 1964.

BIEHLER, E. A. *A Shona Dictionary.* Ed. revue, Chishawasha [Mission des pères jésuites en Rhodésie], 1950.
Non consulté.

BLEEK, W. H. J. *The languages of Moçambique, Vocabularies of the dialects of Lourenço Marques, Inhambane, Sofala, Tette, Sena, Quelimane, Mosambique, Cape Delgado, Anjoane, the Maravi, Mudsau, etc., drawn up from the manuscripts of Dr W. Peters, and from other materials by Dr W. H. J. Bleek,* Londres, 1856. Rééd. en fac-similé 1972.
On trouve la 1re éd. à l'Ecole nationale des langues orientales, Paris.

COURTOIS, Victor. *Diccionário Cafre-Tetense-Portuguez,* Coimbra, 1900, 81 p.

DOKE, C. M. *A Comparative Study of Shona Phonetics,* Johannesburg, 1931.

— « The earliest vocabulary from Mashonaland » [1854], *NADA* (11), (1933).

— *Report on the unification of the Shona dialects,* Government Blue Book, Hertford, 1931.

ELLIOTT, W. A. *Dictionary of the Tebele and Shuna Languages,* Londres, 1897.

FORTUNE, G. *The Bantu Languages of the Federation. A preliminary survey,* Lusaka, Rhodes-Livingstone Institute, 1959.

HANNAN, M. *Standard Shona Dictionary,* Londres, 1959.

KRAPF, L. *A Dictionary of the Suahili Language,* Londres, 1882. 2e éd., Londres, 1964.

MANASSEI, Bartholomeo S. J. *Grammática e Vocabulário da língua dos Cafres et de Monomotapa* (c. 1649).
Il semble que cette étude se soit perdue. On en trouve l'indication dans STREIT et DINDINGER, *Bibliotheca Missionum,* vol. XVI, n° 5089.

REBMAN, J. *Dictionary of the Kiniassa Language,* Bâle, 1877, 2e éd., Londres, 1967.

SACLEUX, Ch. *Dictionnaire Swahili-Français,* 2e éd. Paris, 1941, 2 vol.

SCHEBESTA, P. « Eine Bantugrammatik aus dem 17. Jahrhundert », *Anthropos* XIV-XV, 1919-1920, pp. 764-784.

WILD, H. *A. Southern Rhodesian Botanical Dictionary,* Salisbury, 1953.
Ne se trouve pas dans les bibliothèques de Paris. Non consulté.

10. Revues

Annaes do Conselho Ultramarino (parte não oficial), Lisbonne.
BNP Dépt. des cartes et plans, Soc. de Géog. : collection complète.

Annaes Marítimos e Coloniaes, Lisbonne.
BNP Dépt. des cartes et plans, Soc. de Géog., collection complète (1840-1846).

Archivo Pittoresco, Lisbonne.
N'existe pas dans les bibliothèques de Paris.

Arnoldia, Bulawayo.
N'existe pas dans les bibliothèques de Paris.

Arquivo das Colonias, Lisbonne. Fondé en 1917.
BNP Dépt. des cartes et plans, Soc. de Géog. Per 4° 205 : vol. I-IV (1917-1930). BAOM, à partir de 1930.

Boletim da Filmoteca Portuguesa, Lisbonne.
Institut d'Etudes luso-brésiliennes, Sorbonne. Bibliothèque du Centre Culturel Portugais, Fondation Gulbenkian, Paris.

Boletim da Sociedade de Estudos de Moçambique, Lourenço Marques. Musée de l'Homme : collection incomplète.

Boletim da Sociedade de Geografia, Lisbonne. A partir de 1876.
BNP. Dépt. des cartes et plans, Soc. de Géog. : collection complète.

Boletim do Governo do Estado da India.
Ne se trouve pas dans les bibliothèques de Paris. Les numéros correspondant à l'année 1865 renferment de nombreux documents d'archives relatifs au Sud-Est africain.

O Chronista de Tissuary, Nova Goa, n° 1, 1866 à n° 42, 1869.
Ne se trouve pas dans les bibliothèques de Paris. A la Sociedade de Geografia de Lisbonne et à la BNL.

Journal of African History, vol. I, 1960.

Mbire : Historical Research South of the Zambezi, Salisbury, n° 1, 1971.
Ne se trouve pas dans les bibliothèques de Paris.

Moçambique, Lourenço Marques.
Musée de l'Homme, collection incomplète. Institut d'Etudes luso-brésiliennes — Sorbonne, collection incomplète.

NADA (Native Affairs Department Annual), Salisbury.
Musée de l'Homme, collection incomplète. Centre d'Etudes africaines, 20, rue de La Baume, Paris 8e, collection incomplète. Les 4 premiers volumes (1922-1927) ont été réédités en fac-similé, Bulawayo, 1971.

Portugal em Africa, Lisbonne.
Musée de l'Homme, collection incomplète : vol. VII, 1950 à XXI, 1963, vol. XXIII, 1965. Institut d'Etudes luso-brésiliennes — Sorbonne, collection incomplète, à partir de 1944 seulement. Institut catholique, Paris, collection incomplète (numéros du début du siècle).

Proceedings and Transactions of the Rhodesia Scientific Association.
Ne se trouve pas dans les bibliothèques de Paris.

Rhodesiana, Salisbury.
Ne se trouve pas dans les bibliothèques de Paris.

Rhodesian History, Salisbury, vol. I, 1970.
Centre d'Etudes africaines, 20, rue de La Baume, Paris 8e.

Rhodesian Prehistory, Salisbury, vol. I, 1970.
Centre d'Etudes africaines, 20, rue de La Baume, Paris 8e.

South African Journal of Science.

Museum d'Histoire naturelle, collection incomplète.
Musée de l'Homme, collection incomplète.

Studia, Lisbonne.

Institut d'Etudes luso-brésiliennes-Sorbonne, collection complète. Bibliothèque du Centre Culturel Portugais, Fondation Gulbenkian, Paris, collection complète.

Index

ABRAHAM, D. P. : 7, 30, 33, 44
ABUTUA : 29, 31
Agriculture : 71, 72
ALCÁÇOVA, DIOGO DE : 16-18, 20, 21, 25, 29, 37, 113, 121
ALMADA, JOÃO VAZ DE : 18, 35
ALMEIDA, FRANCISCO JOSÉ LACERDA E : 38
ALMEIDA, LOPO DE : 43
ALVES, JOSÉ FRANCISCO : 114
Amazones : 88
AMBARA : 34, 35
AMBUYA : 86
AMÇOÇE : 80, 122
AMIR : 17
ANDRADE, A. A. : 9
ANGLETERRE : 59
ANGOCHE : 41
ANGOLA : 102, 118
Arabes : 14, 16, 20-22, 25, 35, 41-43, 45, 46, 53, 79, 80, 115, 118, 124, 125
Arabes (géographes) : 14, 103, 117
Arachide : 72
Argent (mines de) : 49, 50
Armée : 88
ARRUYA : 20
Artillerie : 62, 64
Artisanat : 125, 126
Autruches : 32
AXELSON, E. : 9, 47

BAINES, THOMAS : 66
Balances : 79
Balosse (*Rozwi*) : 65
Bambiri : 37
Banyai : 37, 38
Bar : 53
BARBOSA, DUARTE : 125
BaRozwi : 31
BARRETO, FRANCISCO : 46, 75, 129
BARRETTO, MANOEL : 27, 33, 56, 57, 73, 78, 87, 113, 118, 122, 124
BARROS, JOÃO DE : 7, 9, 20-22, 26, 28, 33, 38, 84, 86-88, 94-96, 114, 117, 119, 121
BARUÉ : 25, 26, 38, 45, 49, 50, 53, 89, 90, 125
Basuto : 97
Batonga : 32, 33, 34, 35, 116
Batwa : 36
BAYÃO, SISNANDO DE : 53, 62
Bazars : 125
Bemba : 97
BENOMOTAPA : 17, 20
BENT, Th. : 76, 77
Bêtes de somme : 75
BEZA : 29, 30
BOAS, FRANZ : 101
BOCARRO, ANTÓNIO : 85, 86, 88, 97, 100, 117, 118
Bochiman : 36
BOCUTO : 47, 56
Boers : 64
Borobzes : 31, 37
BOROMA : 28
BOTELHO, SEBASTIÃO XAVIER : 9, 76, 106, 124
Botonga : 32-34, 110
Bovins : 66, 75, 121
BRYANT A. T. : 36
Bucurume : 86
BULAWAYO : 14, 64, 65, 72
BULLOCK, CHARLES : 101, 104, 105
BUMBA (VUMBA) : 56
BURROM : 20, 21
BUTUA : 19-23, 28, 29, 31, 32, 35-37, 49, 53, 57, 58, 64, 75, 82, 104, 116, 119, 129
Bvuli : 101

CABORABASSA : 14, 31
CABRABAÇA : voir CABORABASSA
CABRAL, A. A. PEREIRA : 125
CACHOMBA : 34
CAIADO, ANTÓNIO : 48 n. 39
Calendrier : 73, 74
CAMBAY : 43, 115
Candil : 115
CAPIANICA : 30
Capitaine des Portes : 47, 48, 95
Caporros : 123
CAPRANZINE : 51, 52, 94
Caprins : 75
CASSEQUETA : 30
CASTRO, DIONÍZIO DE MELLO E : 28, 29
CASTRO, FRANCISCO DE MELLO E : 113, 119, 124, 126
CAVURANTENGA : 24, 29, 30
CÉSAR, JÚLIO : 9, 51, 84, 85
CHANGAMIRA : 17, 18, 21, 24, 25, 27, 29, 31, 38, 55, 58-64, 75, 82, 104, 114, 116, 119, 123, 124, 129
CHANGOÉ : 24
Charbon de bois : 76
CHARTER (district de) : 65
CHAUL : 116
CHEDIMA : 19, 24, 34, 50, 63, 66, 89, 91, 126
CHEDZURGWE : 35
CHERIMBE, D. MANUEL : 59
Chevaux : 46, 75
Chèvres : 66, 75
CHIBI (district de) : 71 n.1
CHICANGA : 26
CHICOVA : 37, 49
CHIPANGURA : 56, 57
CHIPIRIVIRI : 56
Chirâze : 71
CHIRISAMURU : 64
CHITACOXANGONHA : 24, 25
CHITAKOCHANGONYA : 25
Chitebkwe : 110
Chiwumba : 110
Chuambos : 53
Churros : 47
Cochons : 75
CONCEIÇÃO, ANTÓNIO DA : 17, 21, 31, 97, 123
Corvée : 96-97
Cosmologie : 102, 127
COSTA, BALTHASAR DE : 121
Coton : 80, 82, 116, 125, 126
COURTOIS, V. J. : 104
COUTO, DIOGO DE : 113
Coutumes : 48, 52
Covado : 125
Crimo : 78
Croisettes de Cuivre : 77, 125
CUAMA : 13, 16 n. 18, 41 n. 2, n. 3, 42 n. 4
Cungomes : 62
Cuivre : 13, 35, 52, 77, 115, 125
Curva : 48, 49, 51, 87, 95

DAMANN, E. : 101, 102
DAMBARARE : 54, 56-58
DANDE : 34, 66, 91
DANEEL, M. : 104, 109
DANGURANGO, D. JOÃO : 59
DARWIN (Mont) : 47
DEBOÉ : 60
DE LAESSOE, H. : 15, 72
DHLO DHLO : 32
Diabrettes : 111
DIAS, LUIZ FERNANDO DE CARVALHO : 9
DIDEROT : 13
DINGANE : 36
Dogado : 80
DOMINGOS : 56
DRAKENSBERG : 64
Dumbe : 71

ECKERSLEY, W. A. : 66
Éleusine : 71, 72
Élevage : 75, 76
Empata : 48, 49, 51
Enclume : 76
Encosse : voir *Nkosi*
Épidémies : 129
ESPIRITO SANTO (rivière de) : 20
Étain : 77, 78, 125

Feiras : voir Foires
Fer : 76
FERÃO, CAPITAINE : 73
FERNANDES, ANDRÉ : 106
FERNANDES, ANTÓNIO : 18, 18 n. 30, 35, 43, 80
Feu (sacré) : 87
Filage : 80
Foires : 47, 57, 95, 116, 124, 125
Forgeron : 76
FRA MAURO (mappemonde de) : 16
FRÓIS, LUIS : 121
Fumo : 83
Fuseau : 80
Fusils : 62

GAMA, VASCO DA : 22, 77
GAMITTO, A. C. P. : 63
GANDA : 44
GARBETT, G. K. : 108
GARLAKE, P. S. : 14, 22, 47
GASSE LUCERE : 50, 94
GAZA (empire de) : 64
GELFAND, M. : 109
GOMES, ANTÓNIO : 8, 33, 55, 73, 75, 84, 94, 111, 116-120, 122, 125
GOROMUCURO : 32
GRILO, VICTOR HUGO VELEZ : 30
Groupes d'entraide : 74
GUTU RAKASEKETE : 30

HAMAI-BAHERA : 65
HETHERWICK, ALEXANDER : 101
Hoka : 74
Hollontontes : 36
HOMEM, VASCO FERNANDES : 46, 85
Hottentots : 36
Humwe : 74
HUNYANI : 20

IGNÁCIO, LUIZ : 30
Igname : 71
INADIRA : 20
Inceste : 89, 90
INCOMATI : 13 n. 1
Incumbe : voir *Ngumba*
INDE : 78, 80, 115
Infices : 87
INGOMBE ILEDE : 35
INHABAZOÉ : 25
Inhahanda : 87
INHAMBANE : 33, 106
INHAMPANDO : 28
INHAMUNDA : 44, 45
Inhamusira : 79
INHANTECO : 30
Inhantovo : 86
INHAMPANDO, D. JOÃO : 31
INYANGA : 13, 14, 26, 44, 75
Ishe : 83 n. 6
Ivoire : 34, 42, 114, 116

JAHWE : 103
JINGA, (Reine) : 97
JOÃO, GONÇALO : 56

KAGAME, Abbé : 105
KALAHARI : 13, 32, 76
Kalunga : 102
Kalungwa : 101
Karanga : 17, 32-35, 37, 38, 64, 71
KASEKETE : 30, 50
KATALÓSA : 64
KATANGA : 102
Khamba : 80
KHAMI : 14, 22, 23, 32, 37, 61, 98
KILWA : 44, 115
KRAPF, L. : 104
Kungisa : 80

LACERDA, AUGUSTO DE : 30
Landines : 66
LE BLANC, VINCENT : 86 n. 24
Légumineuses : 71, 72
LEOPARD'S KOPJE : 36 n. 138, 37, 72
LIESEGANG, GERHARD : 8
LIMPOPO : 13, 14, 20, 37, 63, 64, 76
LIVINGSTONE, D. : 37, 64
LOANGO : 96-97, 120
LOPES, THOMÉ : 113
LOURENÇO MARQUES : 13 n. 1, 20, 33, 36, 63, 77
LUABO : 26
LUAMGÓA : 20
LUANGWA : 20
LUANZE : 47, 54, 56
Luba : 102
LUENHA : 24, 25
LUNDI : 15

Mabukwe : 72
MABVENI : 71
Macamos : 56
MACANCA (MAKAHA) : 56
MACDONALD, Rev. DUFF : 101
Machira : 116, 126
MACOMBE : 26
MAÇOUDI : 78
MADANDA : 27
MADEIRA, DIOGO SIMÕES : 50
MADJID, IBN : 22, 23
Magangahutari : 46 n. 30
MAGNICE : 13
Maguende : 86
Maïs : 66, 72
Maisiri : 76
Makorekore : 110
Malaria : 46
MALAWI : 64
Malemba : 111
MALINDI : 44
Mambo : 24, 30, 65, 84, 85
Mana : 84
MANAMOTAPA : 17, 18, 25

MANICA : 27, 31, 33, 38, 45, 46, 49, 52, 53, 56-58, 61, 63, 72, 78, 80, 90-92, 98, 104, 114, 122
MANICUSSE : 63
Manioc : 72
MANJOVO : 20
MANYISA : 13 n. 1
Mapfumo : 111
MAPUNGUBWE : 23
MARAMUCA : 33, 56
Marondos : 78
MASAPA : 47, 54, 56, 95
Masarwa : 36
MASHONALAND : 66, 67
Massanza : 108
Massontas : 77
Matabèlé : voir *Ndébèlé*
Mataca : 78, 79
MATAMBA : 97
MATOPE : 24-26, 28-30, 90, 111
MATUCA : 56
Matumswi : voir *Mutumes*
MAUCH, CARL, 9, 22, 37, 65, 66, 72, 99, 100, 103
MAUNGWE : 57
Maures : 44
MAVANGOR : 31
Mavi : 87
MAVURA : 51-56
Mazarira : 86
MAZOE : 20, 47, 122
MBIRE NHANTEKWE : 30
MBURUMA : 21, 28
Médium : 107-111
Meixoeira : 71
MELSETTER : 27
MENAMOTAPAM : 16, 17
Métiers à tisser : 80, 125
MEZIRICAZE (MZILIKAZI) : 65
Mhunga : 71
Milho : 71
Millet à chandelle : 71
MIRANDA, ANTÓNIO PINTO DE : 28, 29, 37, 100
Mitical : 16, 41 n. 1, 43
MOCARANGA : 17, 19, 26, 26, 29, 31-33, 78
MOCOMBA : 16-18, 28, 38
Mocomoaxa : 86
MOMBARA : 35
MOMBASA : 115
MONCLARO P^e : 42, 47, 73-75, 79, 88, 99, 116, 121
Mondoro : voir *Pondoro*
MONGAZ : 46
MONOMOTAPA : 7-9, 13, 17-20, 26, 38, 45, 46, 49, 53, 58-61, 63, 75, 85, 88, 92, 94, 95, 97, 123-125, 128
Montures : 75
MOSEGA : 64
MOSENGUESE : 19
Mossambazes : 119
Motengos : 124
Motiro : 53
Moutons : 66, 75
MOZAMBIQUE : 58
Mozuzuro : 30
MUANAMUTAPUA : 24, 25, 84
Muari : 103
MUAVA : 63
Muave : 87
Muchinda : 83
MUCOMBUÉ : 28, 29, 31
MUDAU, E. : 103
Mudzimu : voir *Muzimo*
MUENE-MOTAPA : 17
Muenenhico : 83, 84
Mukuru : 83
Mulungu : 99, 100, 101, 103, 112, 130
Mulunguanas : 103
MUNA-BATUR : 22, 23
Muna-Musavi : 22, 23
MUNGARI : 125
Munhai : 27, 28, 62
Mupunga : 71
MUREXE : 26
Muri : 84
Muroyi : 45
Murume : 71
Murumo : 80
MUSENGEZI : 19, 34, 35
MUSEU HISTÓRICO DE LOURENÇO MARQUES : 30
Musha : 83
MUSURIRI : 31
Mutapwa : 17, 25
Mutobvu : 77
MUTOTA : 24, 25, 28, 29, 34, 85, 111
Mutumes : 87, 96, 110
Muvili : 101
Muzambazes : 61
Muzimo : 100, 106, 107, 109, 110
Muzinda : 60, 83
Mwana : 25
Mwanamambo : 83
MWANAMUTAPWA : 25, 84
Mwari : 67, 99, 100, 103, 104, 112, 130
Mwene : 83 n. 3
Mwenemusha : 83
MWENEMUTAPWA : 17, 25, 84

MZILIKAZI : 63, 64

Nabuiza : 87
NALETALE : 32
Navemba : 87
Naxenim : 71
Ncumbe : voir *Ngumba*
Ndébèlé : 64, 65
Necharunda : 87
NEHANDA : 90
Nehonho : 86
Nemangore : 87
NEMANGORO : 28, 29
Nemangoro : 87
NEMAPANGERE : 28, 29
NEMASSENGERE : 28, 29
NEMBIRE : 18
Nenzou : 86
Nessanhi : 87
Netambe : 86
NETONDO : 24, 24
NEUPARTH, A. E. : 125, 126
Nevinga : 91
Ngumba : 83 n. 1
Nguni : 17, 36, 59, 63-66, 129, 130
NHACUNIBIRI, AFONSO : 57
NHANTEGUÉ : 29, 30
NHENHEEZE, PEDRO : 57, 59
Nhico : 83, n. 7
Nhimbe : 74
Nimaunga : 92, 93
Ningomanhe : 92, 93
Ningomoxa : 86
Nizingoapangi : 87
Nkosi : 83, 123
NOBEZA : 28-30
NUCOMBUÉ : 28
NURUCAO : 86
NXABA : 63, 64
NYADIRI : 20, 47
Nyemba : 71
Nyika : 83 n. 7
Nyimo : 71
Nyundo : 76
Nzungu : 72

OERAS (district de) : 65
ONGOE : 56, 123
Or : 13, 14, 16, 34, 42-44, 46, 52, 55, 61, 62, 78-80, 113-114, 116, 118, 121-124, 125, 128
OROBU : 29, 31
OROBZE : 29, 31
OTONGA : 124
Ovins : 75

OWEN, W. F. W. : 36
PACHECO, A. M. : 9, 19, 23, 26, 28, 29, 34, 37, 74, 84, 85, 89-91, 109, 111, 126
Pagnes : 96, 116, 118, 125, 126, 128
Pandes : 78
Panduka : 119
PANHAME : 20, 24, 35
PANZAGUTO, D. JOÃO V : 51, 60
Parenté (Matrilinéaire) 25
Pasta : 52, 53, 78
PEGADO, VICENTE : 21
PEREIRA, (dit le CHICALEA) : 61
PEREIRA, NUNO ÁLVARES : 51
Pfunde : 71
PHILIPPE : 51
Pioneer Column : 67
Plantes américaines : 72, 129
Pléiades : 74
Plomb : 77
Pondoro : 108-111
Pondos : 78
POSSELT, F.W.T. : 38, 65, 76, 97, 126
Poudre : 45, 62
Poules : 75
Primogéniture : 88
PTOLÉMÉE : 20 n. 39
PUNGUÉ : 25
PURIFICAÇÃO, FREI MANOEL DA : 54

QUESARYMGO : 16-18, 28
QUISSANGA : 27, 38, 63, 64
Quite ou *Quitte* : 63, 93
QUITEVE : 18, 26, 27, 38, 44, 46, 48, 49, 53, 54, 63, 87, 89, 90, 91-93, 95, 97, 106, 107, 114, 120
QUITOMBURIZE : 56, 123
Quituras : 73
QUITURIZI : 31

RAENHA : 24
Régicide sacré : 90-91
REZENDE, PEDRO BARRETTO DE : 118, 125
RHODES, CECIL : 67, 129
RHODÉSIE : 59, 129
Riz : 66, 69
ROBINSON, K. R. : 30, 37
Rozwi : 37, 38, 59, 60-62, 91
RUENIA : 20
RUENYA : 20
RUIA : 20
Ruquêza : 71
RUSWINGO WE KASEKETE : 30

SABI : 14-16, 20, 23, 27, 33, 65
SACLEUX Ch. : 104
SA DOMBOGO : 27
SALDANHA, ANTÓNIO DE : 42, 124
SALISBURY : 67
SAMARENGO : 29
SAMUTAMBO : 59, 60
SANTOS, JOÃO DOS : 9, 25, 27, 32, 47, 75, 87, 90, 91, 97, 99, 106, 107, 109, 113, 119, 122, 125
SAXITEVE : 27
SCHEBESTA, PAUL : 8
SEBABEE : 58
SEBAMUBAMU : 65
SEDANDA : 27
SEDANDA : 26, 27, 38, 91
Sel : 34
SELOUS, F. C. : 65
Sembaza : voir : *Shambadza*
SENA : 41, 42, 46, 104, 126
Shambadza : 124
SHANGANI : 32
SHANGWE : 24, 35, 74
SHASHI : 32
Shona : 17, 17 n. 20, 105
SILVA, JOÃO JULIÃO DE : 9, 18, 27, 62, 72, 77, 80, 92, 106, 120
SILVEIRA, ANTÓNIO DE : 44, 45
SILVEIRA, GONÇALO DE : 19, 45
SIPOLILO : 34
SOFALA : 14, 16, 19-22, 27, 41-46, 48, 63, 64, 78, 114, 115, 128
Soieries : 115, 119, 125
Sorgho : 66, 72
SOSHANGANE : 63, 64
Soudage : 76
Soufflets : 77
SOUSA, FRANCISCO DE : 9, 19, 24, 25, 84, 85, 100
Succession collatérale : 89
SUMMERS, R. : 7, 14, 15, 114
SWABASI (Mambo) : 65
Swikiro : 110

TAFUNA : 56
Tate : 92
TATI : 36
Tenailles : 76
TENDANCULO : 26
TERRA DA BOA GENTE : 78
TETE : 24, 25, 31, 34, 41, 42, 47, 63
Thalassiens : 115-117, 119-121, 124-129
THEAL, G. M. : 8
THOMANN, MAURIZ : 86
THOMAS, FREI MANOEL DE SANTO : 31
Thora : 36
THOROE : 21
Tissage : 80
TOLOA : 18-20, 37
Tora : 36
Toroa : 21
TOROA : 20, 37
Torwa : 21 n. 44, 36
TRANSVAAL : 64
Tréfilage : 35, 77
Trempe : 76
Tribut : 52, 53, 64, 65, 94-96
TRINIDADE, FREI PEDRO DA SANTÍSSIMA : 61
Tripanosomiase : 46
TRUÃO, A. N. DE BARBOSA DE VILLAS BOAS : 62, 114
Tsé Tsé : 13, 75, 127
Tua : 36
Twa : 36

Uajero : 24
Uanhaes : 24, 37
UCALANGA : 16, 17
UMFULI : 32, 82, 116
UMNIATI : 35, 116
UROBZE : 31, 32
URUNGWE : 34
URUPANDE : 56

VAAL : 64
Vambara : 35
Vandau : 26, 91, 101
VAN WARMELO, N. J. : 103, 111
Vatua : 36, 63
VEIGA, GASPAR DE : 42
VELOSO, GASPAR : 18, 19, 21, 35, 38, 42, 122, 124
Venda : 103, 110, 111
Verroterie : 96, 116, 125, 128
Vigna Unguiculata : 71
VIJANJA : 65
Voanzeia subterranea : 71
VON SICARD H. : 103

Wadanda : 26
WERBNER, R.
WIESCHOFF, H. A. : 91
WIESE, CARLOS : 30

XANGOA : 24
XAVIER, IGNÁCIO CAETANO : 34, 36, 114

Xhosa : 36
Xivingue : 80

YNHACOUEE : 124

ZABNAVI : 22
ZAMBÈZE : 13-16, 19, 25, 33, 34, 41, 42, 45, 46, 61, 63, 72, 74, 75, 77, 82, 88, 116
Zambuk : 41
Zezuru : 30, 88
ZIMBAUÉ : 19, 24, 29, 31, 51, 52, 54, 59, 60, 83, 111
ZIMBABWE : 14, 21-23, 37, 42, 72, 77, 99
Zulu : 36, 64, 96-97
ZUMBO : 14, 24, 59, 61-63, 72, 116, 119
Zunde : 97
ZWANGENDABA : 63, 64

Table des matières

REMERCIEMENTS 5

INTRODUCTION 7
1. Généralités 7
2. Les sources 8

Première partie : Les origines

Chapitre premier : La fondation de l'empire 13
1. Le cadre géographique 13
2. Le problème du Sabi 14
3. L'intérieur d'après Diogo de Alcáçova (1506) 16
4. L'intérieur d'après Gaspar Veloso (1512) et João Vaz de Almada (1516) 18
5. L'intérieur d'après João de Barros (1552) 19
6. Un témoignage arabe 22
7. La conquête du Nord du plateau, selon une tradition orale recueillie au XIXe siècle, et étayée par une autre du XVIIIe siècle 23
8. Le pays d'Urobze 31
9. L'expansion karanga dans le Nord du plateau, sa motivation économique 32

Deuxième partie : L'intervention des Portugais ; l'histoire événementielle

Chapitre II : Le XVIe siècle 41
Chapitre III : Le XVIIe siècle 49
Chapitre IV : Le XVIIIe et le XIXe siècles 59

Troisième partie : L'organisation des sociétés du plateau et des terres maritimes ; structures et mutations

Chapitre V : La production 71
1. L'agriculture 71
2. L'élevage 75
3. Le travail du fer 76
4. La production minière 76
5. La production textile 81

Chapitre VI : L'organisation sociale, politique, fiscale 83
1. L'organisation sociale et politique 83
2. Les institutions de la royauté sacrée 89
3. La fiscalité 94

Chapitre VII : La religion 99
1. « Dieu » est un ancêtre 99
2. Le salut ou la finalité de la vie 105
3. Le rôle du médium 107

Chapitre VIII : Le commerce 113
1. Les produits exportés et importés 113
2. Premier projet des thalassiens : intégrer les échanges inter-régionaux au commerce maritime 115
3. Deuxième projet des thalassiens : développer la consommation de prestige dans une économie de subsistance 116
4. Troisième projet des thalassiens : une fois acquis le contrôle économique sur les échanges, arracher au pouvoir des Noirs le contrôle politique de la production de l'or 121

CONCLUSION 127

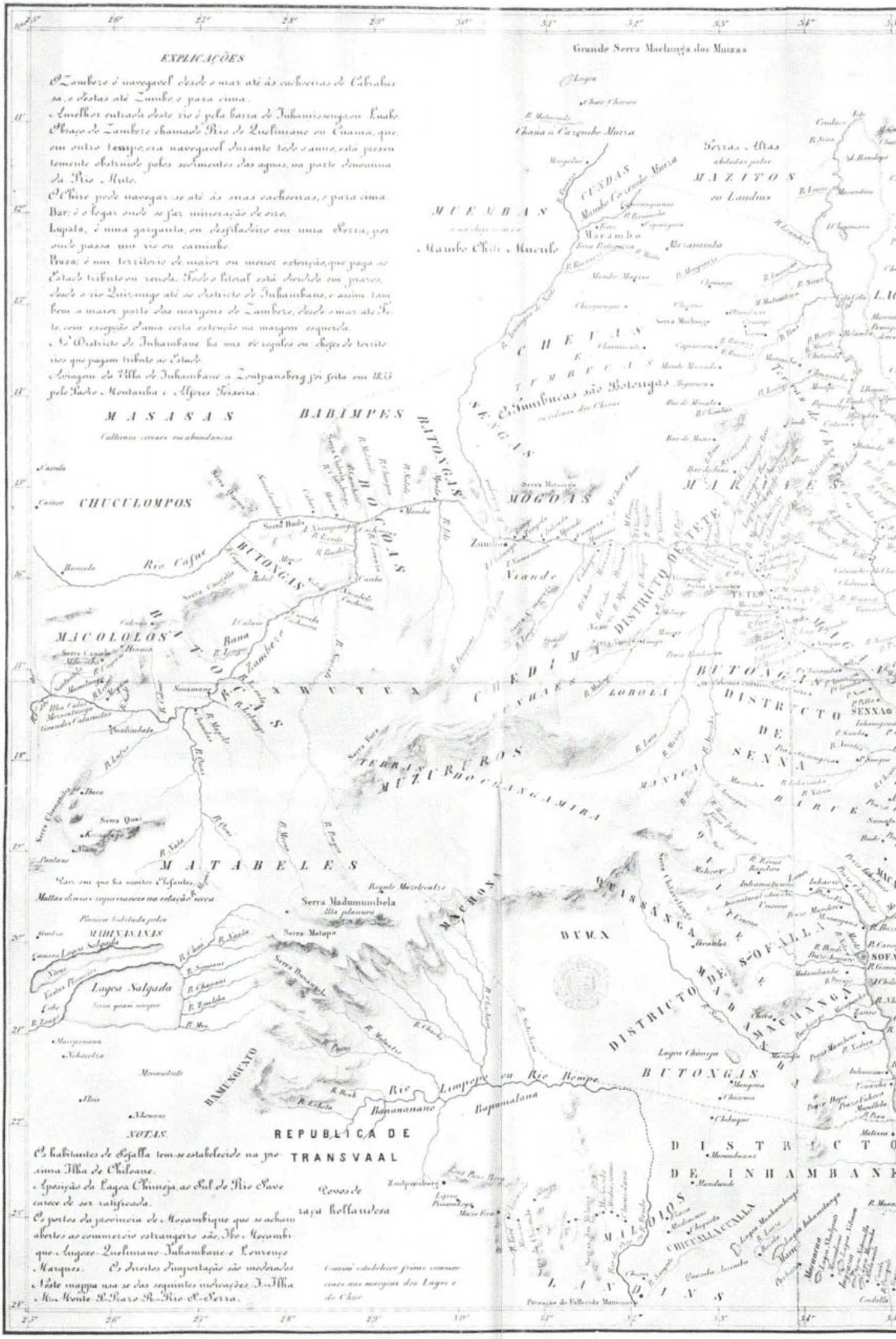
BIBLIOGRAPHIE 131
Abréviations et indications générales 131
1. Guides d'archives 131
2. Manuscrits 132
3. Bibliographies 133
4. Recueils de documents et de textes 134
5. Ouvrages et sources publiés ou composés avant 1880 134
6. Ouvrages et sources publiés ou composés après 1880 141
7. Ouvrages et articles sur l'ethnographie et l'archéologie 146
8. Cartes et atlas 154
9. Dictionnaires et travaux sur la linguistique bantu 155
10. Revues 155

INDEX 159

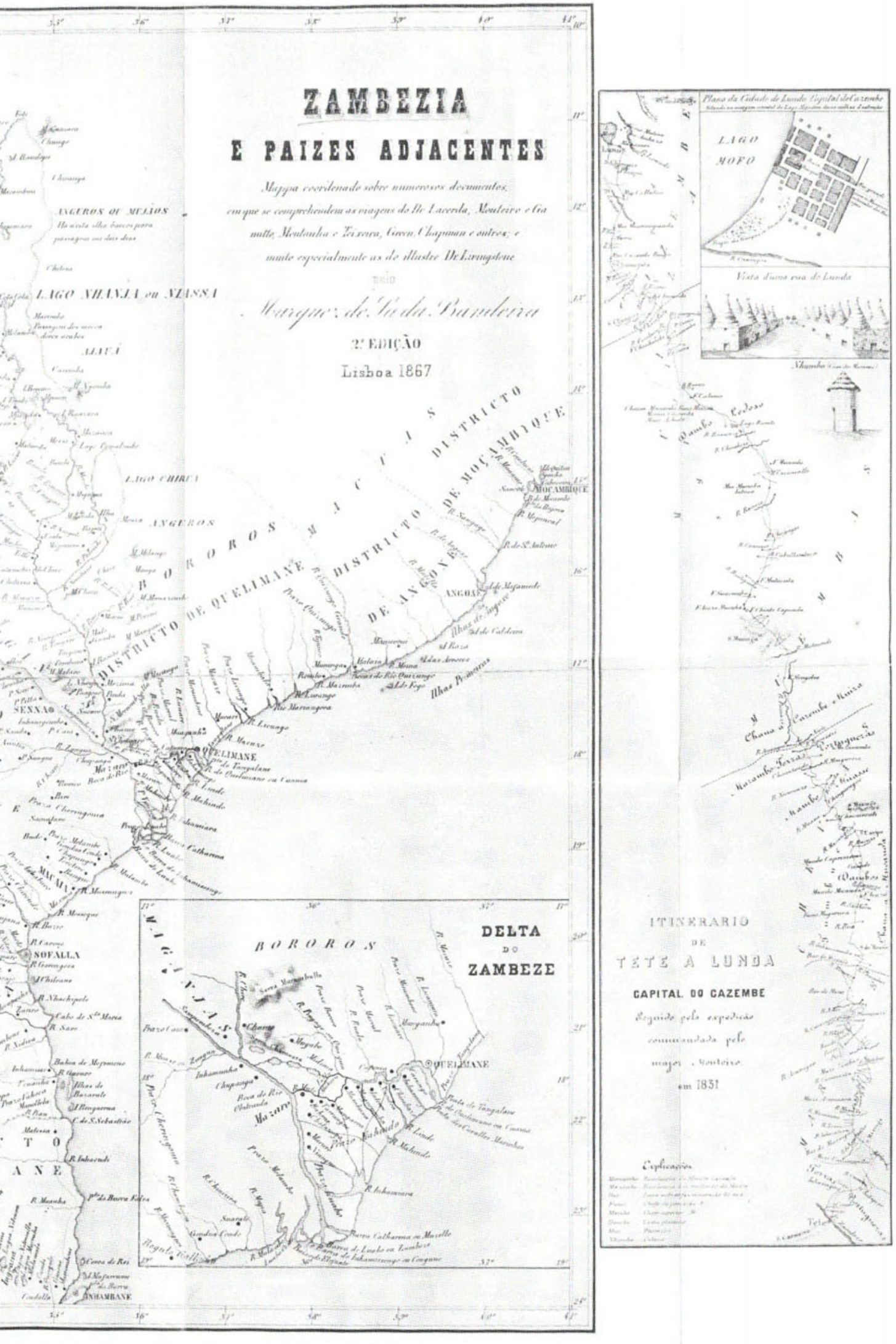
(Légendes des illustrations en hors-texte, p. 80)

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE AUBIN 86 LIGUGÉ / VIENNE
LE 10 AVRIL 1975

Dépôt légal, 1er trimestre 1975. — Imprimeur, 8228.
Imprimé en France



1 : Carte de la « Zambezia » et des régions adjacentes, du marquis de Sá

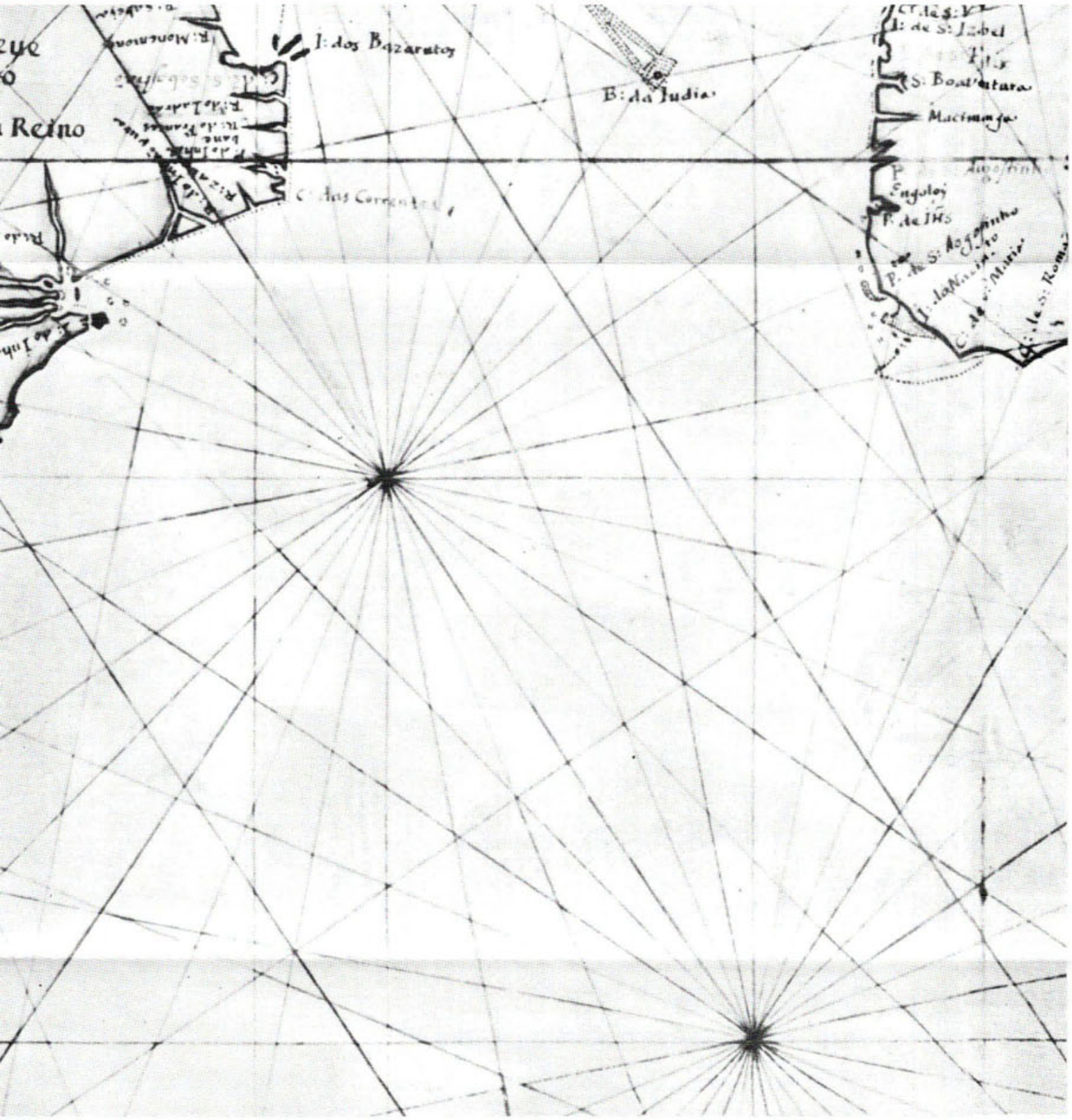


is de Sá de Bandeira, 2e édition, Lisbonne, 1867 *(Photo : British Museum)*

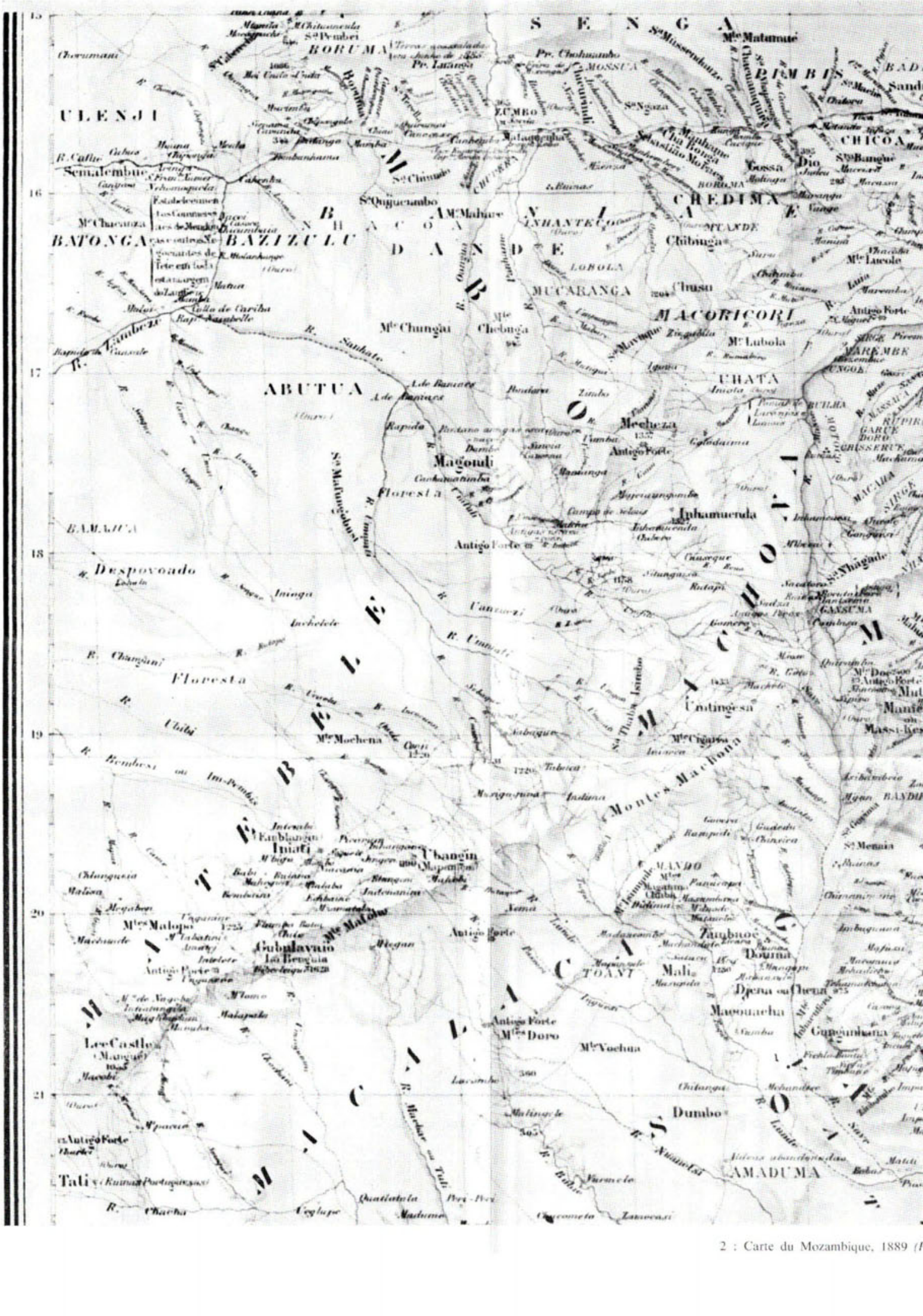
INPERIO D
BVTVA
REINO
Chuanbo
Lagoa
M. de Ferro
M. de Cobre
Chuanbo de Maues
Banda
Figueiral de Mezurés
M. de Ferro
Chuanbo de Chigozi
S. Estevão
P.
S. Miguel
Emporego
Tete
Zinba
Matafulas
M. de Ouro
M. de Ouro
Lagoa
Chenbe Re
de Fura
M. Ferro
Mazapa
Luanze
M. de Ouro
Matuca
Urupando
Mazano
Manica
M. de Ouro
M. de Ouro
Zinbanbe de Mesu
MA

Quiloa Reino
Moçambique
Sena
Manica
Reino

3 : Carte manuscrite de l'Afrique orientale et de l'empire du Monomotapa,



motapa, de João Teixeira Albernaz II, 1677 *(Photo : Bibliothèque nationale)*



2 : Carte du Mozambique, 1889 *(I*

e, 1889 *(Photo : British Museum)*

REPRINT 2017

www.degruyter.com
ISBN 978-90-279-7546-1